
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07023685 0


ΕΙΣ ΦΑΟΣ


ANNEX

LES
SOIRÉES
DE
SAINT-PÉTERSBOURG.

Impr. de J.-B. Pélagaud.

LES SOIRÉES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG

OU

ENTRETIENS

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE

SUIVIES D'UN

TRAITÉ SUR LES SACRIFICES

Joseph Marie
Par le comte J. de Maistre

SEPTIÈME ÉDITION.

TOME II

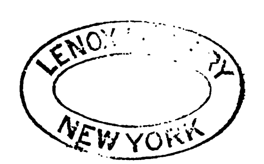
J. B. PÉLAGAUD ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
DE N. S. P. LE PAPE.

LYON,
Grande rue Mercière,
N° 50.

PARIS,
DÉPOT CHEZ ALBANEL, FILS,
Rue des Saints-Pères, 57.

1854

JJVC


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES SOIRÉES
DE SAINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous lirez quelque chose sur la guerre.

LE SÉNATEUR.

Je suis tout prêt : car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre, ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous

étonnera sans doute; mais pour moi c'est une vérité incontestable : « *L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement.* » C'est mon avis très réfléchi. La Bruyère décrit quelque part cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez. Il y a bien des années que j'ai lu ce morceau; cependant je me le rappelle parfaitement : il insiste beaucoup sur la folie de la guerre; mais plus elle est folle, moins elle est explicable.

LE CHEVALIER.

Il me semble cependant qu'on pourrait dire, avant d'aller plus loin : *que les rois vous commandent et qu'il faut marcher.*

LE SÉNATEUR.

Oh! pas du tout, mon cher chevalier, je vous en assure. Toutes les fois qu'un homme, qui n'est pas absolument un sot, vous présente une question comme très problématique après y avoir suffisamment songé, défiez-vous de ces solutions subites qui s'offrent à l'esprit de celui qui s'en est ou légèrement,

ou point du tout occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance, qui n'expliquent rien et ne tiennent pas devant la réflexion. Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me fîtes un jour sur une nation *qui a une académie des sciences*, *un observatoire astronomique et un calendrier faux*. Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'état de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point ; et que sous le dernier gouvernement*, *si distingué par ses idées libérales* (comme on dit aujourd'hui), *on n'avait jamais osé entreprendre ce changement*. Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit

pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre. Pour couper des barbes, pour raccourcir des habits, Pierre Ier eut besoin de toute la force de son invincible caractère : pour amener d'innombrables légions sur le champ de bataille, même à l'époque *où il était battu pour apprendre à battre*, il n'eut besoin, comme tous les autres souverains, que de parler. Il y a cependant dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? Je concevrais encore une guerre nationale : mais combien y a-t-il de guerres de ce genre? une en mille ans, peut-être : pour les autres, surtout entre nations civilisées, qui raisonnent et qui savent ce qu'elles font, je déclare n'y rien comprendre. On pourra dire : *La gloire*

explique tout ; mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs ; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme ; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort « aux coupables, convaincus et condamnés ; « et ses exécutions sont heureusement si « rares, qu'un de ces ministres de mort suffit « dans une province. Quant aux soldats, il « n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer « sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. « De ces deux *tueurs* de profession, le soldat » et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a « toujours été parmi toutes les nations qui « qui ont habité jusqu'à présent ce globe

« où vous êtes arrivé ; l'autre, au contraire,
« est tout aussi généralement déclaré infâme ;
« devinez, je vous prie, sur qui tombe l'a-
« nathème ? »

Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant ; il ferait du bourreau tous les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme*, comme disait Voltaire. « C'est un être sublime, nous dirait-il ; c'est « la pierre angulaire de la société ; puisque « le crime est venu habiter votre terre, et « qu'il ne peut être arrêté que par le châti- « ment, ôtez du monde l'exécuteur, et tout « ordre disparaît avec lui. Qu'elle grandeur « d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéres- « sement ne doit-on pas nécessairement « supposer dans l'homme qui se dévoue à « des fonctions si respectables sans doute, « mais si pénibles et si contraires à votre « nature ! car je m'aperçois, depuis que je « suis parmi vous, que, lorsque vous êtes « de sang froid, il vous en coûte pour tuer « une poule. Je suis donc persuadé que « l'opinion l'environne de tout l'honneur dont « il a besoin, et qui lui est dû à si juste

« titre. Quant au soldat, c'est, à tout pren-
« dre, un ministre de cruautés et d'injus-
« tices. Combien y a-t-il de guerres évidem-
« ment justes ? Combien n'y en a-t-il pas
« d'évidemment injustes ! Combien d'injus-
« tices particulières, d'horreurs et d'atrocités
« inutiles ! J'imagine donc que l'opinion a
« très justement versé parmi vous autant de
« honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté
« de gloire sur celle de l'exécuteur impassible
« des arrêts de la justice souveraine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et combien le génie se serait trompé ! Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second : car je ne ferai point un jeu de mots en disant que leurs fonctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant ; elles se touchent comme le premier degré dans le cercle touche le 360°, précisément parce qu'il n'y en a pas de plus éloigné (1).

---

(1) Il me semble, sans pouvoir l'assurer, que cette comparaison heureuse appartient au marquis de Mirabeau, qui l'emploie quelque part dans *l'Ami des hommes*.

Le militaire est si noble, qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que, pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes.

LE CHEVALIER.

Ah! que vous dites là une chose importante, mon cher ami! Dans tout pays où, par quelque considération que l'on puisse imaginer, on s'aviserait de faire exécuter par le soldat des coupables qui n'appartiendraient pas à cet état, en un clin d'œil, et sans savoir pourquoi, on verrait s'éteindre tous ces rayons qui environnent la tête du militaire : on le craindrait, sans doute; car tout homme qui a, pour contenance ordinaire, un bon fusil muni d'une bonne platine, mérite grande attention : mais ce charme indéfinissable de l'honneur aurait disparu sans retour. L'officier ne serait plus rien comme officier : s'il avait de la naissance et des vertus, il pourrait être considéré, *malgré* son grade, au lieu de l'être *par* son grade; il l'ennoblirait, au lieu d'en être ennobli; et, si ce grade donnait

de grands revenus, il aurait le prix de la richesse, jamais celui de la noblesse; mais vous avez dit, monsieur le sénateur: « *Pourvu* « *cependant que le soldat n'exécute que ses* « *compagnons, et que, pour les faire mourir,* « *il n'emploie que les armes de son état.* » Il faudrait ajouter *: et pourvu qu'il s'agisse d'un crime militaire :* dès qu'il est question d'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE.

En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, on leur remet les soldats coupables de ces sortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au souverain d'en ordonner autrement, je suis fort éloigné de regarder comme certain que la caractère du soldat en serait blessé; mais nous sommes tous les trois bien d'accord sur les deux autres conditions; et nous ne doutons pas que ce caractère ne fût irrémissiblement flétri si l'on forçait le soldat à fusiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. Pour maintenir l'honneur et la discipline d'un corps, d'une association quelconque, les récompenses privilégiées ont moins de

force que les châtiments privilégiés : les Romains, le peuple de l'antiquité à la fois le plus sensé et le plus guerrier, avaient conçu une singulière idée au sujet des châtiments militaires de simple correction. Croyant qu'il ne pouvait y avoir de discipline sans bâton, et ne voulant cependant avilir ni celui qui frappait, ni celui qui était frappé, ils avaient imaginé de consacrer, en quelque manière, la bastonnade militaire : pour cela ils choisirent un bois, le plus inutile de tous aux usages de la vie, *la vigne*, et ils le destinèrent uniquement à châtier le soldat. La vigne, dans la main du centurion, était le signe de son autorité et l'instrument des punitions corporelles non capitales. La bastonnade, en général, était, chez les Romains, une peine avouée par la loi (1); mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment

---

(1) Elle lui donnait même un nom assez doux, puisqu'elle l'appelait simplement l'*avertissement du bâton ;* tandis qu'elle nommait *châtiment* la peine du fouet, qui avait quelque chose de déshonorant. *Fustium admonitio*, *flagellorum castigatio*. (Callistratus, in lege VII, Digest de Pœnis.)

quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne; car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

LE CHEVALIER.

Votre idée m'enchante, et d'autant plus que je la crois très susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers :* les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil; chaque baguette serait suspendue à la bou-

tonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges, et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles*. En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux...

LE SÉNATEUR.

Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'mproviser un *Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette;* ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura, nego mihi nata ;* néanmoins les nations les plus jalouses de leurs libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire (1) ;

(1) *Partout*, dit Xénophon, *où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances ?* (Hist. græc. III. 4. 8.) En effet, ces trois points renferment tout.

et l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autrement que nous : c'est un de ceux où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours. Voici donc le problème que je vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde*, *au jugement de tout le genre humain sans exception*, *est le droit de verser innocemment le sang innocent ?* Regardez - y de près , et vous verrez qu'il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire; d'autant que, si nous n'écoutions que la théorie et les raisonnements humains , nous serions conduits à des idées directement opposées. Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé. Je veux encore vous faire part d'une autre idée sur le même sujet. Mille et mille fois on nous a dit que les nations, étant les unes à l'égard des autres dans l'état de nature , elles ne peuvent terminer leurs différends que par la guerre. Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur interrogante, je demanderai encore : *Pourquoi*

toutes les nations sont demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir? Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société; et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature*. On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons...

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle?* Le Sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le Sauvage voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre déli-

catesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retournè chez ses égaux*. Si donc le Sauvage de nos jours, ayant connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment veut-on que le Sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nulle connaissance? Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

LE SÉNATEUR.

Vous prêchez un converti, comme dit le proverbe; je vous remercie cependant de votre réflexion: on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais pour en revenir à ce que que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation,

ou par délibération ou *par hasard* (je parle encore la langue des insensés), pourquoi les nations n'ont-elles pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus; et comment n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer les querelles des nations, comme elles sont convenues d'une souveraineté nationale pour terminer celles des particuliers? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable), mais je demande pourquoi? je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers? comment la raisonnante Europe surtout n'a-t-elle jamais rien tenté dans ce genre? J'adresse en particulier cette même question aux croyants avec encore plus de confiance: comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la société des nations? Toutes les raisons imaginables, pour établir que cette société est impossible, militeront de même contre la société des individus. L'argument qu'on tirerait principa-

lement de l'impraticable universalité qu'il faudrait donner à la grande souveraineté, n'aurait point de force : car il est faux qu'elle dût embrasser l'univers. Les nations sont suffisamment classées et divisées par les fleuves, par les mers, par les montagnes, par les religions, et par les langues surtout qui ont plus ou moins d'affinité. Et quand un certain nombre de nations conviendraient seules de passer à *l'état de civilisation*, ce serait déjà un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les autres nations, dira-t-on, tomberaient sur elles : eh ! qu'importe ? elles seraient toujours plus tranquilles entre elles et plus fortes à l'égard des autres, ce qui est suffisant. La perfection n'est pas du tout nécessaire sur ce point : ce serait déjà beaucoup d'en approcher, et je ne puis me persuader qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce genre, sans une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain.

LE COMTE.

Vous regardez comme un fait incontestable que jamais on n'a tenté cette *civilisation des nations :* il est cependant vrai qu'on l'a tentée souvent, et même avec obstination;

à la vérité sans savoir ce qu'on faisait, ce qui était une circonstance très favorable au succès, et l'on était en effet bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. Mais les hommes se trompèrent : ils prirent une chose pour l'autre, et tout manqua, en vertu, suivant toutes les apparences, de cette loi occulte et terrible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR.

Je vous adresserais quelques questions, si je ne craignais de perdre le fil de mes idées. Observez donc, je vous prie, un phénomène bien digne de votre attention : c'est que le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier, comme je vous le disais dernièrement, du bon sens militaire. Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les

militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique, par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon; et le premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps :* elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps ; il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très bien avec le courage militaire; loin d'affaiblir le

guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible (1). Les lettres de Racine vous ont sans doute appris que lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénélon la lettre qu'il écrivait à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en était flatté, cet homme avait été conduit, probablement par Fénélon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en était à *l'amour pur* et à *la mort des Mystiques*. Or, croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *Cygne de Cambrai* trouvera des compensations pour son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part ; qu'il lui dira : *Après tout, vous êtes*

(1) C'est à propos du vaillant et pieux marquis de Fénélon, tué à la bataille de Rocoux, que Voltaire a fait cet aveu. (*Histoire de Louis XV*, tom. I[er], chap. XVIII.)

heureux; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne? Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui madame Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée?* Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vivaient cependant dans un siècle passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

LE CHEVALIER.

Je suis fort éloigné de contredire cette vérité; cependant il faut convenir que si la vertu ne gâte point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

LE SÉNATEUR.

Pourquoi pas, je vous prie, si ces athées en combattaient d'autres? Mais permettez que je continue. Non-seulement l'état militaire s'allie fort bien en général avec la moralité de l'homme, mais, ce qui est tout-à-fait extraordinaire, c'est qu'il n'affaiblit nullement ces vertus douces qui semblent le plus opposées au métier des armes. Les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élance du foyer paternel, et court les armes à la main chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle *l'ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain vous le verrez monter sur un monceau de cadavres, *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degrés, et il en viendra jusqu'à *l'enthousiasme du carnage*.

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage* : je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment terrible ou j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

LE SÉNATEUR.

Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang froid d'un cuisinier, puis...

LE CHEVALIER.

Fi donc! vous me faites mal au cœur!

LE SÉNATEUR.

Voilà précisément le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappe-

lez-vous, M. le chevalier, le grand siècle de la France. Alors la religion, la valeur et la science s'étant mises pour ainsi dire en équilibre, il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où les observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai; on la terminait au mois de décembre; on dormait sous la toile; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

C'était cependant un magnifique spectacle

que celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir : ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejaillir :* gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe ! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort;* une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pou-

vait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient leurs nombreux adeptes; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paul*, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées : toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité !... Vous parliez tout à l'heure, M. le chevalier, de légions d'*athées* qui ont obtenu des succès prodigieux : je crois que si l'on pouvait enrégimenter des tigres, nous verrions encore de plus grandes merveilles : jamais le Christianisme, si vous y regardez de près, ne vous paraîtra plus sublime, plus digne de Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la guerre. Quand vous dites, au reste, *légions d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre; mais supposez ces légions aussi mauvaises qu'elles peuvent l'être, savez-vous comment on pourrait les combattre avec le plus d'avantage? ce serait en leur opposant le prin-

cipe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables! c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre : les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel : Horace disait en se jouant :

« Du délire des rois les peuples sont punis. »

Mais J.-B. Rousseau a dit avec plus de gravité et de véritable philosophie :

« C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
« C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois. »

Observez de plus que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un cha-

pitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées !* mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la

main destructice n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer: roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant: ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment

le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux; lui qui est né pour aimer; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement* (1)? c'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un

(1) Gen. IX, 5.

autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais ? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV ; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir*. Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort*(1).

(1) *Infixæ sunt gentes in interitu, quem fecerunt.* (Ps. IX, 16.)

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort (1).

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre ; d'autre fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible,

---

(1) *Car le dernier ennemi qui doit être détruit, c'est la mort.* (S. Paul aux Cor. I, 15, 26.)

il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel tant générales que particulières; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands priviléges ? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain ? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne, et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats, et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Je ne veux excuser personne mal à propos; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances ! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui. *La terre avide de sang*, comme nous l'avons entendu il y a quelques jours (1), *ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre*. Applaudissons donc autant qu'on voudra au poète estimable qui s'écrie :

« Au moindre intérêt qui divise
« Ces foudroyantes majestés,

(1) *Voy.* tom. I.

« Bellonne porte la réponse,
« Et toujours le salpêtre annonce
« Leurs meurtrières volontés. »

Mais que ces considérations très inférieures ne nous empêchent point de porter nos regards plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se soit montrée égale de part et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et croissante au milieu des combats les plus meurtriers; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et dans leur puissance, et dans leur caractère; alors vous pouvez voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses

tristes lauriers, tandis que sur les terres du vaincu, vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine les succès. C'était sûrement sans y réfléchir, mon cher chevalier, que vous répétiez l'autre jour la célèbre maxime, que *Dieu est toujours pour les gros bataillons*. Je ne croirai jamais qu'elle appartienne réellement au grand homme à qui on l'attribue (1); il peut se faire enfin qu'il ait avancé cette maxime en se jouant, ou sérieusement dans un sens limité et très vrai; car Dieu, dans le gouvernement temporel de sa providence, ne déroge point (le cas de miracle excepté) aux lois générales qu'il a établies pour toujours. Ainsi, comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force et d'action que cinquante mille. Lorsque nous demandons à Dieu la victoire, nous ne lui demandons pas de déroger aux lois générales de l'univers ; cela serait trop extravagant ; mais ces lois se combinent de mille manières,

---

(1) Turenne.

et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul sans doute : la proposition générale est incontestable; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et un seul Horace tuera les trois Curiaces. *Un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement :* sans doute, si les vitesses sont égales; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse. De même une armée de 40,000 hommes est inférieure physiquement à une autre armée de 60,000 : mais si la première a plus de courage, d'expérience et de discipline, elle pourra battre la seconde ; car elle a plus d'action avec moins de masse, et c'est ce que nous voyons à chaque page de l'histoire. Les guerres d'ailleurs supposent toujours une certaine égalité; autrement il n'y a point de guerre. Jamais je n'ai lu que la république de Raguse ait déclaré la guerre aux sultans, ni celle de Genève aux rois de France. Toujours il y a un certain équilibre dans l'univers politique, et même il ne dépend pas de l'homme de le rompre (si l'on excepte certains cas rares, précis et limités); voilà pourquoi les coali-

tions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire une puissance ; mais ces projets réussissent peu, et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter ; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV ; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coalition entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée, serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles, emploie, pour rétablir l'équilibre, deux moyens plus simples ; tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment, et devient insurmontable ; comme un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un attérissement qui le détourne.

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre, du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales, ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets, en dépit de tous les calculs de la prudence humaine! Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre, on comptât sur de pareils alliés ou qu'on redoutât de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservée la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le

moins de lui. Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* (Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi); Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur*. La peur! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant : *Ci-gît qui n'eut jamais peur*. Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie ? qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables ? *Prions donc*, monsieur le chevalier, car *c'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse*, puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions ; prions Dieu de toutes nos forces, qu'il écarte de nous et de nos amis la peur qui est à ses ordres,

et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur;* car si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace, et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées. Je faisais un jour cette question à un militaire du premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, M. le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue? je n'ai jamais bien compris cela.* Il me répondit après un moment de silence : *Je n'en sais rien.* Et après un second silence il ajouta: *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut

être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement ; c'est-à-dire parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre : aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre, c'est avancer*. Mais quel est celui qui avance ? c'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. Rappelez-vous, M. le comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné*. Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase, qui exprime en effet à merveille le moment décisif; mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion, et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat *qui glisse en avant* a-t-il compté les morts ? L'opinion est si puissante à la guerre qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même évènement, et de lui donner deux noms différents, sans autre

raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu.* Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu.* Lequel des deux s'est trompé? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse*. En supposant toutes les circonstances et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop courte : *Avance d'un pas;* mais si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné*, la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi.* C'est l'imagination qui perd les batailles (1).

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait

(1) *Et qui primi omnium vincuntur, oculi.* (Tac.)

si elles sont perdues ou gagnées : c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après. On parle beaucoup de batailles dans le monde sans savoir ce que c'est ; on est surtout assez sujet à les considérer comme des points, tandis qu'elles couvrent deux ou trois lieues de pays : on vous dit gravement : Comment ne savez-vous pas ce qui s'est passé dans ce combat puisque vous y étiez ? tandis que c'est précisément le contraire qu'on pourrait dire assez souvent. Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche ? sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui ? Je me représente aisément une de ces scènes épouvantables : sur un vaste terrain couvert de tous les apprêts du carnage, et qui semble s'ébranler sous les pas des hommes et des chevaux; au milieu du feu et des tourbillons de fumée ; étourdi, transporté par le retentissement des armes à feu et des instruments militaires, par des voix qui commandent, qui hurlent ou qui s'éteignent; environné de morts, de mourants, de cadavres mutilés ; possédé tour à tour par la crainte, par l'espérance, par la rage, par cinq ou six ivresses différentes, que devient l'homme ? que voit-il ? que sait-il au bout de quelques heures ?

que peut-il sur lui et sur les autres ? Parmi cette foule de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours ? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans? C'est sans doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe maintenant, y a-t-il, dans ce genre, un seul évènement contraire aux plus évidents calculs

de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées? au reste, messieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni ne se perdent point physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, M. le Chevalier; car il n'y a pas d'idée plus fausse et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

LE COMTE.

Votre patrie, M. le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVII[e] siècle, le prince Pajarski et un marchand de bestiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang: ils commencèrent avec mille hommes, et ils réussirent.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circonstances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en

a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le *Dieu des armées* par un *Te Deum*; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière: elle appartient à votre église, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oui, elle est née en Italie, à ce qui paraît; et le titre d'*Hymne ambroisienne* pourrait faire croire qu'elle appartient exclusivement à saint Ambroise: cependant on croit assez

généralement, à la vérité sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *improvisé* à Milan par les deux grands et saints docteurs saint Ambroise et saint Augustin, dans un transport de ferveur religieuse; opinion qui n'a rien que de très probable. En effet, ce cantique inimitable, conservé, traduit par votre église et par les communions protestantes, ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation, n'est point une *composition:* c'est une *effusion;* c'est une poésie brûlante, affranchie de tout mètre; c'est un dithyrambe divin où l'enthousiasme, volant de ses propres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance, aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez ce que vous nous dîtes dans notre dernier entretien sur le caractère intrinsèque des différentes prières. C'est un sujet que je ne n'avais jamais médité; et vous me donnez envie de faire *un cours de prières :* ce sera un objet d'érudition, car toutes les nations ont prié.

LE COMTE.

Ce sera un cours très intéressant et qui ne sera pas de pure érudition. Vous trouverez sur votre route une foule d'observations intéressantes ; car la prière de chaque nation est une espèce d'indicateur qui nous montre evec une précision mathématique la position morale de cette nation. Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *père :* les Païens mêmes ont fait grand usage de ce titre ; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'ancien Testament, un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le le titre de *père* en lui parlant dans la prière. Pourquoi encore les hommes de l'antiquité, étrangers à la révélation de Moïse, n'ont-ils jamais su exprimer le repentir dans leurs prières ? Ils avaient des remords comme nous puisqu'ils avaient une conscience : leurs grands criminels parcouraient la terre et les mers pour trouver des expiations et des expiateurs ; ils sacrifiaient à tous les dieux irrités ; ils se parfumaient, ils s'inondaient d'eau et de sang ; mais le *cœur contrit* ne se voit point

jamais ils ne savent demander pardon dans leurs prières. Ovide, après mille autres, a pu mettre ces mots dans la bouche de l'homme outragé qui pardonne au coupable : *Non quia tu dignus, sed quia mitis ego ;* mais nul ancien n'a pu transporter ces mêmes mots dans la bouche du coupable parlant à Dieu. Nous avons l'air de traduire Ovide dans la liturgie de la messe lorsque nous disons : *Non æstimator meriti, sed veniæ largitor admitte ;* et cependant nous disons alors ce que le genre humain entier n'a jamais pu dire sans révélation ; car l'homme savait bien qu'il pouvait *irriter* Dieu ou *un Dieu*, mais non qu'il pouvait *l'offenser*. Les mots de *crime* et de *criminel* appartiennent à toutes les langues : ceux de *péché* et de *pécheur* n'appartiennent qu'à la langue chrétienne. Par une raison du même genre, toujours l'homme a pu appeler Dieu *père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance ; mais nul homme, par ses propres forces, n'a pu dire *mon père !* car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï, et qui n'appartient qu'au Calvaire.

Encore une observation : la barbarie du peuple hébreu est une des thèses favorites

du XVIIIe siècle ; il n'est permis d'accorder à ce peuple aucune science quelconque : il ne connaissait pas la moindre vérité physique ni astronomique : pour lui, la terre n'était qu'une *platitude* et le ciel qu'un *baldaquin ;* sa langue dérive d'une autre, et aucune ne dérive d'elle ; il n'avait ni philosophie, ni arts, ni littérature ; jamais, avant une époque très retardée, les nations étrangères n'ont eu la moindre connaissance des livres de Moïse ; et il est très faux que les vérités d'un ordre supérieur qu'on trouve disséminées chez les anciens écrivains du Paganisme dérivent de cette source. Accordons tout par complaisance : comment se fait-il que cette même nation soit constamment raisonnable, intéressante, pathétique, très souvent même sublime et ravissante dans ses prières ? La Bible, en général, renferme une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue ; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence et qui n'a point de rival, celui des Psaumes.

LE SÉNATEUR.

Nous avons eu déjà une longue conversation avec monsieur le chevalier sur le livre

des Psaumes ; je l'ai plaint à ce sujet, comme je vous plains vous-même, de ne pas entendre l'esclavon : car la traduction des Psaumes que nous possédons dans cette langue est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Je n'en doute pas : tout le monde est d'accord à cet égard, et d'ailleurs votre suffrage me suffirait ; mais il faut que, sur ce point, vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées jadis sur le calvaire : l'hébreu, le grec et le latin ; je voudrais qu'on s'en tînt là. Deux langues religieuses dans le cabinet et une dans l'église, c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts qui se sont faits dans ce genre chez les différentes nations : vous savez bien qu'il ne nous arrive guère de disputer ensemble.

LE CHEVALIER.

Je vous répète aujourd'hui ce que je disais l'autre jour à notre cher sénateur en traitant le même sujet : j'admire un peu David comme Pindare, je veux dire sur parole.

LE COMTE.

Que dites-vous, mon cher chevalier? Pindare n'a rien de commun avec David: le premier a pris soin lui même de nous apprendre *qu'il ne parlait qu'aux savants, et qu'il se souciait fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'était pas fâché d'avoir besoin d'interprètes* (1). Pour entendre parfaitement ce poëte, il ne vous suffirait pas de le *prononcer*, de le *chanter* même; il faudrait encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des nouveaux mouvements que lui prescrivait la muse impétueuse de Pindare (2). Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent *les chevaux de Hiéron* ou *les mules d'Agésias?* quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits

(1) Olymp. II, 149.

(2) Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόξαι ΠΕΔΙΛΩ, Olymp. III, 9.

des héros, aux amours des nymphes ? Le charme tenait aux temps et aux lieux ; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée ; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes ;* et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre église. Je sais que l'hébraïsme, toujours plus ou moins visible à travers la Vulgate, étonne d'abord le premier coup d'œil ; car les Psaumes, tels que nous les lisons aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas été traduits sur le texte, l'ont cependant été sur une version qui s'était tenue elle-même très près de l'hébreu ; en sorte que la difficulté est la même : mais cette difficulté cède aux premiers efforts. *Faites choix*

d'un ami qui, sans être hébraïsant, ait pu néanmoins, par des lectures attentives et reposées, se pénétrer de l'esprit d'une langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embarrassant pour nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invisible chez les Orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes : vous verrez que le mérite essentiel de cette traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin de l'hébreu; vous verrez comment une syllabe, un mot, et je ne sais quelle aide légère donnée à la phrase, feront jaillir sous vos yeux des beautés du premier ordre. Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique ;* car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelque événement de la vie du Roi-Prophète, toujours

son génie échappe à ce cercle rétréci; toujours il généralise : comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières : il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme; et cependant, lorsque l'Aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le Cygne de Dircé (1). Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : *Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants? Si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir. Si je m'élance dans les cieux, t'y voilà; si je m'enfonce dans l'abîme, te voilà encore* (2). Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière

(1) Multa *dircæum levat* aura *Cycnum, etc.* (Hor.)
(2) Ps. CXXXVIII, 7, 9, 10, 8.

nous devons la contempler. — *Seigneur*, dit-il, *vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages; je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas* (1).

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images! quelle richesse d'expressions! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide : *Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses! Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu* (2); *inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillera de fécondité* (3). *Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions; tes nuées distilleront l'abondance* (4); *des îles de verdure embelliront le désert* (5); *les collines*

---

(1) Ps. XCI, 5, 6, 7.

(2) *Quoniam ita est præparatio ejus*. (LXIV, 10.)

(3) *In stillicidiis ejus lætabitur germinans*. Je n'ai pas l'idée d'une plus belle expression.

(4) *Nubes tuæ stillabunt pinguedinem*. (12. Hebr.)

(5) *Pinguescent speciosa deserti*. (13.)

seront environnées d'allégresse; les épis se presseront dans les vallées; les troupeaux se couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui, tous diront une hymne à ta gloire (1).

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son temps être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles? et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénélon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux* (2) *qui, de vertus en vertus, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux* (3). Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est *une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre, qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu* (4); *elle est vraie, elle est la vérité même : elle porte sa justification en elle-même; elle est plus*

(1) *Clamabunt, etenim hymnum dicent.* (14.)
(2) *Ascensiones in corde suo disposuit.* (LXXXIII, 6.)
(3) *Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.* (8).
(4) CXVIII, 105.

douce que le miel, *plus désirable que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes* (1) *; il la méditera jour et nuit* (2) *; il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser* (3) *;* il s'écrie : *Si tu dilates mon cœur*, *je courrai dans la voie de tes commandements* (4).

Quelquefois le sentiment qui l'oppresse intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avançait pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS (5) !

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. *Apprends-moi*, dit-il, *à faire ta volonté*, *parce que tu es mon Dieu* (6). Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, *parce qu'il est Dieu*, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée ?

---

(1) XVIII, 10, 11.
(2) CXVIII, 97.
(3) *Ibid.*, 11.
(4) *Ibid.*, 32.
(5) *Altaria tua, Domine virtutum !* (LXXXIII, 4.)
(6) CXLII, 11.

Il connaissait bien la loi terrible de notre nature viciée : il savait que l'homme *est conçu dans l'iniquité, et révolté dès le sein de sa mère contre la loi divine* (1). Aussi-bien que le grand Apôtre, il savait que *l'homme est un esclave vendu à l'iniquité qui le tient sous son joug, de manière qu'il ne peut y avoir de liberté que là où se trouve l'esprit de Dieu* (2). Il s'écrie donc avec une justesse véritablement chrétienne : *C'est par toi que je serai arraché à la tentation ; appuyé sur son bras je franchirai le mur* (3) : ce mur de séparation élevé dès l'origine entre l'homme et le Créateur, ce mur qu'il faut absolument *franchir*, puisqu'il ne peut être *renversé*. Et lorsqu'il dit à Dieu : *Agis avec moi* (4), ne confesse-t-il pas, n'enseigne-t-il pas toute la vérité ? D'une part *rien sans nous*, et de l'autre *rien sans toi*. Que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, la vengeance est toute prête : *Il sera livré*

---

(1) *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (L, 7.) *Alienati sunt peccatores à vulvâ : erraverunt ab utero.* (LVII, 4.)

(2) Rom. XII, 14. II, Cor. III, 19.

(3) *In Deo meo transgrediar murum.* (Ps. XVII, 30.)

(4) *Fac mecum.* (LXXXV, 17.)

aux penchants de son cœur et aux rêves de son esprit (1).

Certain que l'homme est de lui-même incapable de prier, David demande à Dieu de le pénétrer *de cette huile mystérieuse*, *de cette onction divine qui ouvrira ses lèvres*, *et leur permettra de prononcer des paroles de louange et d'allégresse* (2); et comme il ne nous racontait que sa propre expérience, il nous laisse voir dans lui le travail de l'inspiration. *J'ai senti*, dit-il, *mon cœur s'échauffer au-dedans de moi; les flammes ont jailli de ma pensée intérieure; alors ma langue s'est déliée*, *et j'ai parlé* (3). A ces flammes chastes de l'amour divin, à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme soldé de Pindare : le goût, pour se décider, n'a pas besoin de la vertu.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *il a refusé de croire*, *de peur de bien agir* (4); et comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible

(1) *Ibunt in adinventionibus suis*. (LXXX, 13.)
(2) LXII, 6.
(3) XXXVIII, 4.
(4) XXXV, 4.

aux croyants lorsqu'il leur dit : *Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal* (1).

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés : jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur (2), *il veut lui-même publier ses iniquités* (3). *Son crime est constamment devant ses yeux* (4), *et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos* (5). Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie* (6), sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, *il est seul comme le pélican du désert, comme l'effraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit snr le faîte aérien des*

(1) *Qui diligitis Dominum, odite malum.* (XCVI, 10.) Berthier a divinement parlé sur ce texte. *Voy.* sa traduction.)

(2) XXXVII, 18.

(3) *Ibid.*, 19.

(4) L, 5.

(5) XXXVII, 11, 18.

(6) *Longè clarissima urbium Orientis.* (Plin. Hist. nat. V, 14.)

palais (1). *Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes* (2). *Les flèches du Seigneur l'ont percé* (3). *Dès-lors il n'y a plus rien de sain en lui; ses os sont ébranlés* (4); *ses chairs se détachent; il se courbe vers la terre; son cœur se trouble; toute sa force l'abandonne; la lumière même ne brille plus pour lui* (5); *il n'entend plus; il a perdu la voix : il ne lui reste que l'espérance* (6). Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur, et cette douleur se tournant toujours en prière comme tous ses autres sentiments, elle a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. Il se rappelle sans cesse un oracle qu'il a prononcé lui-même : *Dieu a dit au coupable : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes avec ta bouche impure* (7)? *je ne veux être célébré que par le juste* (8). La ter-

(1) Ps. CI, 7-8.
(2) VI, 7.
(3) XXXVII, 3.
(4) VI, 3.
(5) XXXVII, 4, 6, 7.
(6) *Ibid.* 16.
(7) *Peccatori dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (XLIX, 16.)
(8) *Rectos decet collaudatio*, (XXXII, 1.)

reur chez lui se mêle donc constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin, rien ne me frappe dans ces magnifiques psaumes comme les vastes idées du Prophète en matière de religion ; celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance *la célérité de la parole et la puissance évangélique* (1), David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes

(1) *Velociter currit sermo ejus.* (CXLVII, 15.) *Dominus dat verbum evangelizantibus.* (LXVII. 12.)

compositions. Pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter. *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur ; écoutez-moi, vous tous qui habitez le temps* (1). *Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages* (2). *Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations* (3). *Peuples de la terre, poussez vers Dieu des cris d'allégresse; chantez des hymnes à la gloire de son nom; célébrez sa grandeur par vos cantiques; dites à Dieu : La terre entière vous adorera; elle célébrera par ses cantiques la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges* (4); *que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations* (5). *Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux*

---

(1) *Omnes qui habitatis tempus.* (XLVIII, 2.) Cette belle expression appartient à l'hébreu. La Vulgate dit : *Qui habitatis orbem.* Hélas ! les deux expressions sont synonymes.

(2) CXLIV, 9.

(3) *Ibid.*, 13.

(4) LXVI, 1, 4, 8.

(5) LXVI, 3.

qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements (1). *Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom* (2). *Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur* (3)! *Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers.* CHANTEZ AVEC INTELLIGENCE (4). *Que tout esprit loue le Seigneur* (5).

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint Roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle* et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin. Que ses expressions sont belles et surtout justes! *De tous les points de la terre les hommes se* RESSOUVIENDRONT *du Seigneur et se convertiront à lui; il se*

(1) *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua.* (CXVIII, 63.)

(2) CXLVII, 11, 12.

(3) CI, 22.

(4) *Psallite sapienter.* (XLVI, 8.

(5) *Omnis spiritus laudet Dominum.* (CL, 5.) C'est le dernier mot du dernier psaume.

montrera, et toutes les familles humaines s'inclineront (1).

Sages amis, observez ici en passant comment l'infinie bonté a pu *dissimuler quarante siècles* (2) : elle attendait le *souvenir* de l'homme (3). Je finirai par vous rappeler un autre vœu du Prophète-Roi : *Que ces pages*, dit-il, *soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur* (4).

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Eternel ; ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les psaumes ; l'Eglise se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes

(1) REMINISCENTUR *et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium.* (XXI, 28.)

(2) Act. XVII, 30.

(3) *Oui, Platon, tu dis vrai !* Toutes les vérités sont dans nous; elles sont NOUS, et lorsque l'homme croit les découvrir, il ne fait que regarder dans lui et dire OUI !

(4) *Scribantur hæc in generatione alterâ, et populus qui creabitur, laudabit Dominum.* (Ps. CI, 19.)

retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay; on les murmure au Japon.

LE CHEVALIER.

Sauriez-vous me dire pourquoi je ne me ressouviens pas d'avoir lu dans les psaumes rien de ce que vous venez de me dire ?

LE COMTE.

Sans doute, mon jeune ami, *je saurai vous le dire :* ce phénomène tient à la théorie des idées innées; quoiqu'il y ait des notions originelles communes à tous les hommes, sans lesquelles ils ne seraient pas hommes, et qui sont en conséquence accessibles, ou plutôt naturelles à tous les esprits, il s'en faut néanmoins qu'elles le soient toutes au même point. Il en est au contraire qui sont plus ou moins *assoupies*, et d'autres plus ou moins dominantes dans chaque esprit; et celles-ci forment ce qu'on appelle le *caractère* ou le *talent :* or il arrive que lorsque nous recevons par la lecture une sorte de pâture spirituelle, chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à ce que je pourrais appeler *son*

tempérament intellectuel, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres ; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent point comme nous. Cette différence étant générale et par là même plus sensible, je vous invite à vous en occuper.

LE SÉNATEUR.

La nuit qui nous surprend me rappelle, M. le comte, que vous auriez bien pu, puisque vous étiez si fort en train, nous rappeler quelque chose de ce que David a dit sur la nuit : comme il s'en occupait beaucoup, il en a beaucoup parlé, et toujours je m'attendais que, parmi les textes saillants qui se sont présentés à vous, il y en aurait quelques-uns sur la nuit : car c'est un grand chapitre sur lequel David est revenu souvent : et qui pourrait s'en étonner ? Vous le savez, mes bons amis, la nuit est dangereuse pour l'homme, et sans nous en apercevoir nous l'aimons tous un peu parce qu'elle nous met à l'aise. La nuit est une complice naturelle constamment à l'ordre de tous les vices, et cette complaisance séduisante fait qu'en général nous valons tous

moins la nuit que le jour. La lumière intimide le vice ; la nuit lui rend toutes ses forces, et c'est la vertu qui a peur. Encore une fois, la nuit ne vaut rien pour l'homme, et cependant, ou peut-être à cause de cela même, ne sommes-nous pas tous un peu idolâtres de cette facile divinité ? Qui peut se vanter de ne l'avoir jamais invoquée pour le mal ? Depuis le brigand des grands chemins jusqu'à celui des salons, quel homme n'a jamais dit : *Flecte, precor, vultus ad mea furta tuos ?* Et quel homme encore n'a jamais dit : *Nox conscia novit ?* La société, la famille la mieux réglée, est celle où l'on veille le moins, et toujours l'extrême corruption des mœurs s'annonce par l'extrême abus dans ce genre. La nuit étant donc, de sa nature, *malè suada*, mauvaise conseillère, de là vient que les fausses religions l'avaient consacrée souvent à des rits coupables, *nota bonæ secreta deæ* (1).

LE COMTE.

Avec votre permission, mon cher ami, je dirai plutôt que la *corruption antique* avait consacré la nuit à de coupables orgies, mais

(1) Juven., Sat. VI, 314.

que la *religion antique* n'avait point de tort, ou n'en avait d'autres que celui de son impuissance; car rien, je crois, ne commence par le mal. Elle avait mis, par exemple, les mystères que vous nommez sous la garde de la plus sévère pudeur; elle chassait du temple jusqu'au plus petit animal mâle, et jusqu'à la peinture même de l'homme; le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi avec sa gaîté enragée, pour faire ressortir davantage un effroyable contraste. Vous voyez que les intentions primitives ne sauraient être plus claires : j'ajoute qu'au sein même de l'erreur, la prière nocturne de la Vestale semblait avoir été imaginée pour faire équilibre, un jour, aux mystères de la bonne déesse : mais le culte vrai devait se distinguer sur ce point, et il n'y a pas manqué. Si la nuit donne de mauvais conseils, comme vous le disiez tout à l'heure, il faut lui rendre justice, elle en donne aussi d'excellents : c'est l'époque des profondes méditations et des sublimes ravissements : pour mettre à profit ces élans divins et pour contredire aussi l'influence funeste dont vous parliez, le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, et l'a consacrée à de saintes cérémonies qu'il anime par une musique austère et de puissants can-

tiques. La religion même, dans tout ce qui ne tient point au dogme, est sujette à certains changements que notre pauvre nature rend inévitables; cependant, jusque dans les choses de pure discipline, il y en aura toujours d'invariables; par exemple, il y aura toujours des fêtes qui nous appelleront tous à l'office de la nuit, et *toujours* il y aura des hommes choisis dont les pieuses voix se feront entendre dans les ténèbres, car le cantique légitime ne doit jamais se taire sur la terre :

Le jour au jour le rappelle,
La nuit l'annonce à la nuit.

LE SÉNATEUR.

Hélas ! qui sait si vous n'exprimez pas, dans ce moment du moins, un vœu plutôt qu'une vérité ! Combien le régne de la prière est affaibli, et quels moyens n'a-t-on pas employés pour éteindre sa voix! Notre siècle n'a-t-il pas demandé *à quoi servent les gens qui prient ?* Comment la prière percera-t-elle les ténèbres, lorsqu'à peine il lui est permis de se faire entendre de jour ? Mais je ne veux pas m'égarer dans ces tristes pressentiments. Vous avez dit tout ce qui a pu m'échapper sur la nuit, sans avoir dit cependant ce que David en a dit; et c'est à quoi je

voudrais suppléer. Je vous demande à mon tour la permission de m'en tenir à mon idée principale. Plein d'idées qu'il ne tenait d'aucun homme, David ne cesse d'exhorter l'homme *à suspendre son sommeil pour prier* (1) : il croyait que le silence auguste de la nuit prêtait une force particulière aux saints désirs. *J'ai cherché Dieu*, dit-il, *pendant la nuit, et je n'ai point été trompé* (2). Ailleurs il dit : *J'ai conversé avec mon cœur pendant la nuit. Je m'exerçais dans cette méditation, et j'interrogeais mon esprit* (3). En songeant d'autres fois à certains dangers qui, dans les temps antiques, devaient être plus forts que de nos jours, il disait dans sa conscience victorieuse : *Seigneur, je me suis souvenu de ton nom*, pendant la nuit, *et j'ai gardé ta loi* (4). Et sans doute il croyait bien que l'influence de la nuit était l'épreuve des cœurs, puisqu'il ajoute : *Tu as éprouvé mon cœur en le visitant* la nuit (5).

---

(1) *In noctibus extollite manus vestras in sancta, etc.* (Ps. CXXXIII, 2.) *passim.*

(2) *Deum exquisivi manibus nocte, et non sum deceptus.* (LXXVI, 3.)

(3) *Meditatus sum nocte cum corde meo, et exercitabar et scopebam spiritum meum.* (LXXVI, 7.)

(4) *Memor fui, nocte, nominis tui, Domine, et custodivi legem tuam.* (CXVIII, 52.)

(5) *Probasti cor meum, et visitasti nocte.* (XVI, 3.)

L'air de la nuit ne vaut rien pour l'homme matériel; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir. Nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin chez votre ami malade demander *comment il a passé la nuit*, plutôt que vous n'envoyez demander le soir *comment il a passé la journée ?* Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil qui n'est point fait pour le jour, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps, car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient *vivre ;* il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que tous les deux soient mis pendant ces intervalles sous une influence protectrice. Et comme le corps pendant le sommeil continue ses fonctions vitales, sans que le principe sensible en ait la conscience, les fonctions *vitales* de l'esprit continuent de même, comme vous pouvez vous en convaincre indépendamment de toute théorie, par une expérience vulgaire, puisque l'homme peut apprendre pendant le sommeil,

et savoir, par exemple, à son réveil, des vers ou l'air d'une chanson qu'il ne savait pas en s'endormant (1). Mais pour que l'analogie fût parfaite, il fallait encore que le principe intelligent n'eût de même aucune conscience de ce qui se passe en lui pendant ce temps ; ou du moins il fallait qu'il ne lui en restât aucune mémoire, ce qui revient au même pour l'ordre établi. De la croyance universelle que l'homme se trouve alors sous une influence bonne et préservatrice naquit l'autre croyance, pareillement universelle, *que le temps du sommeil est favorable aux communications divines*. Cette opinion, de quelque manière qu'elle doive être entendue, s'appuie incontestablement sur l'Ecriture sainte qui présente un grand nombre d'exemples dans ce genre. Nous voyons de plus que les fausses religions ont toujours professé la même croyance : car l'erreur, en tournant le dos à sa rivale, ne cesse néanmoins d'en répéter

(1) L'interlocuteur aurait pu ajouter que l'homme possède de plus le pouvoir de s'éveiller à peu près sûrement à l'heure qu'il s'est prescrite à lui-même avant de s'endormir; phénomène aussi constant qu'inexplicable. Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. Celui qui le comprendrait aurait, suivant les apparences, pénétré tous les autres.

(*Note de l'éditeur.*)

tous les actes et toutes les doctrines qu'elle altère suivant ses forces, c'est-à-dire de manière que le type ne peut jamais être méconnu, ni l'image prise pour lui. Middleton, et d'autres écrivains du même ordre, ont fait une grande dépense d'érudition pour prouver que votre Eglise *imite* une foule de cérémonies païennes, reproches qu'ils auraient aussi adressés à la nôtre, s'ils avaient pensé à nous. Trompés par une religion négative et par un culte décharné, ils ont méconnu les formes éternelles d'une religion positive qui se retrouveront partout. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du *pain* et du *vin*.

Dirons-nous que nous tenons ces mêmes cérémonies des Mexicains ou des Péruviens? Il faut bien se garder de conclure toujours de la conformité à la dérivation subordonnée: pour que le raisonnement soit légitime, il faut avoir exclu précédemment la dérivation commune. Or, pour en revenir à la nuit et aux songes, nous voyons que les plus grands génies de l'antiquité, sans distinction, ne doutaient nullement de l'importance des songes,

et qu'ils venaient même s'endormir dans les temples pour y recevoir des oracles (1). Job n'a-t-il pas dit que *Dieu se sert des songes pour avertir l'homme* (2) : AVIS QU'IL NE RÉPÈTE JAMAIS ? et David ne disait-il pas, comme je vous le rappelais tout à l'heure, *que Dieu visite les cœurs pendant la nuit?* Platon ne veut-il pas *qu'on se prépare aux songes par une grande pureté d'âme et de corps* (3)? Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, où il s'avance jusqu'à refuser de reconnaître pour un véritable médecin celui qui ne sait pas interpréter les songes? Il me semble qu'un poète latin, Lucrèce, si je ne me trompe (4), est allé plus loin peut-être en disant *que les dieux, durant le sommeil, parlent à l'âme et à l'esprit.*

Enfin Marc-Aurèle (je ne vous cite pas ici un esprit faible) non-seulement a regardé ces

---

(1) . . . . *fruiturque deorum*
Colloquio.
(Virg., Æn. VII, 90, 91.)

(2) *Semel loquitur Deus (et secundò id ipsum non repetit) per somnium in visione nocturnâ,.... ut avertat hominem ab his quæ facit.* (Job, XXXIII, 14, 15, 17.)

(3) *Cicer. de Divin.* I, 30.

(4) Non : le vers est de Juvénal.
En animam et mentem *cum quâ Di nocte loquantur!*
(Juv. VI, 530.)
(Note de l'éditeur.)

communications nocturnes comme un fait incontestable, mais il déclare de plus, en propres termes, en avoir été l'objet. Que dites-vous sur cela, messieurs? Auriez-vous par hasard quelque envie de soutenir que toute l'antiquité sacrée et profane a radoté? que l'homme n'a jamais pu voir que ce qu'il voit, éprouver que ce qu'il éprouve? que les grands hommes que je vous cite étaient des esprits faibles? que.....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois point encore avoir acquis le droit d'être impertinent.

LE SÉNATEUR.

Et moi, je crois de plus que personne ne peut acquérir ce droit, qui, Dieu merci, n'existe pas.

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher ami, pourquoi vous ne rassembleriez pas une foule de pensées, d'un genre très élevé et très peu commun, qui vous arrivent constamment lorsque nous parlons métaphysique ou religion? Vous pourriez intituler ce recueil: *Elans philosophi-*

ques. Il existe bien un ouvrage écrit en latin sous le même titre; *mais ce sont des élans à se casser le cou:* les vôtres, ce me semble, pourraient soulever l'homme sans danger.

LE CHEVALIER.

Je vous y exhorte aussi, mon cher sénateur; en attendant, messieurs, il va m'arriver, par votre grâce, une chose qui certainement ne m'est arrivée de ma vie : c'est de m'endormir en pensant au *Prophète-Roi*. A vous l'honneur !

FIN DU SEPTIÈME ENTRETIEN.

NOTES DU SEPTIÈME ENTRETIEN.

Nº I.

(Page 2. Cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez.)

« Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus « abominable sabbat dont on ait jamais entendu parler? » et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? » (*La Bruyère.*)

II.

(Page 13. C'est un de ces points où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours.)

Lycurgue prit des Egyptiens son idée de séparer les gens de guerre du reste des citoyens, et de mettre à part les marchands, artisans et gens de métier; au moyen de quoi il établit une chose publique véritablement noble, nette et gentille. (*Plut. in Lyc., cap. VI de la traduction d'Amyot.*)

Et parmi nous encore, une famille qui n'a jamais porté les armes, quelque mérite qu'elle ait acquis d'ailleurs dans toutes les fonctions

civiles les plus honorables, ne sera jamais *véritablement noble, nette et gentille*. Toujours il lui manquera quelque chose.

III.

(Page 15. Je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.)

L'erreur, pendant tout le dernier siècle, fut une espèce de religion que les philosophes professèrent et prêchèrent hautement comme les apôtres avaient professé et prêché la vérité. Ce n'est pas que ces philosophes aient jamais été de bonne foi : c'est au contraire ce qui leur a toujours et visiblement manqué. Cependant ils étaient convenus, comme les anciens augures, de ne jamais rire en se regardant, et ils mettaient, aussi bien que la chose est possible, l'audace à la place de la persuasion. Voici un passage de Montesquieu bien propre à faire sentir la force de cet esprit général qui commandait à tous les écrivains.

Les lois de la nature, dit-il, *sont celles qui dérivent uniquement de la constitution de notre être ; pour les connaître bien, il faut considérer un homme avant l'établissement des sociétés : les lois de la nature seraient celles qu'il recevrait dans un état pareil*. (Espr. des lois, liv. II.)

Ainsi *les lois naturelles, pour l'animal politique et religieux* (comme a dit Aristote), dérivent d'un état antérieur à toute association civile et religieuse ! Je suis, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de style, admirateur assez tranquille de Montesquieu ; cependant, jamais je ne me persuaderai qu'il ait écrit sérieusement ce qu'on vient de lire. Je crois tout simplement qu'il récitait son *Credo*, comme tant d'autres, du bout des lèvres, pour être fêté par les frères, et peut-être aussi pour ne pas se brouiller avec les inquisiteurs, car ceux de l'erreur ne badinaient pas de son temps.

IV.

(Page 20. Jamais il n'assistait à la messe dans le camp, sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.)

« Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers « qui fut tué. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui « trouva un cilice sur le corps. Il était d'une piété singulière, et avait

« même fait ses dévotions le jour d'auparavant. On dit que, dans cette « compagnie, il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guère « de messes dans le camp qui ne soit servie par quelque mousque- « taire, et où il n'y en ait quelqu'un qui communie de la manière du « monde la plus édifiante.» (*Racine à Boileau, au camp devant Namur*, 1692. *OEuvres*, *édit. de Geoffroi*, Paris, 1808, tom. VII, pag. 275, lettre XXII.)

V.

(Page 21. Une croix amère, toute propre à le détacher du monde.)

« J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein « de pure miséricorde pour vous détacher du monde et pour vous ra- « mener à une vie de pure foi, qui est une mort sans relâche.» (*OEuvres spirit. de Fénélon*, in-12, tom. IV, Lettre CLXIX, pag. 171, 172.)

VI.

(Page 21. Et que dirons-nous de cet officier à qui madame Guyon, etc.)

« Il ne faut pas vous rendre singulier; ainsi ne vous faites pas une « affaire de perdre quelquefois la messe les jours ouvriers, *surtout à* « *l'armée*. Tout ce qui est de votre état est ordre de Dieu pour vous. » (*OEuvres de madame Guyon*, tom. XXXIV; tom. XI *des Lettres chrétiennes et spirit.*, lettre XVI[e], pag. 54, Londres, 1768, in-12.)

VII.

(Page 27. Le titre de Dieu des armées brille à toutes les pages de l'Ecriture Sainte.)

Mascaron a dit dans l'oraison funèbre de Turenne, au commencement de la première partie : « Presque tous les peuples de la terre, « quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, « sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à « la profession des armes. Cependant si ce sentiment n'était appuyé « que sur l'opinion des hommes, on pourrait le regarder comme une « erreur qui a fasciné tous les esprits. Mais quelque chose de plus réel « et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trom-

« pés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des con-
« quérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous « avez trompés. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-« même, n'est-ce pas celui de DIEU DES ARMÉES? etc., etc. »

Mais qui n'admirerait la sagesse d'Homère, qui faisait dire à son Jupiter, il y a près de trois mille ans : *Ah! que les hommes accusent les dieux injustement! Ils disent que les maux leur viennent de nous, tandis que c'est uniquement par leurs crimes qu'ils se rendent malheureux plus qu'ils ne devraient l'être.* — Disons-nous mieux? Je prie qu'on fasse attention à l'*υπέρ μόρον* (*Odyss.* 1, 32.)

VIII.

(Page 34. La terre, avide de sang, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.)

Isaïe, XXVI, 21. Gen. IV, 11. Dans la tragédie grecque d'Oreste, Apollon déclare : « Qu'il ne faut point s'en prendre à Hélène de la « guerre de Troie, qui a coûté si cher aux Grecs; que la beauté de « cette femme ne fut que le moyen dont les dieux se servirent pour « allumer la guerre entre deux peuples, *et faire couler le sang qui « devait purifier la terre, souillée par le débordement de tous les crimes.* » (Mot à mot, *pour* POMPER *les souillures.*) Eurip., Orest. V, 1677-80.

Peu d'auteurs anciens se montrent plus versés qu'Euripide dans tous les dogmes de la théologie antique. Il a parlé comme Isaïe, et Mahomet a parlé comme l'un et l'autre : *Si Dieu*, dit-il, *n'élevait pas nation contre nation, la terre serait entièrement corrompue.* (Alcoran, cité par le chev. Will. Jones; hist. de Thomas-Kouli-Khan. *Works*, in-4°, tom. V, pag. 8.) *Fas est et ab hoste doceri.*

IX.

(Page 38. C'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV.)

Voici ce qu'écrivait Bolingbroke au sujet de la guerre terminée par la paix de Nimègue, en 1679 : « La misérable conduite de l'Autriche, « la pauvreté de quelques princes de l'empire, la désunion et, pour « parler clair, la politique mercenaire de tous ces princes; en un mot

« les vues étroites, les fausses notions, et, pour m'exprimer encore « aussi franchement sur ma nation que sur les autres, la scélératesse du « cabinet anglais, n'empêchèrent pas seulement qu'on ne mît des bor« nes à cette puissance, mais l'élevèrent à une force presqu'insurmon« table à toute coalition future. » (*Bolingbroke's Letters on the study and use of history*, Bâle, 1788, in-8°, Lettre VIII, pag. 184.)

En écrivant ces lignes, Bolingbroke se doutait peu qu'en un clin d'œil les Hollandais fouleraient aux pieds Louis XIV à Gertruidenberg, et qu'ils seraient le nœud d'une coalition formidable qui serait brisée à son tour par une puissance du second ordre : *Un gant et un verre d'eau.*

X.

(Page 39. Sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre.

L'empereur Arnoulf faisait le siége de Rome : un lièvre qui s'était jeté dans le camp de ce prince s'échappe en courant du côté de la ville ; les soldats le poursuivant avec de grands cris, les assiégés, qui se crurent au moment d'un assaut général, perdirent la tête et prirent la fuite, ou se précipitèrent du haut des remparts. Arnoulf, profitant de cette terreur panique, s'empara de la ville. (*Luitpr., hist., liv. I, chap.* 8.) Muratori ne croit pas trop à ce fait, quoiqu'il nous ait été raconté par un auteur contemporain. (*Muratori Ann. d'Italia ad ann. DCCCXCVI*, in-4°, tom. V, *pag.* 215.) Je le crois cependant aussi certain que celui des oies.

XI.

(Page 72. Le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi, etc., etc.)

Illuc testiculi sibi conscius unde fugit mus
. . . . *ubi velari pictura jubetur*
Quæcumque alterius sexûs imitata figuram est.

(Juven., sat. VI, 338, 341.)

XII.

(Page 72. Le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, etc.)

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous aviez présentés.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens.....

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin, etc., etc.

(Voyez les hymnes du Bréviaire romain, traduites par Racine, dans les œuvres mêlées de ce grand poète.) Celui qui voudra sans vocation essayer quelque chose dans ce genre, en apparence si simple et si facile, apprendra deux choses en jetant la plume : ce que c'est que la prière, et ce que c'est que le talent de Racine.

XIII.

(Page 77. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle sous les espèces* du *pain* et du *vin*.)

Rien n'est plus vrai que cette assertion. *Voy.* les Lettres américaines de Carli-Rubbi, in-8°, tom. I, lettres, 4, 5, 6, 9.

Au Pérou, le sacrifice consistait dans le *Cancu* ou pain consacré, et dans l'*Aca* ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une portion après la cérémonie. (*Ibid.*, I. 9.)

« Les Mexicains formaient une image de leur idole en pâte de maïs « qu'ils faisaient cuire comme un pain. Après l'avoir portée en pro- « cession et rapportée dans le temple, le prêtre la rompait et la distri- « buait aux assistants. *Chacun mangeait son morceau, et se croyait* « *sanctifié après avoir mangé son Dieu.* » (Raynal, Hist. phil. et pol., etc., liv. VI.) Carli a tort de citer ce trait sans le moindre signe de désapprobation. (*Ibid.*, I. 9.) On peut observer ici en passant que les mécréants du dernier siècle, Voltaire, Hume, Frédéric II, Raynal, etc., se sont extrêmement amusés à nous faire dire : *Que nous mangeons notre Dieu après l'avoir fait; qu'une oublie devient Dieu, etc.* Ils ont trouvé un moyen infaillible de nous rendre ridicules, c'est de nous prêter leurs propres pensées ; mais cette proposition, *le pain est Dieu*, tombe d'elle-même *par sa propre absurdité.* (Bossuet, Hist. des Variat., II, 3.) Ainsi tous les bouffons possibles sont bien les maîtres de battre l'air tant qu'ils voudront.

XIV.

(Page 78. Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, etc. etc.)

Hippocrate dit dans ce traité : *Que tout homme qui juge bien des signes donnés par les songes en sentira l'extrême importance;* et il décide ensuite d'une manière plus générale que la mémoire de l'interlocuteur ne lui rappelait : *Que l'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse.* Ὅστις οὖν ἐπίσταται κρίνειν ταυτα ὀρθῶς, μέγα μέρον ἐπίσταται σοφίης. (Hipp. de Somn. pp. Edit Van der Linden. Tom. I, cap. 2, in fin. *p.* 635.) Je ne connais aucun autre texte d'Hippocrate qui se rapporte plus directement au sujet.

(Note de l'Editeur.)

XV.

(Page 78. Enfin, Marc-Aurèle a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable ; mais, etc.

On lit en effet ceci dans les tablettes de ce grand personnage : *Les*

XII.

(Page 72. Le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, etc.)

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour ;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous aviez présentés.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens......

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin, etc., etc.

(Voyez les hymnes du Bréviaire romain, traduites par Racine, dans les œuvres mêlées de ce grand poète.) Celui qui voudra sans vocation essayer quelque chose dans ce genre, en apparence si simple et si facile, apprendra deux choses en jetant la plume : ce que c'est que la prière, et ce que c'est que le talent de Racine.

XIII.

(Page 77. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du *pain* et du *vin*.)

Rien n'est plus vrai que cette assertion. *Voy.* les Lettres américaines de Carli-Rubbi, in-8°, tom. I, lettres, 4, 5, 6, 9.

Au Pérou, le sacrifice consistait dans le *Cancu* ou pain consacré, et dans l'*Aca* ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une portion après la cérémonie. (*Ibid.*, I. 9.)

« Les Mexicains formaient une image de leur idole en pâte de maïs « qu'ils faisaient cuire comme un pain. Après l'avoir portée en pro« cession et rapportée dans le temple, le prêtre la rompait et la distri« buait aux assistants. *Chacun mangeait son morceau, et se croyait « sanctifié après avoir mangé son Dieu.* » (Raynal, Hist. phil. et pol., etc., liv. VI.) Carli a tort de citer ce trait sans le moindre signe de désapprobation. (*Ibid.*, I. 9.) On peut observer ici en passant que les mécréants du dernier siècle, Voltaire, Hume, Frédéric II, Raynal, etc., se sont extrêmement amusés à nous faire dire : *Que nous mangeons notre Dieu après l'avoir fait; qu'une oublie devient Dieu, etc.* Ils ont trouvé un moyen infaillible de nous rendre ridicules, c'est de nous prêter leurs propres pensées ; mais cette proposition, *le pain est Dieu*, tombe d'elle-même *par sa propre absurdité.* (Bossuet, Hist. des Variat., II, 3.) Ainsi tous les bouffons possibles sont bien les maîtres de battre l'air tant qu'ils voudront.

XIV.

(Page 78. Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, etc. etc.)

Hippocrate dit dans ce traité : *Que tout homme qui juge bien des signes donnés par les songes en sentira l'extrême importance;* et il décide ensuite d'une manière plus générale que la mémoire de l'interlocuteur ne lui rappelait : *Que l'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse.* Ὅστις οὖν ἐπίσταται κρίνειν ταυτα ὀρθῶς, μέγα μέρον επίσταται σοφίης. (Hipp. de Somn. pp. Edit Van der Linden. Tom. I, cap. 2, in fin. *p.* 635.) Je ne connais aucun autre texte d'Hippocrate qui se rapporte plus directement au sujet.

(*Note de l'Editeur.*)

XV.

(Page 78. Enfin, Marc-Aurèle a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable ; mais, etc.

On lit en effet ceci dans les tablettes de ce grand personnage : *Les*

dieux ont la bonté de donner aux hommes, par les songes et par les oracles, les secours dont ils ont besoin. Une grande marque du soin des dieux pour moi, c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, particulièrement pour mes vertiges et mon crachement de sang, comme il m'arriva à Gaëte et à Chryse. (Pensées de Marc-Aurèle, liv. I, in fin.; liv. IX, § 27.)

HUITIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Trouvez bon, messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Le plaisir que je prends à nos conversations m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps de s'échapper. Cha-

que soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation ; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une régle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat. J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous com-

prendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes gens surtout, extrêmement dégoûtés des doctrines modernes. D'autres flottent et ne demandent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de FOI pour un autre, et rien ne l'enchante, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une révision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE.

Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussît.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, je vous en prie ? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps : *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE.

Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER.

Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur; elle dépend des circonstances ; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrai donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage ; il suppose un sujet, et si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux régles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur (1). Cette régle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait fort.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction ; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle : ainsi on peut en écrire autant qu'on voudra ; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain ; et les dialogues des *morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures sérieuses, j'ai lu les Tusculanes de Cicéron, traduites en français par le président Bouhier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un

(1) *Nec quarta loqui persona laboret.* (Hor.)

entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A: il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules ; nous sommes des êtres très réels, très palpables : nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination ; et, malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible.... Vous riez, M. le sénateur ?

LE SÉNATEUR.

Je ris en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir vous argumentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversation sur les conversations ? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard ?

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre ; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très vraie que j'ai lue je ne sais où : *Que pour savoir bien une chose, il fallait en savoir un peu mille.* Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin ; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

LE SÉNATEUR.

Ecoutez, M. le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le

sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble. Tout ce que nous vous demandons en commun, c'est de vous garder sur toutes choses, quand même vous ne publieriez l'ouvrage qu'après notre mort, de lire dans la préface : *J'espère que le lecteur ne regrettera pas son argent* (1), autrement vous nous verriez apparaître comme deux ombres furieuses, et malheur à vous !

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur : je ne crois pas qu'on me surprenne jamais à piller Locke, après la peur que vous m'en avez faite.

Quoi qu'il en puisse arriver dans l'avenir, voyons, je vous en prie, où nous en sommes aujourd'hui. Nos entretiens ont commencé par l'examen de la grande et éternelle plainte qu'on ne cesse d'élever sur le succès du crime et les malheurs de la vertu ; et nous avons acquis l'entière conviction qu'il n'y a rien au monde de moins fondé que cette plainte, et que pour celui même qui ne croirait pas à une autre vie, le parti de la vertu serait toujours le plus sûr pour obtenir la plus

(1) *Voy.* tom. I, *p.* 369.

haute chance de bonheur temporel. Ce qui a été dit sur les supplices, sur les maladies et sur les remords ne laisse pas subsister le moindre doute sur ce point. J'ai surtout fait une attention particulière à ces deux axiomes fondamentaux : savoir, en premier lieu, *que nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme homme*, en sorte qu'il est faux que la vertu souffre dans ce monde : c'est la nature humaine qui souffre, et toujours elle le mérite; et secondement, *que le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis, et ne saurait l'être, à l'homme vertueux mais à la vertu*. Il suffit en effet, pour que l'ordre soit visible et irréprochable, même dans ce monde, que la plus grande masse de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertus en général; et l'homme étant donné tel qu'il est, il n'est pas même possible à notre raison d'imaginer un autre ordre de choses qui ait seulement une apparence de raison et de justice. Mais comme il n'y a point d'homme juste, il n'y en a point qui ait droit de se refuser à porter de bonne grâce sa part des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel; ce qui nous a conduits à examiner à

fond toute la théorie du *péché originel*, qui est malheureusement celle de la nature humaine. Nous avons vu dans les nations sauvages une image affaiblie du crime primitif; et l'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole s'est présentée à nous, non comme le signe de la dégradation humaine, mais comme cette dégradation même; ce qui nous a valu plusieurs réflexions sur les langues et sur l'origine de la parole et des idées. Ces points éclaircis, la prière se présentait naturellement à nous comme un supplément à tout ce qui avait été dit, puisqu'elle est un remède accordé à l'homme pour restreindre l'empire du mal en se perfectionnant lui-même, et qu'il ne doit s'en prendre qu'à ces propres vices, s'il refuse d'employer ce remède. A ce mot de *prière* nous avons vu s'élever la grande objection d'une philosophie aveugle ou coupable, qui, ne voyant dans le mal physique qu'un résultat inévitable des lois éternelles de la nature, s'obstine à soutenir que par là même il échappe entièrement à l'action de la prière. Ce sophisme mortel a été discuté et combattu dans le plus grand détail. Les fléaux dont nous sommes frappés, et qu'on

nomme très justement *fléaux du ciel*, nous ont paru *les lois de la nature* précisément comme les supplices sont *des lois de la société*, et par conséquent d'une nécessité purement secondaire qui doit enflammer notre prière, loin de la décourager. Nous pouvions sans doute nous contenter à cet égard des idées générales, et n'envisager toutes ces sortes de calamités qu'en masse : cependant nous avons permis à la conversation de serpenter un peu dans ce triste champ, et la guerre surtout nous a beaucoup occupés. C'est, je vous l'assure, celle de toutes nos excursions qui m'a le plus attaché ; car vous m'avez fait envisager ce fléau de la guerre sous un point de vue tout nouveau pour moi, et je compte y réfléchir encore de toutes mes forces.

LE SÉNATEUR.

Pardon si je vous interromps, M. le chevalier ; mais avant d'abandonner tout à fait l'intéressante discussion sur les souffrances du juste, je veux encore soumettre à votre examen quelques pensées que je crois fondées et qui peuvent, à mon avis, faire considérer les peines temporelles de cette vie comme

l'une des plus grandes et des plus naturelles solutions de toutes les objections élevées sur ce point contre la justice divine. Le juste, en sa qualité d'homme, serait néanmoins sujet à tous les maux qui menacent l'humanité; et comme il n'y serait soumis précisément qu'en cette qualité d'homme, il n'aurait nul droit de se plaindre; vous l'avez remarqué, et rien n'est plus clair; mais vous avez remarqué de plus, ce qui malheureusement n'a pas besoin de preuve, qu'il n'y a point de *juste* dans la rigueur du terme: d'où il suit que tout homme a quelque chose à expier. Or, si le juste (tel qu'il peut exister) accepte les souffrances dues à sa qualité d'homme, et si la justice divine à son tour accepte cette acceptation, je ne vois rien de si heureux pour lui, ni de si évidemment juste.

Je crois de plus en mon âme et conscience que si l'homme pouvait vivre dans ce monde exempt de toute espèce de malheurs, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complétement toutes les choses célestes et Dieu même. Comment pourrait-il, dans cette supposition, s'occuper d'un ordre supérieur, puisque dans celui même où nous vivons, les misères qui nous accablent ne peuvent

nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je suis dans l'erreur, mais il me semble qu'il n'y aurait rien de si infortuné qu'un homme qui n'aurait jamais éprouvé l'infortune : car jamais un tel homme ne pourrait être sûr de lui-même, ni savoir ce qu'il vaut. Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? Il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui, les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier ; mais qu'il ne vienne point nous étourdir de ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. La comparaison me semble tout à fait juste : si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir ? Je ne sais comment cela se fait, mais il est cependant sûr que l'homme gagne à souffrir

volontairement, et que l'opinion même l'en estime davantage. J'ai souvent observé, à l'égard des austérités religieuses, que le vice même qui s'en moque ne peut s'empêcher de leur rendre hommage. Quel libertin a jamais trouvé l'opulente courtisane, qui dort à minuit sur l'édredon plus heureuse que l'austère carmélite, qui veille et qui prie pour nous à la même heure? Mais j'en reviens toujours à ce que vous avez observé avec tant de raison : *qu'il n'y a point de juste*. C'est donc par un trait particulier de bonté que Dieu châtie dans ce monde, au lieu de châtier beaucoup plus sévèrement dans l'autre. Vous saurez, messieurs, qu'il n'y a rien que je croie plus fermement que le purgatoire. Comment les peines ne seraient-elles pas toujours proportionnées aux crimes? Je trouve surtout que les nouveaux raisonneurs qui ont nié les peines éternelles sont d'une sottise étrange, s'ils n'admettent pas expressément le purgatoire : car, je vous prie, à qui ces gens-là feront-ils croire que l'âme de Robespierre s'élança de l'échafaud dans le sein de Dieu comme celle de Louis XVI? Cette opinion n'est cependant pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer : j'ai passé quelques an-

nées, depuis mon *hégire*, dans certaines contrées de l'Allemagne où les docteurs de la loi ne veulent plus ni enfer ni purgatoire : il n'y a rien de si extravagant. Qui jamais a imaginé de faire fusiller un soldat pour une pipe de faïence volée dans la chambrée ? cependant il ne faut pas que cette pipe soit volée impunément ; il faut que le voleur soit *purgé* de ce vol avant de pouvoir se placer en ligne avec les braves gens.

LE SÉNATEUR.

Il faut avouer, M. le chevalier, que si jamais nous avons une *Somme théologique* écrite de ce style, elle ne manquera pas de réussir beaucoup dans le monde.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit nullement de style ; chacun a le sien : il s'agit des choses. Or, je dis que le purgatoire est le dogme du bon sens ; et puisque tout péché doit être expié dans ce monde ou dans l'autre, il s'ensuit que les afflictions envoyées aux hommes par la justice divine sont un véritable bienfait, puisque ces peines, lorsque nous avons la sagesse de les accepter, nous sont, pour ainsi dire, *décomptées* sur

celles de l'avenir. J'ajoute qu'elles sont un gage manifeste d'amour, puisque cette anticipation ou cette commutation de peine exclut évidemment la peine éternelle. Celui qui n'a jamais souffert dans ce monde ne saurait être sûr de rien; et moins il a souffert moins il est sûr : mais je ne vois pas ce que peut craindre, ou pour m'exprimer plus exactement, ce que peut *laisser craindre* celui qui a souffert avec acceptation.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raisonné, M. le chevalier, et même je dois vous féliciter de vous être rencontré avec Sénèque; car vous avez dit des carmélites précisément ce qu'il a dit des vestales (1) : j'ignore si vous savez que ces vierges fameuses se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance : en tout cas comptez sur ce point de l'histoire. La seule observation critique que je me permettrai sur votre théologie peut être aussi, ce me semble, adressée

(1) *Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui ?* (Senec.; de Prov., cap. V.)

à ce même Sénèque : « Aimeriez-vous mieux, disait-il, être Sylla que Régulus, etc. (1)? » Mais prenez garde, je vous prie, qu'il n'y ait ici une petite confusion d'idées. Il ne s'agit point du tout de la gloire attachée à la vertu qui supporte tranquillement les dangers, les privations et les souffrances ; car sur ce point tout le monde est d'accord : il s'agit de savoir pourquoi il a plu à Dieu de rendre ce mérite nécessaire? Vous trouverez des blasphémateurs et même des hommes simplement légers, disposés à vous dire : *Que Dieu aurait bien pu dispenser la vertu de cette sorte de gloire*. Sénèque, ne pouvant répondre aussi-bien que vous, parce qu'il n'en savait pas autant que vous (ce que je vous prie de bien observer), s'est jeté sur cette gloire qui prête beaucoup à la rhétorique ; et c'est ce qui donne à son traité de la Providence, d'ailleurs si beau et si estimable, une légère couleur de déclamation. Quant à vous, M. le sénateur, en mettant même cette considération à l'écart, vous avez rappelé avec beaucoup de raison que

---

(1) *Idem, ibid.*, tom. III. Ce ne sont pas les propres mots, mais le sens est rendu.

tout homme souffre parce qu'il est homme, parce qu'il serait Dieu s'il ne souffrait pas, et parce que ceux qui demandent un homme impassible, demandent un autre monde; et vous avez ajouté une chose non moins incontestable en remarquant que nul homme n'étant juste, c'est-à-dire exempt de crimes actuels (si l'on excepte la sainteté proprement dite, qui est très rare), Dieu fait réellement miséricorde aux coupables en les châtiant dans ce monde. Je crois que je vous aurais parlé de ces peines temporaires futures que nous nommons *purgatoire*, si M. le chevalier ne m'avait interdit de chercher mes preuves dans l'autre monde (1).

LE CHEVALIER.

Vous ne m'aviez pas compris parfaitement: je n'avais exclu de nos entretiens que les peines dont l'homme pervers est ménacé dans l'autre monde; mais quant aux peines temporaires imposées au prédestiné, c'est autre chose....

---

(1) *Voy*, tom. I, *p*. 14.

LE COMTE.

Comme il vous plaira. Il est certain que ces peines futures et temporaires fournissent, pour tous ceux qui les croient, une réponse directe et péremptoire à toutes les objections fondées sur les souffrances du prétendu juste, et il est vrai encore que ce dogme est si plausible, qu'il s'empare, pour ainsi dire, du bon sens, et n'attend pas la révélation. Je ne sais, au reste, si vous n'êtes pas dans l'erreur en croyant que dans ce pays où vous *avez dépensé* sans fruit, mais non pas sans mérite, tant de zèle et tant de valeur, vous avez entendu *les docteurs de la loi* nier tout à la fois l'enfer et le purgatoire. Vous pourriez fort bien avoir pris la dénégation d'un mot pour celle d'une chose. C'est une énorme puissance que celle des mots! Tel ministre, que celui de purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, ou peut-être même des *stations;* qui sait...? sans se croire le moins du monde ridicule.—Vous ne dites rien, mon cher sénateur? Je continue.—Un des grands motifs de la brouillerie du XVIe siècle fut précisément le *purgatoire*. Les in-

surgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire : c'est cela qui est extravagant, comme vous disiez tout à l'heure. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je me hâte d'arriver à l'une des considérations les plus dignes d'exercer toute l'intelligence de l'homme, quoique, dans le fait, le commun des hommes s'en occupe fort peu.

Le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité.

C'est une des plus grandes et des plus importantes vérités de l'ordre spirituel; mais il me faudrait pour la traiter à fond plus de temps qu'il ne m'en reste aujourd'hui. Remettons-en donc la discussion à demain, et lais-

sez-moi consacrer les derniers moments de la soirée au développement de quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit sur le même sujet.

On ne saurait expliquer, dit-on, *par les seules lumières de la raison, les succès du méchant et les souffrances du juste dans ce monde*. Ce qui signifie sans doute *qu'il y a dans l'ordre que nous voyons une injustice qui ne s'accorde pas avec la justice de Dieu;* autrement l'objection n'aurait point de sens. Or, cette objection pouvant partir de la bouche d'un athée ou de celle d'un théiste, je ferai d'abord la première supposition pour écarter toute espèce de confusion. Voyez donc ce que tout cela veut dire de la part d'un de ces athées de persuasion et de profession.

Je ne sais en vérité si ce malheureux Hume s'est compris lui-même, lorsqu'il a dit si criminellement, et même si sottement avec tout son génie : *Qu'il était impossible de justifier le caractère de la Divinité* (1). Justifier le caractère d'un être qui n'existe pas !

(1) Il a dit en effet en propres termes : « Qu'il est impossible à la « raison naturelle de justifier le caractère de la Divinité. » (Essays on liberty and necessity. vers. fin.) Il ajoute avec une froide et révoltante audace : « Montrer que Dieu n'est pas l'auteur du péché, c'est

Encore une fois, qu'est-ce qu'on veut dire ? Il me semble que tout se réduit à ce raisonnement : Dieu EST injuste, donc il n'existe pas. Ceci est curieux ! Autant vaut le Spinosa de Voltaire qui dit à Dieu : *Je crois bien entre nous que vous n'existez pas* (1). Il faudra donc que le mécréant se retourne et dise : *Que l'existence du mal est un argument contre celle de Dieu ; parceque si Dieu existait, ce mal, qui est une injustice, n'existerait pas.* Ah ! ces messieurs savent donc que Dieu qui n'existe pas *est juste par essence !* Ils connaissent les attributs d'un être chimérique ; et ils sont en état de nous dire à point nommé comment Dieu serait fait si par hasard il y en avait un : en vérité il n'y a pas de folie mieux conditionnée. S'il était permis de rire en un sujet aussi triste, qui ne rirait d'entendre des hommes qui ont fort bien une tête sur les épaules comme nous, argumenter contre Dieu de cette même idée qu'il leur a donnée de lui-même, sans faire attention que cette seule idée prouve Dieu, puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce

---

« ce qui a passé jusqu'à présent toutes les forces de la philosophie. » (*Ibid.* Essays, tom. III, sect. VIII. v. Beatty. on Truth. part. II, ch. II.)

(1) Voyez la pièce très connue intitulée *les Systèmes*.

qui n'existe pas? En effet, l'homme peut-il se représenter à lui-même, et la peinture peut-elle représenter à ses yeux autre chose que ce qui existe ? L'inépuisable imagination de Raphael a pu couvrir sa fameuse galerie d'assemblages fantastiques; mais chaque pièce existe dans la nature. Il en est de même du monde moral : l'homme ne peut concevoir que ce qui est; ainsi l'athée, pour nier Dieu, le suppose.

Au surplus, messieurs, tout ceci n'est qu'une espèce de préface à l'idée favorite que je voulais vous communiquer. J'admets la supposition folle d'un dieu hypothétique, et j'admets encore que les lois de l'univers puissent être injustes ou cruelles à notre égard sans qu'elles aient d'auteur intelligent; ce qui est cependant le comble de l'extravagance : qu'en résultera-t-il contre l'existence de Dieu? Rien du tout. L'intelligence ne se prouve à l'intelligence que par le *nombre*. Toutes les autres considérations ne peuvent se rapporter qu'à certaines propriétés ou qualités du sujet intelligent, ce qui n'a rien de commun avec la question primitive de l'existence.

Le *nombre*, messieurs, le *nombre !* ou l'or-

dre et la *symétrie;* car l'ordre n'est que le *nombre ordonné*, et la symétrie n'est que *l'ordre aperçu* et *comparé*.

Dites-moi, je vous prie, si, lorsque Néron illuminait jadis ses jardins avec des torches dont chacune renfermait et brûlait un homme vivant, l'alignement de ces horribles flambeaux ne prouvait pas au spectateur une intelligence ordonnatrice aussi-bien que la paisible illumination faite hier pour la fête de S. M. l'impératrice-mère (1)? Si le mois de juillet ramenait chaque année la peste, ce joli cycle serait tout aussi régulier que celui des moissons. Commençons donc à voir si le *nombre* est dans l'univers ; de savoir ensuite *si* et *pourquoi* l'homme est traité bien ou mal dans ce même monde : c'est une autre question qu'on peut examiner une autre fois, et qui n'a rien de commun avec la première.

Le *nombre* est la barrière évidente entre la brute et nous ; dans l'ordre immatériel, comme dans l'ordre physique, l'usage du feu nous distingue d'elle d'une manière tranchante et ineffaçable. Dieu nous a donné le nombre, et

---

(1) Cette circonstance fixe la date du dialogue au 23 juillet. (*Note de l'éditeur.*)

c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté ; le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique*, et les traces sont des *figures*. Une preuve sensible de cette vérité, c'est que dans les langues (du moins dans celles que je sais, et je crois qu'il en est de même de celles que j'ignore) les mêmes mots expriment le nombre et la pensée : on dit, par exemple, que la *raison* d'un grand homme a découvert la *raison* d'une telle progression : on dit *raison sage* et *raison inverse*, *mécomptes* dans la politique, et *mécomptes* dans les calculs ; ce mot de *calcul* même qui se présente à moi reçoit la double signification, et l'on dit : *Je me suis trompé dans tous mes calculs*, quoiqu'il ne s'agisse du tout point de calculs. Enfin nous disons également : *Il compte ses écus*, et *il compte aller vous voir*, ce que l'habitude seule nous empêche de trouver extraordinaire. Les mots relatifs aux poids, à la mesure, à l'équilibre,

ramènent à tout moment, dans le discours, le *nombre* comme synonyme de la pensée ou de ses procédés; et ce mot de *pensée* même ne vient-il pas d'un mot latin qui a rapport au nombre?

L'intelligence comme la beauté se plaît à se contempler : or, le miroir de l'intelligence, c'est le nombre. De là vient le goût que nous avons tous pour la symétrie; car tout être intelligent aime à placer et à reconnaître de tout côté son signe qui est *l'ordre*. Pourquoi des soldats en uniforme sont-ils plus agréables à la vue que sous l'habit commun? pourquoi aimons-nous mieux les voir marcher en ligne qu'à la débandade? pourquoi les arbres dans nos jardins, les plats sur nos tables, les meubles dans nos appartements, etc., doivent-ils être placés symétriquement pour nous plaire? Pourquoi la rime, les pieds, les ritournelles, la mesure, le rhythme, nous plaisent-ils dans la musique et dans la poésie? Pouvez-vous seulement imaginer qu'il y ait, par exemple, dans nos rimes *plates* (si heureusement nommées), quelque beauté intrinsèque? Cette forme et tant d'autres ne peuvent nous plaire que parce que l'intelligence se plaît dans tout ce qui prouve l'intel-

ligence, et que son signe principal est le nombre. Elle jouit donc partout où elle se reconnaît, et le plaisir que nous cause la symétrie ne saurait avoir d'autre racine; mais faisons abstraction de ce plaisir et n'examinons que la chose en elle-même. Comme ces mots que je prononce dans ce moment vous prouvent l'existence de celui qui les prononce, et que s'ils étaient écrits, ils la prouveraient de même à tous ceux qui liraient ces mots arrangés suivant les lois de la syntaxe, de même tous les êtres créés prouvent par leur *syntaxe* l'existence d'un suprême écrivain qui nous parle par ces signes; en effet, tous ces êtres sont des lettres dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu, c'est-à-dire l'intelligence qui le prononce: car il ne peut y avoir de discours sans *âme parlante*, ni d'écriture sans écrivain; à moins qu'on ne veuille soutenir que la courbe que je trace grossièrement sur le papier avec un anneau de fil et un compas prouve bien une intelligence qui l'a tracée, mais que cette même courbe décrite par une planète ne prouve rien; ou qu'une lunette achromatique prouve bien l'existence de *Dollond* de *Ramsden*, etc.; mais que l'œil, dont le mer-

veilleux instrument que je viens de nommer n'est qu'une grossière imitation, ne prouve point du tout l'existence d'un artiste suprême ni l'intention de prévenir l'aberration! Jadis un navigateur, jeté par le naufrage sur une île qu'il croyait déserte, aperçut en parcourant le rivage une figure de géométrie tracée sur le sable : il reconnut l'homme et rendit grâces aux dieux. Une figure de la même espèce aurait-elle donc moins de force pour être écrite dans le ciel, et le nombre n'est-il pas toujours le même, de quelque manière qu'il nous soit présenté ? Regardez bien : il est écrit sur toutes les parties de l'univers et surtout sur le corps humain. *Deux* est frappant dans l'équilibre merveilleux des deux sexes qu'aucune science n'a pu déranger; il se montre dans nos yeux, dans nos oreilles, etc. *Trente-deux* est écrit dans notre bouche; et *vingt* divisé par *quatre* porte son invariable *quotient* à l'extrémité de nos quatre membres. Le nombre se déploie dans le règne végétal, avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans les variétés infinies. Souvenez-vous, M. le sénateur, de ce que vous me dîtes un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en parti-

culier : il est écrit dans les astres, sur la terre; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps; dans la vérité, dans la fable; dans l'Evangile, dans le Talmud; dans les Védas; dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortiléges, magie noire ou blanche; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes; dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie;* en un mot dans tout ce qui existe. On dira peut-être, *c'est le hasard :* allons donc! — Des fous désespérés s'y prennent d'une autre manière : ils disent (je l'ai entendu) *que c'est une loi de la nature.* Mais qu'est-ce qu'une loi? est-ce la volonté d'un législateur? Dans ce cas ils disent ce que nous disons. Est-ce le résultat purement mécanique de certains éléments mis en action d'une certaine manière? Alors, comme il faut que ces éléments, pour produire un ordre général et invariable, soient arrangés et agissent eux-mêmes d'une certaine manière in-

variable, la question recommence, et il se trouve qu'au lieu d'une preuve de l'ordre et de l'intelligence qui l'a produit, il y en a deux; comme si plusieurs dés jetés un grand nombre de fois amènent toujours *rafle de six*, l'intelligence sera prouvée par l'invariabilité du nombre qui est l'effet, et par le travail intérieur de l'artiste qui est la cause.

Dans une ville tout échauffée par le ferment philosophique, j'ai eu lieu de faire une singulière observation : c'est que l'aspect de l'ordre, de la symétrie, et par conséquent du nombre et de l'intelligence, pressant trop vivement certains hommes que je me rappelle fort bien, pour échapper à cette torture de la conscience, ils ont inventé un subterfuge *ingénieux* et dont ils tirent le plus grand parti. Ils se sont mis à soutenir qu'il est impossible de reconnaître *l'intention* à moins de connaître l'*objet de l'intention* : vous ne sauriez croire combien ils tiennent à cette idée qui les enchante, parce qu'elle les dispense du sens commun qui les tourmente. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane* qui compose, suivant eux, une profonde science et d'immenses travaux. Je les

ai entendus dire, en parlant d'un grand physicien qui avait prononcé quelque chose dans ce genre : *Il ose s'élever jusqu'aux causes finales* (c'est ainsi qu'ils appellent les intentions). Voyez le grand effort! Une autre fois ils avertissaient de *se donner bien garde de prendre un effet pour une intention;* ce qui serait fort dangereux, comme vous sentez : car si l'on venait à croire que Dieu se mêle d'une chose qui va toute seule, ou qu'il a eu une telle intention tandis qu'il en avait une autre, quelles suites funestes n'aurait pas une telle erreur! Pour donner à l'idée dont je vous parle toute la force qu'elle peut avoir, j'ai toujours remarqué qu'ils affectent de resserrer autant qu'ils le peuvent la recherche des intentions dans le cercle du troisième régne. Ils se retranchent pour ainsi dire dans la minéralogie et dans ce qu'ils appellent la *géologie*, où les intentions sont moins visibles, du moins pour eux, et qui leur présentent d'ailleurs le plus vaste champ pour disputer et pour nier (c'est le paradis de l'orgueil); mais quant *au régne de la vie*, dont il part une voix un peu trop claire *qui se fait entendre aux yeux*, ils n'aiment pas trop en discourir. Souvent je leur parlais de l'animal

par pure malice, toujours ils me ramenaient aux molécules, aux atomes, à la gravité, aux couches terrestres, etc. *Que savons-nous*, me disaient-ils toujours avec la plus comique modestie, *que savons-nous sur les animaux? le germinaliste sait-il ce que c'est qu'un germe? entendons-nous quelque chose à l'essence de l'organisation? a-t-on fait un seul pas dans la connaissance de la génération? la production des êtres organisés est lettre close pour nous*. Or, le résultat de ce grand mystère, le voici : c'est que l'animal étant *lettre close*, on ne peut y lire aucune intention.

Vous croirez difficilement peut-être qu'il soit possible de raisonner aussi mal; mais vous leur ferez trop d'honneur. C'est ce qu'ils pensent; ou du moins c'est ce qu'ils veulent faire entendre (ce qui n'est pas à beaucoup près la même chose). Sur des points où il n'est pas possible de bien raisonner, l'esprit de secte fait ce qu'il peut; il divague, il donne le change, et surtout il s'étudie à laisser les choses dans un certain demi-jour favorable à l'erreur. Je vous répète que lorsque ces philosophes dissertent sur les intentions, ou, comme ils disent, sur les *causes finales*

(mais je n'aime pas ce mot), toujours ils parlent de la nature morte quand ils sont les maîtres du discours, évitant avec soin d'être conduits dans le champ des deux premiers règnes où ils sentent fort bien que le terrein résiste à leur tactique; mais, de près ou de loin, tout tient à leur grande maxime, que l'*intention* ne saurait être prouvée tant qu'on n'a pas prouvé *l'objet de l'intention;* or je n'imagine pas de sophisme plus grossier: comment ne voit-on pas (1) qu'il ne peut y avoir de symétrie sans fin, puisque la symétrie seule est une *fin* du *symétriseur?* Un *garde-temps*, perdu dans les forêts d'Amérique et trouvé par un Sauvage, lui démontre la main et l'intelligence d'un ouvrier aussi certainement qu'il les démontre à M. Schubbert (2). N'ayant donc besoin que *d'une fin*

---

(1) On voit très bien; mais l'on est fâché de voir, et l'on voudrait ne pas voir. On a honte d'ailleurs de ne voir que ce que les autres voient, et de recevoir une démonstration *ex ore infantium et lactentium*. L'orgueil se révolte contre la vérité, *qui laisse approcher les enfants*. Bientôt *les ténèbres du cœur* s'élèvent jusqu'à l'esprit, et la cataracte est formée. Quant à ceux qui nient par pur orgueil et sans conviction (le nombre en est immense), ils sont peut-être plus coupables que les premiers.

(2) Savant astronome de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, distingué par une foule de connaissances que sa politesse tient constamment aux ordres de tout amateur qui veut en profiter.

pour tirer notre conclusion, nous ne sommes point obligés de répondre au sophiste qui nous demande, *quelle fin?* Je fais creuser un canal autour de mon château : l'un dit, *c'est pour conserver du poisson;* l'autre, *c'est pour se mettre à l'abri des voleurs:* un troisième enfin, *c'est pour dessécher et rassainir le terrein.* Tous peuvent se tromper; mais celui qui serait bien sûr d'avoir raison, c'est celui qui se bornerait à dire : *Il l'a fait creuser pour des fins à lui connues.* Quant au philosophe qui viendrait nous dire : « Tant « que vous n'êtes pas tous d'accord sur l'in- « tention, j'ai droit de n'en voir aucune. Le « lit du canal n'est qu'un affaissement natu- « rel des terres; le revêtement est une con- » crétion; la balustrade n'est que l'ouvrage « d'un volcan, pas plus extraordinaire par « sa régularité que ces assemblages d'aiguilles « basaltiques qu'on voit en Irlande et ail- « leurs, etc... »

LE CHEVALIER.

Croyez-vous, messieurs, qu'il y eût un peu trop de brutalité à lui dire : *Mon bon ami, le canal est destiné à baigner les fous,* ce qu'on lui prouverait sur-le-champ?

LE SÉNATEUR.

Je m'opposerais pour mon compte à cette manière de raisonner, par la raison toute simple qu'en sortant de l'eau, le philosophe aurait eu droit de dire : *Cela ne prouve rien.*

LE COMTE.

Ah! quelle erreur est la vôtre, mon cher sénateur! Jamais l'orgueil n'a dit: *J'ai tort;* et celui de ces gens-là moins que tous les autres. Quand vous lui auriez donc adressé l'argument le plus démonstratif, il vous dirait toujours : *Cela ne prouve rien.* Ainsi la réponse devant toujours être la même, pourquoi ne pas adopter l'argument qui fait justice? Mais comme ni le philosophe, ni le canal, ni surtout le château ne sont là, je continuerai, si vous le permettez.

Ils parlent de *désordre* dans l'univers; mais qu'est-ce que le *désordre?* c'est une dérogation à l'*ordre* apparemment; donc on ne peut objecter le *désordre* sans confesser un *ordre* antérieur, et par conséquent l'intelligence. On peut se former une idée parfaitement juste de l'univers en le voyant sous

l'aspect d'un vaste cabinet d'histoire naturelle ébranlé par un tremblement de terre. La porte est ouverte et brisée ; il n'y a plus de fenêtres; des armoires entières sont tombées; d'autres pendent encore à des fiches prêtes à se détacher. Des coquillages ont roulé dans la salle des minéraux, et le nid d'un colibri repose sur la tête d'un crocodile. — Cependant quel insensé pourrait douter de l'intention primitive, ou croire que l'édifice fut construit dans cet état? Toutes les grandes masses sont ensemble : dans le moindre éclat d'une vitre on la voit tout entière; le vide d'une layette la replace : l'ordre est aussi visible que le désordre; et l'œil, en se promenant dans ce vaste temple de la nature, rétablit sans peine tout ce qu'un agent funeste a brisé, ou faussé, ou souillé, ou déplacé. Il y a plus : regardez de près, et déjà vous reconnaîtrez une main réparatrice. Quelques poutres sont étayées; on a pratiqué des routes au milieu des décombres; et, dans la confusion générale, une foule d'*analogues* ont déjà repris leur place et se touchent. Il y a donc deux intentions visibles au lieu d'une, c'est-à-dire l'ordre et la restauration; mais en nous bornant à la première idée, le

désordre supposant nécessairement *l'ordre*, celui qui argumente du désordre contre l'existence de Dieu la suppose pour la combattre.

Vous voyez à quoi se réduit ce fameux argument : *Ou Dieu a pu empêcher le mal que nous voyons, et il a manqué de bonté ; ou voulant l'empêcher il ne l'a pu, et il a manqué de puissance.* — MON DIEU ! qu'est-ce que cela signifie ? Il ne s'agit ni de toute-puissance ni de toute-bonté ; il s'agit seulement *d'existence* et de *puissance*. Je sais bien que Dieu ne peut changer les essences des choses ; mais je ne connais qu'une infiniment petite partie de ces essences, de manière que j'ignore une infiniment grande quantité de choses que Dieu ne peut faire, sans cesser pour cela d'être tout-puissant. Je ne sais ce qui est possible, je ne sais ce qui est impossible ; de ma vie je n'ai étudié que le nombre ; je ne crois qu'au nombre ; c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence ; et comme il est partout, je la vois partout.

Mais laissons là les athées, qui heureusement sont très peu nombreux dans le mon-

de (1), et reprenons la question avec le théisme. Je veux me montrer tout aussi complaisant à son égard que je l'ai été avec l'athée; cependant il ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens; et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la régle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, lorsqu'elle viole une loi divine ou révélée, ou innée; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte

---

(1) Je ne sais s'il y a peu d'athées dans le monde, mais je sais bien que la philosophie entière du dernier siècle est tout-à-fait *athéistique*. Je trouve même que l'athéisme a sur elle l'avantage de la franchise. Il dit : *Je ne le vois pas ;* l'autre dit : *Je ne le vois pas là* ; mais jamais elle ne dit autrement : je la trouve moins *honnête*.

point celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous sommes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire *l'injustice d'un Dieu juste. — Un tel ordre de choses est injuste; donc il ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu juste* : cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité : Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi comme un attribut nécessaire de la divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner, et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons;* expliquant l'ordre des choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses.

Mais j'accorde même à ce théiste supposé la coupable et non moins folle proposition, *qu'il n'y a pas moyen de justifier le caractère de la Divinité.*

Quelle conclusion pratique en tirerons-nous ? car c'est surtout cela dont il s'agit. Laissez-moi, je vous prie, *monter* ce bel argument : *Dieu est injuste*, *cruel*, *impitoyable; Dieu se plaît au malheur de ses créatures; donc*.... c'est ici où j'attends les murmurateurs ! — *Donc* apparemment *il ne faut pas le prier*. — Au contraire, messieurs; et rien n'est plus évident : *donc il faut le prier et le servir avec beaucoup plus de zèle et d'anxiété* que si sa miséricorde était sans bornes comme nous l'imaginons. Je voudrais vous faire une question : si vous aviez vécu sous les lois d'un prince, je ne dis pas méchant, prenez bien garde, mais seulement sévère et ombrageux, jamais tranquille sur son autorité, et ne sachant pas fermer l'œil sur la moindre démarche de ses sujets, je serais curieux de savoir si vous auriez cru pouvoir vous donner les mêmes libertés que sous l'empire d'un autre prince d'un caractère tout opposé, heureux de la liberté générale, se rangeant toujours pour laisser passer l'homme, et ne cessant de redouter son pouvoir, afin que personne ne le redoute ? Certainement non. Eh bien ! la comparaison saute aux yeux et ne souffre pas de réplique.

Plus Dieu nous semblera terrible, plus nous devrons redoubler de crainte religieuse envers lui, plus nos prières devront être ardentes et infatigables : car rien ne nous dit que sa bonté y suppléera. La preuve de l'existence de Dieu précédant celle de ses attributs, nous savons *qu'il est* avant de savoir *ce qu'il est;* même nous ne saurons jamais pleinement *ce qu'il est*. Nous voici donc placés dans un empire dont le souverain a publié une fois pour toutes les lois qui régissent tout. Ces lois sont, en général, marquées au coin d'une sagesse et même d'une bonté frappante : quelques-unes néanmoins (je le suppose dans ce moment) paraissent dures, *injustes* même si l'on veut : là-dessus, je le demande à tous les mécontents, que faut-il faire? sortir de l'empire, peut-être? impossible: il est partout, et rien n'est hors de lui. Se plaindre, se dépiter, écrire contre le souverain? c'est pour être fustigé ou mis à mort. Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de *l'amour;* car, puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument *servir*, ne vaut-il pas mieux (quel qu'il soit) le servir par amour que sans amour?

Je ne reviendrai point sur les arguments avec lesquels nous avons réfuté, dans nos précédents entretiens, les plaintes qu'on ose élever contre la providence, mais je crois devoir ajouter qu'il y a dans ces plaintes quelque chose d'intrinsèquement faux et même de niais, ou comme disent les Anglais, un certain *non sens* qui saute aux yeux. Que signifient en effet des plaintes ou stériles ou coupables, qui ne fournissent à l'homme aucune conséquence pratique, aucune lumière capable de l'éclairer et de le perfectionner ? des plaintes au contraire qui ne peuvent que lui nuire, qui sont inutiles même à l'athée, puisqu'elles n'effleurent pas la première des vérités et qu'elles prouvent même contre lui ? qui sont enfin à la fois ridicules et funestes dans la bouche du théiste, puisqu'elles ne sauraient aboutir qu'à lui ôter l'amour en lui laissant la crainte ? Pour moi je ne sais rien de si contraire aux plus simples leçons du sens commun. Mais savez-vous, messieurs, d'où vient ce débordement de doctrines insolentes qui jugent Dieu sans façon et lui demandent compte de ses décrets ? Elles nous viennent de cette phalange nombreuse qu'on appelle *les sa-*

vants, et que nous n'avons pas su tenir dans ce siècle à leur place, qui est la seconde. Autrefois il y avait très peu de savants, et un très petit nombre de ce très petit nombre était impie; aujourd'hui on ne voit que *savants :* c'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple; et parmi eux l'exception, déjà si triste, est devenue régle. De toutes parts ils ont usurpé une influence sans bornes; et cependant, s'il y a une chose sûre dans le monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié : il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'état d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser : de quoi pourraient-ils se plaindre? Quant à celui qui parle ou écrit pour ôter un dogme na-

tional au peuple, il doit être pendu comme voleur domestique. Rousseau même en est convenu, sans songer à ce qu'il demandait pour lui (1). Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le monde ? C'est ce qui nous a perdus. Les philosophes (ou ceux qu'on a nommés de la sorte) ont tous un certain orgueil féroce et rebelle qui ne s'accommode de rien : ils détestent sans exception toutes les distinctions dont ils ne jouissent pas; il n'y a point d'autorité qui ne leur déplaise; il n'y a rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent. Laissez-les faire, ils attaqueront tout, même Dieu, parce qu'il est maître. Voyez si ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont écrit contre les rois et contre celui qui les a établis! Ah! si lorsque enfin la terre sera raffermie.......

LE SÉNATEUR.

Singulière bizarrerie du climat! après une journée des plus chaudes, voilà le vent qui fraîchit au point que la place n'est plus tenable. Je ne voudrais pas qu'un homme

---

(1) *Contrat social.*

échauffé se trouvât sur cette terrasse ; je ne voudrais même pas y tenir un discours trop animé. Il y aurait de quoi gagner une extinction de voix. A demain donc, mes bons amis.

FIN DU HUITIÈME ENTRETIEN.

NOTES DU HUITIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 108. Ce dogme est si plausible qu'il s'empare pour ainsi dire du bon sens et n'attend pas la révélation.)

Les livres mêmes des protestants présentent plusieurs témoignages favorables à ce dogme. Je ne me refuserai point le plaisir d'en citer un des plus frappants, et que je n'irai point exhumer d'un *in-fol.* Dans les *Mélanges extraits des papiers de madame Necker*, l'éditeur, M. Necker, rappelle au sujet de la mort de son *incomparable* épouse ce mot d'une femme de campagne : « Si celle-là n'est pas reçue en paradis, « nous sommes tous perdus. » Et il ajoute : *Ah ! sans doute elle y est dans ce séjour céleste ;* ELLE Y EST OU ELLE Y SERA, *et son crédit y servira ses amis !* (Observations de l'éditeur, tom. I, *p.* 13.)

On conviendra que ce texte exhale une assez forte odeur de Catholicisme, tant sur le purgatoire que sur le culte des saints ; et l'on ne saurait, je crois, citer une protestation plus naturelle et plus spontanée du bon sens contre les préjugés de secte et d'éducation.

II.

(Page 108. Ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent *que* le purgatoire.)

Le docteur Beattie, en parlant du VI[e] livre de l'Enéide, dit *qu'on y trouve une théorie sublime des récompenses et des châtiments de l'autre vie, théorie prise probablement des Pythagoriciens et des Platoniciens, qui la devaient eux-mêmes à une ancienne tradition.* Il ajoute *que ce système, quoique imparfait, s'accorde avec les espérances et les craintes de l'homme, et avec leurs notions naturelles du vice et de la vertu,* ASSEZ

pour rendre le récit du poète intéressant et pathétique à l'excès. (On Thruth., part. III, ch. II, in-8°, *p.* 221, 223.)

Le docteur, en sa qualité de protestant, ne se permet pas de parler plus clair ; on voit cependant combien sa raison s'accommodait d'un système qui renfermait surtout LUGENTES CAMPOS. Le Protestantisme, qui s'est trompé sur tout, comme il le reconnaîtra bientôt, ne s'est jamais trompé d'une manière plus *anti-logique* et plus *anti-divine* que sur l'article du purgatoire.

Les Grecs appelaient les morts *les souffrants.* (Οἱ κεκμηκότες, οἱ καμόντες.) Clarke, sur le 278ᵉ vers du IIIᵉ livre de l'Iliade, et Ernesti dans son Lexique, (*in* ΚΑΜΝΩ) prétendent que cette expression est exactement synonyme du latin *vitâ functus;* ce qui ne peut être vrai, ce me semble, surtout à l'égard de la seconde forme καμόντες, le vers d'Homère où se trouve cette expression remarquable indiquant, sans le moindre doute, la vie et la souffrance *actuelles.*

Καὶ ποταμοὶ, καὶ γαῖα, καὶ οἱ ὑπένερθε ΚΑΜΟΝΤΑΣ
Ἀνθρώπους τίνυσθον.

(Hom. *Iliad.*, III. 278.)

III.

(Page 110. Puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas.)

Mallebranche, après avoir exposé cette belle démonstration de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons, avec toute la force, toute la clarté, toute l'élégance imaginable, ajoute ces mots bien dignes de lui et bien dignes de nos plus sages méditations : *Mais*, dit-il, *il est assez inutile de proposer au commun des hommes de ces démonstrations que l'on peut appeler* personnelles (*Mallebr.*, *Rech. de la Vér.*, liv. II, chap. XI.) Que toute personne donc pour qui cette démonstration est faite s'écrie de tout son cœur : *Je vous remercie de n'être pas comme un de ceux-là.* Ici la prière du pharisien est permise et même ordonnée, pourvu qu'en la prononçant, la *personne* ne pense pas du tout à ses talents, et n'éprouve pas le plus léger mouvement de haine contre *ceux-là.*

IV.

(Page 118. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane*.)

Un de ces fous désespérés, remarquable par je ne sais quel orgueil aigre, immodéré, repoussant, qui donnerait à tout lecteur l'envie d'aller battre l'auteur s'il était vivant, s'est particulièrement distingué par le parti qu'il a tiré de ce grand sophisme. Il nous a présenté une théorie des fins *qui embrasserait les ouvrages de l'art et ceux de la nature* (un soulier, par exemple, et une planète), *et qui proposerait des règles d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par l'inspection de son ouvrage*. On vient, par exemple, d'inventer le métier à bas : vous êtes tenu de *découvrir par voie d'analyse les vues de l'artiste*, et tant que vous n'avez pas deviné qu'il s'agit du *bas de soie*, il n'y a point de *fin*, et, par conséquent, point d'artiste. *Cette théorie est destinée à remplacer les ouvrages où elle est faiblement traitée; car la plupart des ouvrages écrits jusqu'à présent sur les causes finales, renferment des principes si hasardés, si vagues, des observations si puériles et si décousues, des réflexions si triviales et si déclamatoires, qu'on ne doit pas être surpris qu'ils aient dégoûté tant de personnes de ces sortes de lectures*. Il se garde bien, au reste, de nommer les auteurs de ces ouvrages si *puérils*, si *déclamatoires*, etc.; car il aurait fallu nommer tout ce qu'on a jamais vu de plus grand, de plus religieux et de plus aimable dans le monde, c'est-à-dire, tout ce qui lui ressemblait le moins.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Eh bien, M. le comte, êtes-vous prêt sur cette question dont vous nous parliez hier (1) ?

LE COMTE.

Je n'oublierai rien, messieurs, pour vous satisfaire, selon mes forces; mais permettez-moi d'abord de vous faire observer que toutes les sciences ont des mystères, et qu'elles présentent certains points où la théorie en apparence la plus évidente se trouve en contradiction avec l'expérience. La politique, par exemple, offre plusieurs preuves de cette vérité. Qu'y a-t-il de plus extravagant en théorie que la monarchie hérédi-

(1) *Voy.* pag. 108

taire? Nous en jugeons par l'expérience; mais si l'on n'avait jamais ouï parler de gouvernement, et qu'il fallût en choisir un, on prendrait pour un fou celui qui délibérerait entre la monarchie héréditaire et l'élective. Cependant nous savons, dis-je, par l'expérience, que la première est, à tout prendre, ce que l'on peut imaginer de mieux, et la seconde de plus mauvais. Quel argument ne peut-on pas accumuler pour établir que la souveraineté vient du peuple! Cependant il n'en est rien. La souveraineté est toujours *prise*, jamais *donnée;* et une seconde théorie plus profonde découvre ensuite qu'il en doit être ainsi. Qui ne dirait que la meilleure constitution politique est celle qui a été délibérée et écrite par des hommes d'état parfaitement au fait du caractère de la nation, et qui ont prévu tous les cas? néanmoins rien n'est plus faux. Le peuple le mieux constitué est celui qui a le moins écrit de lois constitutionnelles; et toute constitution écrite est NULLE. Vous n'avez pas oublié ce jour où le professeur P.... se déchaîna si fort ici contre la vénalité des charges établies en France. Je ne crois pas en effet qu'il y ait rien de plus révoltant au premier coup d'œil,

et cependant il ne fut pas difficile de faire sentir, même au professeur, le paralogisme qui considérait la vénalité *en elle-même*, au lieu de la considérer seulement comme moyen *d'hérédité;* et j'eus le plaisir de vous convaincre qu'une magistrature héréditaire était ce qu'on pouvait imaginer de mieux en France.

Ne soyons donc pas étonnés si, dans d'autres branches de nos connaissances, en métaphysique surtout et en histoire naturelle, nous rencontrons des propositions qui scandalisent tout à fait notre raison, et qui cependant se trouvent ensuite démontrées par les raisonnements les plus solides.

Au nombre de ces propositions, il faut sans doute ranger comme une des plus importantes celles que je me contentai d'énoncer hier: *que le juste, souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter.*

Au lieu de vous parler moi-même, ou si vous voulez, avant de vous parler moi-même sur ce grand sujet, permettez, messieurs, que je vous cite deux écrivains qui l'ont traité chacun à leur manière, et qui, sans jamais

s'être lus ni connus mutuellement, se sont rencontrés avec un accord surprenant.

Le premier est un gentilhomme anglais, nommé Jennyngs, mort en 1787, homme distingué sous tous les rapports, et qui s'est fait beaucoup d'honneur par un ouvrage très court, mais tout à fait substantiel, intitulé : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*. Je ne connais pas d'ouvrage plus original et plus profondément pensé. Le second est l'auteur anonyme des *Considérations sur la France* (1), publiées pour la première fois en 1794. Il a été longtemps le contemporain de Jennyngs, mais sans avoir jamais entendu parler de lui ni de son livre avant l'année 1803; c'est de quoi vous pouvez être parfaitement sûrs. Je ne doute pas que vous n'entendiez avec plaisir la lecture de deux morceaux aussi singuliers par leur accord.

LE COMTE.

Avez-vous ces deux ouvrages? Je les lirais avec plaisir, le premier surtout, qui a tout ce qu'il faut pour me convenir, puisqu'il est très bon sans être long.

---

(1) Le comte de Maistre lui-même.
(*Note de l'éditeur.*)

LE COMTE.

Je ne possède ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, mais vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler *plaisirs*. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis consolèrent

mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche.....

Mais, bon Dieu! qu'est-ce donc que je dis, et où vais-je m'égarer? M. le chevalier,

vous êtes plus près; voulez-vous bien prendre le volume B de mes recueils, et sans me répondre surtout, lisez d'abord le passage de Jennyngs, comme étant le premier en date : vous le trouverez à la page 525. J'ai posé le signet ce matin.

—En effet, le voici tout de suite.

Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même, *par M. Jennyngs*, traduite par M. Le Tourneur. Paris, 1769. in-12. Conclusion, n° 4, p. 517.

« Notre raison ne peut nous assurer que « quelques souffrances des individus ne soient « pas nécessaires au bonheur du tout; elle « ne peut nous démontrer que ce ne soit « pas de nécessité que viennent le crime et « le châtiment; qu'ils ne puissent pas pour « cette raison être imposés sur nous et levés « comme une taxe sur le bien général, ou « que cette taxe ne puisse pas être payée « par un être aussi-bien que par un autre, « et que, par conséquent, si elle est volon- « tairement offerte, elle ne puisse pas être « justement acceptée de l'innocent à la place « du coupable....... Dès que nous ne con- « naissons pas la source du mal, nous ne « pouvons pas juger ce qui est ou n'est pas

« le remède efficace et convenable. Il est à « remarquer que, malgré l'espèce d'absur- « dité apparente que présente cette doctrine, « elle a cependant été universellement adoptée « dans tous les âges. Aussi loin que l'histoire « peut faire rétrograder nos recherches dans « les temps les plus reculés, nous voyons « toutes les nations, tant civilisées que bar- « bares, malgré la vaste différence qui les « sépare dans toutes leurs opinions religieu- « ses, se réunir dans ce point et croire « à l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux « offensés par des sacrifices, c'est-à-dire « par la substitution des souffrances des « autres hommes et des autres animaux. Ja- « mais cette notion n'a pu dériver de la rai- « son, puisqu'elle la contredit; ni de l'i- « gnorance, qui n'a jamais pu inventer un « expédient aussi inexplicable;.... ni de l'ar- « tifice des rois et des prêtres, dans la « vue de dominer sur le peuple. Cette doc- « trine n'a aucun rapport avec cette fin. « Nous la trouvons plantée dans l'esprit des « Sauvages les plus éloignés qu'on découvre « de nos jours, et qui n'ont ni rois ni prê- « tres. Elle doit donc dériver d'un instinct « naturel ou d'une révélation surnaturelle;

« et l'une ou l'autre sont également des opé-
« rations de la puissance divine.... Le Chris-
« tianisme nous a dévoilé plusieurs vérités
« importantes dont nous n'avions précédem-
« ment aucune connaissance, et parmi ces
« vérités celle-ci,.... *que Dieu veut bien*
« *accepter les souffrances du Christ comme*
« *une expiation des péchés du genre hu-*
« *main*..... Cette vérité n'est pas moins in-
« telligible que celle-ci...... *Un homme ac-*
« *quitte les dettes d'un autre homme* (1).
« Mais.... pourquoi Dieu accepte ces puni-
« tions, ou à quelles fins elles peuvent servir,
« c'est sur quoi le christianisme garde le
« silence; et ce silence est sage. Mille in-
« structions n'auraient pu nous mettre en état
« de comprendre ces mystères, et consé-
« quemment il n'exige point que nous sa-

(1) Il est difficile dans ces sortes de matières d'apercevoir quelque chose qui ait échappé à Bellarmin. *Satisfactio*, dit-il, *est compensatio pœnæ vel solutio debiti: potest autem unus ita pro alio pœnam compensare vel debitum solvere, ut ille satisfacere meritò dici possit.* C'est-à-dire:

La compensation d'une peine ou le paiement d'une dette est ce qu'on nomme *satisfaction*. Or, un homme peut, ou compenser une peine ou payer une dette pour un autre homme, de manière qu'on puisse dire avec vérité que celui-là *a satisfait*. (Rob. Bellarmini *controv. christ. fidei de indulgentiis*. Lib. I, cap. II, Ingolst., 1601, in-fol., tom. 3, col. 1493.)

« chions ou que nous croyions rien sur la forme de ces mystères. »

Je vais lire maintenant l'autre passage tiré des *Considérations sur la France*, 2e édition, Londres, 1797, in-8o, chap. 3, pag. 53.

« Je sens bien que, dans toutes ces con-« sidérations, nous sommes continuellement « assaillis par le tableau si fatigant des in-« nocents qui périssent avec les coupables ; « mais sans nous enfoncer dans cette ques-« tion qui tient à tout ce qu'il y a de plus « profond, on peut la considérer seulement « dans son rapport avec le dogme universel « et aussi ancien que le monde, *de la réver-« sibilité des douleurs de l'innocence au « profit des coupables.*

« Ce fut de ce dogme, ce me semble, « que les anciens firent dériver l'usage des « sacrifices qu'ils pratiquèrent dans tout l'u-» nivers, et qu'ils jugeaient utiles, non-« seulement aux vivants, mais encore aux « morts (1); usage typique que l'habitude

(1) Ils sacrifiaient, au pied de la lettre, *pour le repos des âmes.* — *Mais*, dit Platon, *on dira que nous serons punis dans l'enfer, ou dans notre personne, ou dans celle de nos descendants, pour les crimes que nous avons commis dans le monde. A cela on peut répondre qu'il y a*

« nous fait envisager sans étonnement, mais « dont il n'est pas moins difficile d'atteindre « la racine.

« Les *dévouements*, si fameux dans l'an- « tiquité, tenaient encore au même dogme. « Décius avait la *foi* que le sacrifice de sa « vie serait accepté par la divinité, et qu'il « pouvait faire équilibre à tous les maux « qui menaçaient sa patrie (1).

« Le Christianisme est venu consacrer ce « dogme qui est infiniment naturel à l'homme, « quoiqu'il paraisse difficile d'y arriver par « le raisonnement.

« Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur « de Louis XVI, dans celui de la céleste « Elisabeth, tel mouvement, telle accepta- « tion, capable de sauver la France.

« On demande quelquefois à quoi servent « ces austérités terribles exercées par cer- « tains ordres religieux, et qui sont aussi « des *dévouements* : autant vaudrait préci- « sément demander à quoi sert le Christia-

---

des sacrifices très-puissants pour l'expiation des péchés, et que les dieux se laissent fléchir, comme l'assurent de très-grandes villes, et les poètes enfants des dieux, et les prophètes envoyés des dieux. (Plat., de Rep. opp., tom. VI, édit. Bipont., *p.* 225. Litt. P. *p.* 226. Litt. A.)

(1) *Piaculum omni deorum iræ. . . . . omnes minas periculaque ab diis superis inferisque in se unum vertit.* (Tit. Liv. VIII, 10.)

« nisme, puisqu'il repose tout entier sur « ce même dogme agrandi, de *l'innocence* « *payant pour le crime.*

« L'autorité qui approuve ces ordres choi- « sit quelques hommes et les isole du monde « pour en faire des *conducteurs.*

« Il n'y a que violence dans l'univers ; « mais nous sommes gâtés par la philoso- « phie moderne, qui nous a dit que *tout* « *est bien*, tandis que le mal a tout souillé, « et que dans un sens très vrai, *tout est* « *mal*, puisque rien n'est à sa place. La note « tonique du système de notre création ayant « baissé, toutes les autres ont baissé propor- « tionnellement, suivant les règles de l'har- « monie. *Tous les êtres gémissent* (1) et « tendent avec effort et douleur vers un au- « tre ordre de choses. »

Je suis persuadé, messieurs, que vous

---

(1) Saint Paul aux Romains, VIII, 19 et suiv.

Le système de la palingénésie de Charles Bonnet a quelques points de contact avec le texte de saint Paul ; mais cette idée ne l'a pas conduit à celle d'une dégradation antérieure. Elles s'accordent cependant fort bien. Le coup terrible frappé sur l'homme par la main divine produisit nécessairement un contre-coup sur toutes les parties de la nature.

EARTH FELT THE WOUND.

(Miltons's Par. lost IX, 783.)

Voilà pourquoi tous les êtres gémissent.

ne verrez pas sans étonnement deux écrivains parfaitement inconnus l'un à l'autre se rencontrer à ce point, et vous serez sans doute disposés à croire que deux instruments qui ne pouvaient s'entendre n'ont pu se trouver rigoureusement d'accord, que parce qu'ils l'étaient, l'un et l'autre pris à part, avec un instrument supérieur qui leur donne le ton.

Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice; de manière que la *vie*, qui est le sang, pouvait racheter une autre *vie*.

Examinez bien cette croyance, et vous verrez que si Dieu lui-même ne l'avait mise dans l'esprit de l'homme, jamais elle n'aurait pu commencer. Les grands mots de *superstition* et de *préjugé* n'expliquent rien; car jamais il n'a pu exister d'erreur universelle et constante. Si une opinion fausse règne sur un peuple, vous ne la trouverez pas chez son voisin; ou si quelquefois elle paraît s'étendre, je ne dis pas sur tout le globe, mais sur un grand nombre de peuples, le temps l'efface en passant.

Mais la croyance dont je vous parle ne

souffre aucune exception de temps ni de lieu. Nations antiques et modernes, nations civilisées ou barbares, époques de science ou de simplicité, vraies ou fausses religions, il n'y a pas une seule dissonnance dans l'univers.

Enfin l'idée du *péché* et celle du *sacrifice pour le péché*, s'étaient si bien amalgamées dans l'esprit des hommes de l'antiquité, que la langue sainte exprimait l'un et l'autre par le même mot. De là cet hébraïsme si connu, employé par saint Paul, *que le Sauveur a été fait péché pour nous* (1).

A cette théorie des sacrifices, se rattache encore l'inexplicable usage de la circoncision pratiquée chez tant de nations de l'antiquité ; que les descendants d'Isaac et d'Ismael perpétuent sous nos yeux avec une constance non moins inexplicable, et que les navigateurs de ces derniers siècles ont retrouvé dans l'archipel de la mer Pacifique (nommément à Taïti), au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale, jusqu'au 30ᵉ degré de latitude (1).

---

(1) II, Cor. V, 21.

(1) Voy. *les Lettres américaines*, traduites de l'italien de M. le comte

Quelques nations ont pu varier dans la manière; mais toujours on retrouve *une opération douloureuse et sanglante faite sur les organes de la reproduction*. C'est-à-dire : *Anathème sur les générations humaines*, et SALUT PAR LE SANG.

Le genre humain professait ces dogmes depuis sa chute, lorsque la grande victime, *élevée pour attirer tout à elle*, cria sur le Calvaire :

TOUT EST CONSOMMÉ !

Alors le voile du temple étant déchiré, le grand secret du sanctuaire fut connu, autant qu'il pouvait l'être dans cet ordre de choses dont nous faisons partie. Nous comprimes pourquoi l'homme avait toujours cru qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, et pourquoi il avait toujours cherché sa régénération dans le sang.

Sans le Christianisme, l'homme ne sait ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans l'univers et qu'il ne peut se comparer à rien; le premier service que lui rend la reli-

---

Gian-Rinaldo Carli-Rubi. Paris, 1788, 2 vol. in-8° Lettre IX, pag. 149, 152.

gion est de lui montrer ce qu'il vaut, en lui montrant ce qu'il a coûté.

REGARDEZ-MOI ; C'EST DIEU QUI FAIT MOURIR UN DIEU (1).

Oui ! regardons-le attendivement, amis qui m'écoutez ! et nous verrons tout dans ce sacrifice : énormité du crime qui a exigé une telle expiation ; inconcevable grandeur de l'être qui a pu le commettre ; prix infini de la victime qui a dit : *Me voici* (2) !

Maintenant, si l'on considère d'une part que toute cette doctrine de l'antiquité n'était que le cri prophétique du genre humain, annonçant le salut par le sang, et que, de l'autre, le Christianisme est venu justifier cette prophétie, en mettant la réalité à la place du type, de manière que le dogme inné et radical n'a cessé d'annoncer le grand sacrifice qui est la base de la nouvelle révélation, et que cette révélation, étincelante de tous les rayons de la vérité, prouve à son tour l'origine

---

(1) ΙΔΕΣΘΕ Μ'ΟΙΑ ΠΡΟΣ ΘΕΟΥ ΠΑΣΧΩ ΘΕΟΣ.
Videte quanta patior à Deo Deus !
(Æschyl. in Prom., v. 92.)

(2) *Corpus aptasti mihi. . . . . tunc dixi :* ecce venio. (Psalm. XXXIX, 7 ; Hebr. X, 5.)

divine du dogme que nous apercevons constamment comme un point lumineux au milieu des ténèbres du Paganisme, il résulte de cet accord une des preuves les plus entraînantes qu'il soit possible d'imaginer.

Mais ses vérités ne se prouvent point par le calcul ni par les lois du mouvement. Celui qui a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses divines; celui qui a rétréci son esprit et desséché son cœur par de stériles spéculations qui ne peuvent, ni le rendre meilleur dans cette vie, ni le préparer pour l'autre; celui-là, dis-je, repoussera ces sortes de preuves, et même il n'y comprendra rien. Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec *l'esprit de son cœur* (1). Plus d'une fois l'homme de bien est ébranlé, en voyant des personnes dont il estime les lumières se refuser à des preuves qui lui paraissent claires: c'est une pure illusion. Ces personnes manquent d'un sens, et voilà tout. Lorsque l'homme le plus habile n'a pas le sens religieux, non-seulement nous ne pouvons pas le vaincre, mais nous n'avons même aucun moyen de nous faire entendre de lui, ce qui

(1) MENTE CORDIS SUI. (Luc I, 51.)

ne prouve rien que son malheur. Tout le monde sait l'histoire de cet aveugle-né qui avait découvert, à force de réflexion, *que le cramoisi ressemblait infiniment au son de la trompette :* or, que cet aveugle fût un sot ou qu'il fût un *Saunderson*, qu'importe à celui qui sait ce que c'est que le cramoisi ?

Il faudrait de plus grands détails pour approfondir le sujet intéressant des sacrifices ; mais je pourrais abuser de votre patience, et moi-même je craindrais de m'égarer. Il est des points qui exigent, pour être traité à fond, tout le calme d'une discussion écrite (1). Je crois au moins, mes bons amis, que nous en savons assez sur les souffrances du juste. Ce monde est une milice, un combat éternel. Tous ceux qui ont combattu courageusement dans une bataille sont dignes de louanges sans doute ; mais sans doute aussi la plus grande gloire appartient à celui qui en revient blessé. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, ce que nous disait l'autre jour un homme d'esprit que j'aime de tout mon cœur. *Je ne suis pas du tout*, disait-il, *de l'avis de Sénèque, qui ne s'étonnait point si Dieu se*

---

(1) *Voyez* à la fin de ce volume le morceau intitulé : *Eclaircissements sur les sacrifices.*

donnait de temps en temps le plaisir de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité (1). *Pour moi, je vous l'avoue, je ne comprends point comment Dieu peut s'amuser à tourmenter les honnêtes gens.* Peut-être qu'avec ce badinage philosophique il aurait embarrassé Sénèque ; mais pour nous il ne nous embarrasserait guère. Il n'y a point de *juste*, comme nous l'avons tant dit; mais s'il est un homme *assez juste* pour mériter les complaisances de son Créateur, qui pourrait s'étonner que Dieu, ATTENTIF SUR SON PROPRE OUVRAGE, prenne plaisir à le perfectionner? Le père de famille peut rire d'un serviteur grossier qui jure ou qui ment ; mais sa main tendrement sévère punit rigoureusement ces mêmes fautes sur le fils unique dont il rachetterait volontiers la vie par la sienne. Si la tendresse ne pardonne rien, c'est pour n'avoir plus rien à pardonner. En mettant l'homme de bien aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes pas-

(1) *Ego verò non miror si quando impetum capit* (*Deus*) *spectandi magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate..... Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat* INTENTUS OPERI SUO DEUS ! *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* (Sen., de Prov., cap. II.)

sées, le met en garde contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel. Sans doute *il prend plaisir* à le voir échapper à l'inévitable justice qui l'attendait dans un autre monde. Y a-t-il une plus grande joie pour l'amour que la résignation qui le désarme ? Et quand on songe de plus que ses souffrances ne sont pas seulement utiles pour le juste, mais qu'elles peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables, et qu'en souffrant ainsi il *sacrifie* réellement pour tous les hommes, on conviendra qu'il est en effet impossible d'imaginer un spectacle plus digne de la divinité.

Encore un mot sur ces souffrances du *juste*. Croyez-vous par hasard que la vipère ne soit un animal venimeux qu'au moment où elle mord, et que l'homme affligé du mal caduc ne soit véritablement épileptique que dans le moment de l'accès ?

LE SÉNATEUR.

Où voulez-vous donc en venir, mon digne ami ?

LE COMTE.

Je ne ferai pas un long circuit, comme

vous allez voir. L'homme qui ne connaît l'homme que par ses actions ne le déclare *méchant* que lorsqu'il le voit commettre un crime. Autant vaudrait cependant croire que le venin de la vipère s'engendre au moment de la morsure. L'occasion ne fait point le méchant, elle le manifeste (1). Mais Dieu qui voit tout, Dieu qui connaît nos inclinations et nos pensées les plus intimes bien mieux que les hommes ne se connaissent matériellement les uns les autres, emploie le châtiment par manière de remède, et frappe cet homme qui nous paraît sain pour extirper le mal avant le paroxisme. Il nous arrive souvent, dans notre aveugle impatience, de nous plaindre des lenteurs de la providence dans la punition des crimes; et, par une singulière contradiction, nous l'accusons encore, lorsque sa bienfaisante célérité réprime les inclinations vicieuses avant qu'elles aient produit des crimes. Quelquefois Dieu épargne un coupable connu, parce que la punition serait inutile, tandis qu'il châtie le coupable caché, parce que ce châtiment doit sauver

---

(1) Tout homme instruit reconnaîtra ici quelques idées de Plutarque. (*De serâ. Num. vind.*)

un homme. C'est ainsi que le sage médecin évite de fatiguer par des remèdes et des opérations inutiles un malade sans espérance. « *Laissez-le*, dit-il en se retirant, *amusez-le*, *donnez-lui tout ce qu'il demandera :* » mais si la constitution des choses lui permettait de voir distinctement dans le corps d'un homme, parfaitement sain en apparence, le germe du mal qui doit le tuer demain ou dans dix ans, ne lui conseillerait-il pas de se soumettre, pour échapper à la mort, aux remèdes les plus dégoûtants et aux opérations les plus douloureuses ; et si le lâche préférait la mort à la douleur, le médecin dont nous supposons l'œil et la main également infaillibles, ne conseillerait-il pas à ses amis de le lier et de le conserver malgré lui à sa famille ? Ces instruments de la chirurgie, dont la vue nous fait pâlir, la scie, le trépan, le forceps, le lithotome, est., n'ont pas sans doute été inventés par un génie ennemi de l'espèce humaine : eh bien ! ces instruments sont dans la main de l'homme, pour la guérison du mal physique, ce que le mal physique est, dans celle de Dieu, pour l'extirpation du véritable mal (1). Un membre luxé

(1) On peut dire des souffrances précisément ce que le prince des

ou fracturé peut-il être rétabli sans douleur? une plaie, une maladie interne peuvent-elles être guéries sans abstinence, sans privation de tout genre, sans régime plus ou moins fatigant? Combien y a-t-il dans toute la pharmacopée de remèdes qui ne révoltent pas nos sens? Les souffrances, même immédiatement causées par les maladies, sont-elles autre chose que l'effort de la vie qui se défend? Dans l'ordre sensible comme dans l'ordre supérieur, la loi est la même et aussi ancienne que le mal : LE REMÈDE DU DÉSORDRE SERA LA DOULEUR.

LE CHEVALIER.

Dès que j'aurai rédigé cet entretien, je veux le faire lire à cet ami commun dont vous me parliez il y a peu de temps; je suis persuadé qu'il trouvera vos raisons bonnes,

---

orateurs chrétiens a dit du travail : « Nous sommes pécheurs, et comme « dit l'Écriture : *Nous avons tous été conçus dans l'iniquité....* Dieu « donc envoie la douleur à l'homme comme une peine de sa désobéis- « sance et de sa rébellion, et cette peine est, en même temps, par « rapport à nous, satisfactoire et préservatrice. Satisfactoire, pour « expier le péché commis, et préservatrice, pour nous empêcher de « le commettre; satisfactoire, parce que nous avons été prévaricateurs, « et préservatrice afin, que nous cessions de l'être.» Bourdaloue, Sermon sur l'oisiveté.)

ce qui vous fera grand plaisir, puisque vous l'aimez tant. Si je ne me trompe, il croira même que vous avez ajouté aux raisons de Sénèque, qui devait être cependant un très grand génie, car il est cité de tout côté. Je me rappelle que mes premières versions étaient puisées dans un petit livre intitulé *Sénèque chrétien*, qui ne contenait que les propres paroles de ce philosophe. Il fallait que cet homme fût d'une belle force pour qu'on lui ait fait cet honneur. J'avais donc une assez grande vénération pour lui, lorsque La Harpe est venu déranger toutes mes idées avec un volume entier de son Lycée, tout rempli d'oracles tranchants rendus contre Sénèque. Je vous avoue cependant que je penche toujours pour l'avis du valet de la comédie:

Ce Sénèque, monsieur, était un bien grand homme!

LE COMTE.

Vous faites fort bien, M. le chevalier, de ne point changer d'avis. Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute

il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres : mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus, il pénètre profondément les esprits,

Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.

Je ne connais pas d'auteur (Tacite peut-être excepté) qu'on se rappelle davantage. A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements : *ses questions naturelles* sont sans contredit le morceau le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre : il a fait un beau traité sur la *Providence* qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron. Il ne tiendrait qu'à moi de le citer sur une foule de questions qui n'avaient pas été traitées ni même pressenties par ses devanciers. Cependant, malgré son mérite, qui est très grand, il me serait permis de convenir sans orgueil que j'ai pu ajouter à ses raisons. Car je n'ai en cela d'autre mérite que d'avoir profité de plus grands secours; et je crois aussi, à vous par-

ler vrai, qu'il n'est supérieur à ceux qui l'ont précédé que par la même raison, et que s'il n'avait été retenu par les préjugés de siècle, de patrie et d'état, il eût pu nous dire à peu près tout ce que je vous ai dit; car tout me porte à juger qu'il avait une connaissance assez approfondie de nos dogmes.

LE SÉNATEUR.

Croiriez-vous peut-être au Christianisme de Sénèque ou à sa correspondance épistolaire avec saint Paul?

LE COMTE.

Je suis fort éloigné de soutenir ni l'un ni l'autre de ces deux faits; mais je crois qu'ils ont une racine vraie, et je me tiens sûr que Sénèque a entendu saint Paul, comme je le suis que vous m'écoutez dans ce moment. Nés et vivants dans la lumière, nous ignorons ses effets sur l'homme qui ne l'aurait jamais vue. Lorsque les Portugais portèrent le Christianisme aux Indes, les Japonais, qui sont le peuple le plus intelligent de l'Asie, furent si frappés de cette nouvelle doctrine dont la renommée les avait cependant très imparfaitement informés, qu'ils députèrent à Goa

deux membres de leurs deux principales académies pour s'informer de cette nouvelle religion; et bientôt des ambassadeurs japonais vinrent demander des prédicateurs chrétiens au vice-roi des Indes; de manière que, pour le dire en passant, il n'y eut jamais rien de plus paisible, de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon: ce qui est profondément ignoré par beaucoup de gens qui se mêlent d'en parler. Mais les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste étaient bien d'autres hommes que les Japonais du XVI[e] (1). Nous ne réfléchissons pas assez à l'effet que le Christianisme dut opérer sur une foule de bons esprits de cette époque. Le gouverneur romain de Césarée, *qui savait très bien ce que c'était que cette doctrine*, disant tout effrayé à saint Paul: « *C'est assez pour cette heure, retirez-vous* (2), » et les aréopagites qui lui disaient: « *Nous vous*

(1) Pour la science, peut-être, mais pour le caractère, le bon sens et l'esprit naturel, je n'en sais rien. Saint François Xavier, l'Européen qui a le mieux connu les Japonais, en avait la plus haute idée. *C'est*, dit-il, *une nation prudente, ingénieuse, docile à la raison, et très avide d'instruction*. (*S. Francisci Xaverii*, *Ind. Ap. Epist. Wratisl.* 1734. in-12, *p.* 166.) Il en avait souvent parlé sur ce ton.

(*Note de l'Editeur.*)

(2) Act. XXIV, 22, 25.

entendrons une autre fois sur ces choses (1), »
faisaient, sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsqu'Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : *Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien;* l'Apôtre lui répondit : « *Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût rien du tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi*, A LA RÉSERVE DE CES LIENS, » et il montra ses chaînes (2). Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes; après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois*, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique raccorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours (3) : jugez de l'effet qu'il dut produire sur les auditeurs.

---

(1) *Ibid.*, XVII, 32.

(2) *Ibid.*, XXVI, 29.

(3) Il pourrait bien y avoir ici une petite erreur de mémoire, car je ne sache pas que d'Alembert ait parlé de ce discours. Il a vanté seulement, si je ne me trompe, celui que le même apôtre tint à l'aréopage, et qui est en effet admirable.

(*Note de l'éditeur.*)

Rappelons-nous que les hommes d'autrefois étaient faits comme nous. Ce roi Agrippa, cette reine Bérénice, ces proconsuls Serge et Gallion (dont le premier se fit chrétien), ces gouverneurs Félix et Faustus, ce tribun Lysias et toute leur suite, avaient des parents, des amis, des correspondants. Ils parlaient, ils écrivaient. Mille bouches répétaient ce que nous lisons aujourd'hui, et ces nouvelles faisaient d'autant plus d'impression qu'elles annonçaient comme preuve de la doctrine des miracles incontestables, même de nos jours, pour tout homme qui juge sans passion. Saint Paul prêcha une année et demie à Corinthe et deux ans à Ephèse (1); tout ce qui se passait dans ces grandes villes retentissait en un clin d'œil jusqu'à Rome. Mais enfin le grand apôtre arriva à Rome même *où il demeura deux ans entiers, recevant tous ceux qui venaient le voir, et prêchant en toute liberté sans que personne le gênât* (2). Pensez-vous qu'une telle prédication ait pu échapper à Sénèque qui avait alors soixante ans? et lorsque depuis, traduit au moins deux fois devant les

(1) Act. XVII, 11; XIX, 10.
(2) Act. XXVIII, 30, 31.

tribunaux pour la doctrine qu'il enseignait, Paul se défendit publiquement et fut absous (1), pensez-vous que ces événements n'aient pas rendu sa prédication et plus célèbre et plus puissante? Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les Chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique. Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul; et la démonstration est achevée par la lecture de ses ouvrages, où il parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle. A côté du passage de ses épîtres où il dit que *Dieu doit être honoré et* AIMÉ, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum amari vix alii auctores dixerunt* (2). L'expression est au moins très rare et très remarquable.

(1) II. Tim. IV, 16.

(2) *On ne lira guère ailleurs que Dieu est aimé.* S'il existe quelque trait de ce genre, on le trouvera dans Platon. Saint Augustin lui en fait honneur. (*De civit. Dei*, VIII, 5, 6. Vid. *Sen. epist.* 47.)

Pascal a fort bien observé *qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer;* sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux pensées de cet homme fameux, objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.* Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. Mais revenons à Sénèque. Ailleurs il a dit : *Mes Dieux* (1), et même *notre Dieu et notre Père* (2); il a dit formellement : *Que la volonté de Dieu soit faite* (3). On passe sur ces expressions; mais cherchez-en de semblables chez les philosophes qui l'ont précédé, et cherchez-les surtout dans Cicéron qui a traité précisément les mêmes sujets. Vous n'exigez pas, j'espère, de ma mémoire d'autres citations dans ce moment; mais lisez les ouvrages de Sénèque, et vous sentirez la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je me flatte que lorsque vous tomberez sur certains passages dont je n'ai plus qu'un souvenir vague, où il

---

(1) *Deos meos.* (Epist. 93.)

(2) *Deus et parens noster.* (Epist. 110.)

(3) *Placeat homini, quidquid Deo placuerit.* (Epist. 74.)

parle de l'incroyable héroïsme de certains hommes qui ont bravé les tourments les plus horribles avec une intrépidité qui paraît surpasser les forces de l'humanité, vous ne douterez guère qu'il n'ait eu les Chrétiens en vue.

D'ailleurs, la tradition sur le Christianisme de Sénèque et sur ses rapports avec saint Paul, sans être décisive, est cependant quelque chose de plus que rien, si on la joint surtout aux autres présomptions.

Enfin le Christianisme à peine né avait pris racine dans la capitale du monde. Les apôtres avaient prêché à Rome vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Saint Pierre s'y entretint avec Philon: de pareilles conférences produisirent nécessairement de grands effets. Lorsque nous entendons parler de Judaïsme à Rome sous les premiers empereurs, et surtout parmi les Romains mêmes, très souvent il s'agit de Chrétiens: rien n'est si aisé que de s'y tromper. On sait que les Chrétiens, du moins un assez grand nombre d'entre eux, se crurent longtemps tenus à l'observation de certains points de la loi mosaïque; par exemple, à celui de l'abstinence du sang. Fort avant dans le quatrième siècle, on voit encore des Chrétiens martyrisés en Perse

pour avoir refusé de violer les observances légales. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait souvent confondus, et vous verrez en effet les Chrétiens enveloppés comme Juifs dans la persécution que ces derniers s'attirèrent par leur révolte contre l'empereur Adrien. Il faut avoir la vue bien fine et le coup d'œil très juste; il faut de plus regarder de très près, pour discerner les deux religions chez les auteurs des deux premiers siècles. Plutarque, par exemple, de qui veut-il parler, lorsque, dans son Traité de la Superstition, il s'écrie: *O Grecs! qu'est-ce donc que les Barbares ont fait de vous?* et que tout de suite il parle de *sabbatismes*, de *prosternations*, de honteux accroupissements, etc. Lisez le passage entier, et vous ne saurez s'il s'agit de dimanche ou de sabbat, si vous contemplez un deuil judaïque ou les premiers rudiments de la pénitence canonique. Longtemps je n'y ai vu que le Judaïsme pur et simple; aujourd'hui je penche pour l'opinion contraire. Je vous citerais encore à ce propos les vers de Rutilius, *si je m'en souvenais*, comme dit madame de Sévigné. Je vous renvoie à son voyage: vous y lirez les plaintes amères qu'il fait *de cette superstition judaïque qui s'em-*

parait du monde entier. Il en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde : or, qui pourrait croire qu'il s'agit ici de Judaïsme? N'est-ce pas, au contraire, le Christianisme qui s'emparait du monde et qui repoussait également le Judaïsme et le Paganisme? Ici les faits parlent; il n'y a pas moyen de disputer.

Au reste, messieurs, je supposerai volontiers que vous pourriez bien être de l'avis de Montaigne, et qu'un moyen sûr de vous faire haïr les choses vraisemblables serait de vous les *planter* pour démontrées. Croyez donc ce qu'il vous plaira sur cette question particulière; mais dites-moi, je vous prie, pensez-vous que le Judaïsme seul ne fût pas suffisant pour influer sur le système moral et religieux d'un homme aussi pénétrant que Sénèque, et qui connaissait parfaitement cette religion? Laissons dire les poëtes qui ne voient que la superficie des choses, et qui croient avoir tout dit quand ils ont appelé les Juifs *verpos* et *recutitos*, et tout ce qui vous plaira. Sans doute que le grand anathème pesait déjà sur eux. Mais ne pouvait-on pas alors, comme à présent, admirer les écrits en méprisant les

personnes ? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous. Que devait-il penser lorsqu'il comparait les théogonies poétiques au premier verset de la Genèse, ou qu'il rapprochait le déluge d'Ovide de celui de Moïse ? Quelle source immense de réflexions ! Toute la philosophie antique pâlit devant le seul livre de la *Sagesse*. Nul homme intelligent et libre de préjugés ne lira les Psaumes sans être frappé d'admiration et transporté dans un nouveau monde. A l'égard des personnes mêmes, il y avait de grandes distinctions à faire. Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux. En général, il y avait dans cette nation, même dans les temps les plus anciens, et longtemps avant son mélange avec les Grecs, beaucoup plus d'instruction qu'on ne le croit communément, par des raisons qu'il ne serait pas difficile d'assigner. Où avaient-ils pris, par exemple, leur calendrier, l'un des plus justes, et peut-être le plus juste de l'antiquité ? Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice, et il ne tient qu'à nous de l'admirer encore

de nos jours, puisque nons le voyons marcher de front avec celui des nations modernes, sans erreurs ni embarras d'aucune espèce. On peut voir, par l'exemple de Daniel, combien les hommes habiles de cette nation étaient considérés à Babylone, qui renfermait certainement de grandes connaissances. Le fameux rabbin *Moïse Maimonide*, dont j'ai parcouru quelques ouvrages traduits, nous apprend qu'à la fin de la grande captivité, un très grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux; qu'ils se fixèrent à Babylone; qu'ils y jouirent de la plus grande liberté, de la plus grande considération, et que la garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.

En feuilletant l'autre jour mes petits *Elzévirs* que vous voyez là rangés en cercle sur ce plateau tournant, je tombai par hasard sur la république hébraïque de *Pierre Cunæus*. Il me rappela cette anecdote si curieuse d'Aristote, qui s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.

La traduction des livres sacrés dans une

langue devenue celle de l'univers, la dispersion des Juifs dans les différentes parties du monde, et la curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qu'il y a de nouveau et d'extraordinaire, avaient fait connaître de tout côté la loi mosaïque, qui devenait ainsi une introduction au Christianisme. Depuis longtemps, les Juifs servaient dans les armées de plusieurs princes qui les employaient volontiers à cause de leur valeur reconnue et de leur fidélité sans égale. Alexandre surtout en tira grand parti et leur montra des égards recherchés. Ses successeurs au trône d'Egypte l'imitèrent sur ce point, et donnèrent constamment aux Juifs de très-grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places de l'Egypte, et, pour conserver les villes qu'il avait conquises dans la Libye, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolomées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des livres sacrés. Evergètes, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à Dieu un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le

gouvernement du royaume et le commandement de l'armée (1). Tout en un mot justifiait le discours de Tobie à ses frères : *Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles; afin que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu et le seul tout-puissant* (2).

Suivant les idées anciennes, qui admettaient une foule de divinités et surtout de dieux nationaux, le Dieu d'Israël n'était, pour les Grecs, pour les Romains et même pour toutes les autres nations, qu'une nouvelle divinité ajoutée aux autres; ce qui n'avait rien de choquant. Mais comme il y a toujours dans la vérité une action secrète plus forte que tous les préjugés, le nouveau Dieu, partout où il se montrait, devait nécessairement faire une grande impression sur une foule d'esprits. Je vous en ai cité rapidement quelques exemples, et je puis encore vous en citer d'autres. La cour des empereurs romains avait un grand respect pour le temple de Jérusalem.

---

(1) Josèphe contre Appion. Liv. II, chap. II.

(2) *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis omnia mirabilia ejus, et faciatis scire eos quia non est alius Deus omnipotens præter illum.* (Tob. XIII, 4.)

Caïus Agrippa ayant traversé la Judée *sans y faire ses dévotions*, (voulez-vous me pardonner cette expression?) son aïeul, l'empereur Auguste, en fut extrêmement irrité; et ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'une disette terrible qui affligea Rome à cette époque fut regardée par l'opinion publique comme un châtiment de cette faute. Par une espèce de réparation, ou par un mouvement spontané encore plus honorable pour lui, Auguste, quoiqu'il fût en général grand et constant ennemi des religions étrangères, ordonna qu'on sacrifierait chaque jour à ses frais sur l'autel de Jérusalem. Livie, sa femme, y fit présenter des dons considérables. C'était la mode à la cour, et la chose en était venue au point que toutes les nations, même les moins amies de la juive, craignaient de l'offenser, de peur de déplaire au maître; et que tout homme qui aurait osé toucher au livre sacré des Juifs, ou à l'argent qu'ils envoyaient à Jérusalem, aurait été considéré et puni comme un sacrilége. Le bon sens d'Auguste devait sans doute être frappé de la manière dont les Juifs concevaient la Divinité. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans

un texte célèbre; mais rien ne m'a fait autant d'impression que l'étonnante sagacité de Tibère au sujet des Juifs. Séjan, qui les détestait, avait voulu jeter sur eux le soupçon d'une conjuration qui devait les perdre : Tibère n'y fit nulle attention, *car*, disait ce prince pénétrant, *cette nation, par principe, ne portera jamais la main sur un souverain.* Ces Juifs, qu'on se représente comme un peuple farouche et intolérant, étaient cependant, à certains égards, le plus tolérant de tous, au point qu'on a peine quelquefois à comprendre comment les professeurs exclusifs de la vérité se montraient si accommodants avec les religions étrangères. On connaît la manière tout à fait *libérale* dont Elisée résolut le cas de conscience proposé par un capitaine de la garde syrienne (1). Si le prophète avait été jésuite, nul doute que Pascal, pour cette décision, ne l'eût mis, quoiqu'à tort, dans ses Lettres provinciales. Philon, si je ne me trompe, observe quelque part que le grand-prêtre des Juifs, seul dans l'univers, priait pour les nations et les puissances étrangères (2). En effet, je ne crois pas qu'il y

(1) Reg. IV, 5, 19.

(1) Baruch, liv. XI. — Ils obéissaient en cela à un précepte divin. (Jerem. XXIV, 7.)

en ait d'autre exemple dans l'antiquité. Le temple de Jérusalem était environné d'un portique destiné aux étrangers qui venaient y prier librement. Une foule de ces *Gentils* avaient confiance en ce Dieu (*quel qu'il fût*) qu'on adorait sur le mont de Sion. Personne ne les gênait ni ne leur demandait compte de leurs croyances nationales, et nous les voyons encore, dans l'Evangile, venir, au jour solennel de Pâque, adorer à Jérusalem, sans la moindre marque de désapprobation ni de surprise de la part de l'historien sacré.

L'esprit humain ayant été suffisamment préparé ou averti par ce noble culte, le Christianisme parut; et, presque au moment de sa naissance, il fut connu et prêché à Rome. C'en est assez pour que je sois en droit d'affirmer que la supériorité de Sénèque sur ses devanciers, par parenthèse j'en dirais autant de Plutarque, dans toutes les questions qui intéressent réellement l'homme, ne peut être attribuée qu'à la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait des dogmes mosaïques et chrétiens. La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil; l'une et l'autre s'insinuent sans effort de leur part et sans instruction de la nôtre, toutes

les fois qu'elles sont à portée d'agir. Du moment où le Christianisme parut dans le monde, il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, *une couleur* que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. Si donc la raison humaine veut nous montrer ses forces, qu'elle cherche ses preuves avant notre ère; qu'elle ne vienne point *battre sa nourrice;* et, comme elle l'a fait si souvent, nous citer ce qu'elle tient de la révélation, pour nous prouver qu'elle n'en a pas besoin. Laissez-moi, de grâce, vous rappeler un trait ineffable de ce *fou du grand genre* (comme l'appelle Buffon), qui a tant influé sur un siècle bien digne de l'écouter. Rousseau nous dit fièrement dans son Émile : *Qu'on lui soutient vainement la nécessité d'une révélation, puisque Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience et à notre jugement : que Dieu veut être adoré* EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, *et que tout le reste n'est qu'une affaire de police* (1). Voilà, messieurs, ce qui s'appelle raisonner! *Adorer Dieu en esprit et en vérité!* C'est

(1) *Emile*. La Haie, 1762, in-8°, tom. III, *p.* 133.

une bagatelle sans doute! il n'a fallu QUE Dieu pour nous l'enseigner.

Lorsqu'une *bonne* nous demandait jadis : *Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde?* Nous répondions : *Pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et mériter ainsi ses récompenses dans l'autre.* Voyez comment cette réponse, qui est à la portée de la première enfance, est cependant si admirable, si étourdissante, si incontestablement au-dessus de tout ce que la science humaine réunie a jamais pu imaginer ; que le sceau divin est aussi visible sur cette ligne du Catéchisme élémentaire que sur le Cantique de Marie, ou sur les oracles les plus pénétrants du SERMON DE LA MONTAGNE.

Ne soyons donc nullement surpris si cette doctrine divine, plus ou moins connue de Sénèque, a produit dans ses écrits une foule de traits qu'on ne saurait trop remarquer. J'espère que cette petite discussion, que nous avons pour ainsi dire trouvée sur notre route, ne vous aura point ennuyés.

Quant à La Harpe, que j'avais tout à fait perdu de vue, que voulez-vous que je vous dise? En faveur de ses talents, de sa noble résolution, de son repentir sincère, de son

12.

invariable persévérance, faisons grâce à tout ce qu'il a dit sur des choses qu'il n'entendait pas, ou qui réveillaient dans lui quelque passion mal assoupie. *Qu'il repose en paix!* Et nous aussi, messieurs, allons *reposer en paix;* nous avons fait un excès aujourd'hui, car il est deux heures : cependant il ne faut pas nous en repentir. Toutes les soirées de cette grande ville n'auront pas été aussi innocentes, ni par conséquent aussi heureuses que la nôtre. *Reposons donc en paix!* et puisse ce sommeil tranquille, précédé et produit par des travaux utiles et d'innocents plaisirs, être l'image et le gage de ce repos sans fin qui n'est accordé de même qu'à une suite de jours passés comme les heures qui viennent de s'écouler pour nous!

FIN DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

NOTES DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 140. *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.*)

Ce livre fut traduit en français sous ce titre : *Vue de l'évidence de la Religion chrétienne, considérée en elle-même, par M. Jennings.* Paris, 1764, in-12. Le traducteur, M. Le Tourneur, se permit de mutiler et d'altérer l'ouvrage sans en avertir, ce qu'il ne faut, je crois, jamais faire. On lira avec plus de fruit la traduction de l'abbé de Feller avec des notes. Liége, 1779, in-12. Elle est inférieure du côté du style, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Celle de Le Tourneur est remarquable par cette épigraphe, faite pour le siècle : *Vous me persuaderiez* PRESQUE *d'être Chrétien.* (Act. XXVI, 29.)

II.

(Page 163. Il n'y eut jamais rien de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon.)

Rien n'est si vrai : il suffit de citer les lettres de saint François Xavier. Il écrivait de Malaca, le 20 juin 1549 : « Je pars (pour le « Japon) moi troisième, avec Cosme, Turiani et Jean Fernand : nous « sommes accompagnés de trois Chrétiens japonais, sujets d'une rare « probité.... Les Japonnais viennent fort à propos d'envoyer des am« bassadeurs au vice-roi des Indes, pour en obtenir des prêtres qui « puissent les instruire dans la religion chrétienne. » Et le 3 novembre de la même année, il écrivait de Congoximo au Japon, où il était arrivé le 5 août : « Deux bonzes et d'autres Japonnais, en grand nombre, « s'en vont à Goa pour s'y instruire dans la foi. » (*S. Francisci Xaverii, Ind. ap. Epistolæ.* Wratislaviæ, 1734, in-12, page 160 et 208.)

III.

(Page 167. Voltaire..... objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.*)

Voy. les Pensées de Pascal. Paris, Reynouard, 1803, 2 vol. in-8°, tom. II, pag. 328. — Il y a dans ce passage de Voltaire autant de bévues que de mots. Car sans parler du *continuellement*, qui est tout à fait ridicule, *parler d'aimer Dieu* n'est point du tout *demander à Dieu la grâce de l'aimer;* et c'est ce que Pascal a dit. Ensuite Marc-Aurèle et Epictète n'étaient pas des *religions*. Pascal n'a point dit (ce qu'il aurait pu dire cependant) : *Aucun homme hors de* notre religion n'a demandé, etc. Il a dit, ce qui est fort différent : *Aucune autre religion que la nôtre*, etc. Qu'importe que tel ou tel homme ait pu dire quelques mots mal prononcés sur l'*amour de Dieu?* Il ne s'agit pas d'en *parler*, il s'agit de l'*avoir;* il s'agit même de l'inspirer aux autres, et de l'inspirer en vertu d'une institution générale, à portée de tous les esprits. Or, voilà ce qu'a fait le Christianisme, et voilà ce que jamais la philosophie a fait, ne fera ni ne peut faire. On ne saurait assez le répéter : elle ne peut rien sur le cœur de l'homme. — *Circùm præcordia ludit.* Elle se joue autour du cœur ; jamais elle n'entre.

IV.

(Page 168.... Vous ne douterez guère qu'il (Sénèque) n'ait eu les Chrétiens en vue.)

« Que sont, dit-il, dans son épître LXXVIII, que sont les maladies « les plus cruelles comparées aux flammes, aux chevalets, aux lames « rougies, à ces plaies faites par un raffinement de cruauté sur des « membres déjà enflammés par des plaies précédentes? Et cependant, « au milieu de ces supplices, un homme a pu ne pas laisser échapper « un soupir ; il a pu ne pas supplier : ce n'est pas assez, il a pu ne pas « répondre : ce n'est point assez encore ; il a pu rire, et même de bon « cœur. » Et ailleurs : « Quoi donc, si le fer, après avoir menacé la « tête de l'homme intrépide, creuse, découpe l'une après l'autre « toutes les parties de son corps ; si on lui fait contempler ses entrailles « dans son propre sein ; si, pour aiguiser la douleur, on interrompt « son supplice pour le reprendre bientôt après ; *si l'on déchire ses*

« *plaies cicatrisées pour en faire jaillir de nouveau sang*, n'éprouvera-t-il « ni la crainte ni la douleur ? il souffrira sans doute, car nul degré de « courage ne peut éteindre le sentiment ; mais il n'a peur de rien : il « regarde *d'en haut* ses propres souffrances. » (Epit. LXXXV.)

De qui donc voulait parler Sénèque ? Y a-t-il avant les martyrs des exemples de tant d'atrocité d'une part et de tant d'intrépidité de l'autre ? Sénèque avait vu les martyrs de Néron ; Lactance, qui voyait seul Dioclétien, a décrit leurs souffrances, et l'on a les plus fortes raisons de croire qu'en écrivant, il avait en vue les passages de Sénèque qu'on vient de lire. Ces deux phrases surtout sont remarquables par leur rapprochement.

Si ex intervallo, quò magis tormenta sentiat, repetitur et per siccata viscera recens dimittitur sanguis. (Sen. Ep. LXXXV.)

Nihil aliud devitant quàm ut ne torti moriantur.... curam tortis diligenter adhibent ut ad alios cruciatus membra renoventur, et reparetur novus sanguis ad pœnam. (Lact., div. Instit., lib. V, cap. II, de Justitià.)

V

(Pag. 169.... Et tout de suite il (Plutarque) parle de *sabbatismes*, de prosternations, de honteux accroupissements, etc.)

Chez les Hébreux, et sans doute aussi chez d'autres nations orientales, l'homme qui déplorait la perte d'un objet chéri ou quelque autre grand malheur, se tenait assis ; et voilà pourquoi *siéger* et *pleurer* sont si souvent synonymes dans l'Écriture-Sainte. Ce passage des Psaumes, par exemple (totalement dénaturé dans nos malheureuses traductions) : *Surgite postquàm sederitis, qui manducàtis panem doloris.* (Ps. CXXVI, 2.) signifie : « Consolez-vous, après avoir pleuré, ô « vous qui mangez le pain de la douleur ! » Une foule d'autres textes attestent la même coutume, qui n'était point étrangère aux Romains. Mais lorsque Ovide dit, en parlant de Lucrèce :

> . . . . Passis SEDET illa capillis,
> Ut solet ad nati mater itura rogum.
>
> (*Fast.* II, 813—814.)

Il n'entend sûrement pas décrire l'attitude ordinaire d'une femme assise ; et lorsque les enfants d'Israel venaient s'asseoir dans le temple pour y pleurer leurs crimes ou leurs malheurs, (Jud. XX, 26, etc.,)

ils n'étaient pas sûrement assis commodément sur des siéges. Il paraît certain que, dans ces circonstances, on était assis à terre et accroupi ; et c'est à cette attitude d'un homme assis sur ses jambes que Plutarque fait allusion par l'expression qu'il emploie et qui ne peut être rendue facilement dans notre langue. *Assise ignoble* serait l'expression propre, si le mot d'*assise* n'avait pas perdu, comme celui de *session*, sa signification primitive.

Il faut cependant observer, pour l'exactitude, qu'une différence de ponctuation peut altérer la phrase de Plutarque, de manière que l'épithète d'ignoble tomberait sur le mot de *prosternation*, au lieu d'affecter celui d'accroupissement. Le traducteur latin s'est déterminé pour le sens adopté de mémoire par l'interlocuteur. L'observation principale demeure au reste dans toute sa force.

(Note de l'Editeur.)

VI.

(Page 170. Il (Rutilius) en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde.)

Je crois qu'on ne sera pas fâché de lire ici les vers de Rutilius :

Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
  Pompeii bellis imperioque Titi !
Latiùs excisæ pestis contagia serpunt,
  Victoresque suos natio victa premit.

C'est-à-dire : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais succombé « sous les armes de Pompée et de Titus ! Les venins qu'elle communi« que s'étendent plus au loin par la conquête, et la nation vaincue avi« lit ses vainqueurs. » Il semble en effet que ces paroles, dites surtout dans le Ve siècle, ne sauraient désigner que les chrétiens, et c'est ainsi que les a entendues le docte Huet dans sa *Démonstration évangélique*. (Prop. III, § 21.) Cependant un très habile interprète de l'Écriture-Sainte, et qui nous l'a expliquée avec un luxe d'érudition qui s'approche quelquefois de l'ostentation, embrasse le sentiment contraire, et croit que, dans le passage de Rutilius, il s'agit uniquement des Juifs. (Dissertazioni e lezioni di S. Scrittura del P. Nicolaï di della Compaguia di Gesù. Firenze, 1756, in-4°, tom. I. Dissert. prim. *Voy.* pag. 138.) Tant il est difficile de voir clair sur ce point, et de discerner exactement les deux religions dans les écrits des auteurs païens !

VII.

(Page 170... Sénèque, qui connaissait parfaitement cette religion.)

Il la connaissait si bien, qu'il en a marqué le principal caractère dans un ouvrage que nous n'avons plus, mais dont saint Augustin nous a conservé ce fragment. « Il y a, dit Sénèque, parmi les Juifs, des « hommes qui savent les raisons de leurs mystères; mais la foule ignore pourquoi elle fait ce qu'elle fait. » *(Sen. apud S. Aug. Civ. Dei, VII, XI.)* Et saint Augustin n'a-t-il pas dit lui-même : *Que peu de gens comprenaient ces mystères, quoique plusieurs les célébrassent! (Ibid. X, 16.)* Origène est plus détaillé et plus exprès. *Y a-t-il rien de plus beau,* dit-il, *que de voir les Juifs instruits dès le berceau de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses de l'autre vie? Les choses n'étaient cependant représentées que sous une enveloppe mythologique aux enfants et aux* HOMMES-ENFANTS. *Mais pour ceux qui cherchaient la parole et qui voulaient en pénétrer les mystères, cette mythologie était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi,* métamorphosée *en vérité.* (Orig. adv. Cels. lib. V, n° 42, pag. 610, col. 2, Litt. D.) Ce qu'il dit ailleurs n'est pas moins remarquable : *La doctrine des Chrétiens sur la résurrection des morts, sur le jugement de Dieu, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, n'est point nouvelle : ce sont les anciens dogmes du Judaïsme. (Id. ibid.,* lib. II, n°s 1, 4.*)*

Eusèbe, cité par le célèbre Huet, tient absolument le même langage. Il dit en propres termes : « Que la multitude avait été assujettie « chez les Hébreux à la lettre de la loi et aux pratiques minutieuses, « dépourvues de toute explication; mais que les esprits élevés, affran- « chis de cette servitude, avaient été dirigés vers l'étude d'une certaine « philosophie divine, fort au-dessus du vulgaire, et vers l'interpréta- « tion des sens allégoriques. » *(Huet, Demonstr. evangel.,* tom. II, Prop. IX, chap. 171, n° 8.)

Cette tradition (ou *réception*) est la véritable et respectable Cabale, dont la moderne n'est qu'une fille illégitime et contrefaite.

VIII.

(Pag. 171. Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice.)

Je ne sache pas que Newton ait parlé du calendrier des Hébreux dans sa chronologie ; mais il en dit un mot en passant dans ce livre, dont on peut dire à bon droit : *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu ;* c'est dans le Commentaire de l'Apocalypse, où il dit laconiquement (mais c'est un oracle) : *Judæi usi non sunt vitioso cyclo.* (Isaaci Newtoni ad Dan. proph. vatic. nec non, etc., opus posthumum, (Trad. lat. de Suderman, Amst. 1737, in-4°, cap. II, pag. 113.) Scaliger, excellent juge dans ce genre, décide *qu'il n'y a rien de plus exact, rien de plus parfait* que le calcul de l'année Judaïque ; il renvoie même les calculateurs modernes à l'école des Juifs, et leur conseille sans façon *de s'instruire à cette école ou de se taire.* (Scaliger, de Emend. temp., lib. VIII. Genève, 1629, in-fol., pag. 656.) Ailleurs il nous dit : *Hæc sunt ingeniosissima, etc.... methodum hujus computi lunaris argutissimam et elegantissimam esse nemo harum rerum paulò peritus inficiabitur.* (*Ibid.*, lib. VII, pag. 640.)

(Note de l'Editeur.)

IX.

(Page 172... La garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.)

Quelque estime qu'on doive à ce rabbin justement célèbre (*Moïse Maimonide*), je voudrais cependant, sur le fait particulier des archives d'Ecbatane, rechercher les autorités sur lesquelles il s'est appuyé ; ce que je ne suis point à même de faire dans ce moment. Quant à l'immense établissement des Juifs au-delà de l'Euphrate, où ils formaient réellement une puissance, il n'y a pas le moindre doute sur ce fait. (*Voy.* l'Ambassade de Philon, *Inter opera græc. et lat.* Genève, 1613, in-fol., pag. 792, litt. B.)

X.

(Page 172. Il (Aristote) s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.)

Cunæus dit en effet (Lib. I, c. IV, pag. 26. Elz. 1632) : « Tantâ « eruditione ac scientiâ *hominem, uti præ illo omnes Græci qui ade-« rant trunci et stipites esse viderentur.* » Mais cet auteur, quoique

d'ailleurs savant et exact, s'est permis ici une légère hyperbole, s'il n'a pas été trompé par sa mémoire. Aristote vante ce Juif comme un homme aimable, hospitalier, vertueux, *chaste surtout*, savant et éloquent. Il ajoute, *qu'il y avait beaucoup à apprendre en sa conversation*; mais il ne fait aucune comparaison humiliante pour les Grecs. Je ne sais donc où Cunæus a pris ses *trunci* et ses *stipites*. L'interlocuteur au reste paraît ignorer que ce n'est point Aristote qui parle ici, mais bien Cléarque, son disciple, qui fait parler Aristote dans un dialogue de la composition du premier. (*Voy*. le fragment de Cléarque dans le livre de Josèphe contre Appion. Liv. I, chap. VIII, trad. d'Arnault d'Andilly.)

(*Note de l'Editeur*.)

XI.

(Page 172. La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers.)

Il y avait longtemps, avant les Septante, une traduction grecque d'une partie de la Bible. (*Voy*. la préface qui est à la tête de la Bible de Beyerling. Anvers, 3 vol. in-fol.—Fréret, *Défense de la Chronologie*, pag. 264; *Leçons de l'histoire*, tom. I, pag. 616. Baltus, *Défense des Pères*, *etc*. Chap. XX, Paris, in-4o, 1711, pag. 614 et suiv.

On pourrait même à cet égard se dispenser de preuves ; car la traduction *officielle* ordonnée par Ptolomée suppose nécessairement que le livre était alors, je ne dis pas *connu*, mais *célèbre*. En effet, *on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*. Quel prince a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel, fondé à son tour sur un grand intérêt excité par ce livre ?

XII.

(Page 175. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre.)

« *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt, summum illud et* « *æternum, neque mutabile, neque interiturum*. » C'est ce même homme qui nous dira du *même* culte et dans le *même* chapitre : *mos absurdus sordidusque*. (Ann. v. 5.) Rendre justice à ce qu'on hait est un tour de force presque toujours au-dessus des plus grands esprits.

On sera bien aise peut-être de lire, d'après Philon, le détail de certaines circonstances extrêmement intéressantes, touchées rapidement

dans un dialogue dont la mémoire fait tous les frais. Philon parlant à un prince tel que Caligula, et lui citant les actes et les opinions de la famille impériale, n'était sûrement pas tenté de mentir ni même d'exagérer.

« Agrippa, dit-il, votre aïeul maternel, étant allé à Jérusalem « sous le règne d'Hérode, fut enchanté de la religion des Juifs, et ne « pouvait plus s'en taire.... L'empereur Auguste ordonna que, de ses « propres revenus et selon les formes légitimes, on offrirait chaque jou « AU DIEU TRÈS-HAUT, sur l'autel de Jérusalem, un taureau et deu « agneaux en holocauste, quoiqu'il sût très bien que le temple ne « renfermait aucun simulacre, ni public, ni caché; mais ce grand « prince, que personne ne surpassait en esprit philosophique, sentait « bien la nécessité qu'il existât dans ce monde un autel dédié au Dieu « invisible, et qu'à ce Dieu tous les hommes pussent adresser leurs « vœux pour en obtenir la communication d'un heureux espoir et la « jouissance des biens parfaits.....

« Julie, votre bisaïeule, fit de magnifiques présents au temple en « vases et en coupes d'or, et quoique l'esprit de la femme se détache « difficilement des images, et ne puisse concevoir des choses absolu- « ment étrangères aux sens, Julie, cependant, aussi supérieure à son « sexe par l'instruction que par les autres avantages de la nature, ar- « riva au point de contempler les choses intelligibles préférablement « aux sensibles, et de savoir que celles-ci ne sont que les ombres des « premières. » N. B. Par ce nom de *Julie*, il faut entendre *Livie*, femme « d'Auguste, qui avait passé, par adoption, dans la famille des Jules, « et qui était en effet bisaïeule de Caligula.

Ailleurs, et dans le même discours à ce terrible Caligula, Philon lui dit expressément : *Que l'empereur Auguste* n'admirait *pas seulement, mais qu'il* ADORAIT *cette coutume de n'employer aucune image pour représenter matériellement une nature invisible.*

Ἐθαύμαζε καὶ προσεκύνει. κ. τ. λ.

(Philonis leg. ad Caium, inter Opp. Colon. Allobrog., 1613, in-fol., pag. 799 et 803.)

DIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

DITES-NOUS, M. le chevalier, si vous n'avez point rêvé aux sacrifices la nuit dernière?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, j'y ai rêvé; et comme c'est un pays absolument nouveau pour moi, je ne vois encore les objets que d'une manière confuse. Il me semble cependant que le sujet serait très digne d'être approfondi, et si j'en crois ce sentiment intérieur dont nous parlions un jour, notre ami commun aurait réellement ouvert dans le dernier entretien une riche mine qu'il ne s'agit plus que d'exploiter.

LE SÉNATEUR.

C'est précisément sur quoi je voulais vous entretenir aujourd'hui. Il me paraît, M. le

comte, que vous avez mis le principe des sacrifices au-dessus de toute attaque, et que vous en avez tiré une foule de conséquences utiles. Je crois de plus que la théorie de la *réversibilité* est si naturelle à l'homme, qu'on peut la regarder comme une vérité *innée* dans toute la force du terme, puisqu'il est absolument impossible que nous l'ayons apprise. Mais croyez-vous qu'il le fût également de *découvrir* ou *d'entrevoir* au moins la raison de ce dogme universel ?

Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer, et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable (1). Cette communauté de mérites, cette réversibilité que vous avez si bien prouvées, ne peuvent venir que de cette unité que nous ne comprenons pas. En réfléchissant sur la

(1) Le genre humain en corps pourrait, dans cette supposition, adresser à Dieu ces mêmes paroles employées par saint Augustin parlant de lui-même : « Je fus coupé en pièces au moment où je me séparai de « ton unité pour me perdre dans une foule d'objets : tu daignas ras- « sembler les morceaux de moi-même. » *Colligens me à dispersione in quâ frustratim discissus sum, dum ab imo te aversus in multa evanui.* (D. August. Confess. II, 1, 2.)

croyance générale et sur l'instinct naturel des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées : ils sont très disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille, comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et ses mauvaises qualités, capable de mériter ou démériter, et susceptible par conséquent de peines et de récompenses. De là vient le *préjugé*, ou pour parler plus exactement, le *dogme* de la noblesse, si universel et si enraciné parmi les hommes. Si vous le soumettez à l'examen de la raison, il ne soutient pas l'épreuve ; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celle que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, le blâme l'est de même,

et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable; et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

LE CHEVALIER.

Je n'avais jamais remarqué cette analogie.

LE SÉNATEUR.

Elle est cependant frappante. Un de vos aïeux, M. le chevalier (j'éprouve un très grand plaisir à vous le rappeler), fut tué en Egypte à la suite de saint Louis : un autre périt à la bataille de Marignan en disputant un drapeau ennemi : enfin votre dernier aïeul perdit un bras à Fontenoi. Vous n'entendez pas sans doute que cette illustration vous soit étrangère, et vous ne me désavouerez pas, si j'affirme que vous renonceriez plutôt à la vie qu'à la gloire qui vous revient de ces belles actions. Mais songez donc que si votre ancêtre du XIIIe siècle avait livré saint Louis aux Sarrasins au lieu de mourir à ses côtés, cette infamie vous serait commune par la

même raison et avec la même justice qui vous a transmis une illustration tout aussi personnelle que le crime, si l'on n'en croyait que notre petite raison. Il n'y a pas de milieu, M. le chevalier; il faut ou recevoir la honte de bonne grâce, si elle vous échoit, ou renoncer à la gloire. Aussi l'opinion sur ce point n'est pas douteuse. Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le *hasard* ou le *préjugé* de la naissance, proposez, s'ils ont un nom ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

Cette même théorie ne pourrait-elle point jeter quelque jour sur cet inconcevable mystère de la punition des fils pour les crimes de leurs pères ? Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction hérédi-

taire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même? Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible, comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au Paganisme comme au Judaïsme ou au Christianisme ; à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'Église.

Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement. On ne sait que répondre, mais on marche. La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison ; mais, suivant l'instinct et la persuasion universelle, toute famille est *une*.

C'est surtout dans les familles souveraines que brille cette unité : le souverain change de nom et de visage ; mais il est toujours, comme dit l'Espagne, MOI LE ROI. Vos Français, M. le chevalier, ont deux belles maximes plus vraies peut-être qu'ils ne pensent : l'une de droit civil, *le mort saisit le vif;*

et l'autre de droit public, *le roi ne meurt pas*. Il ne faut donc jamais le diviser par la pensée lorsqu'il s'agit de le juger.

On s'étonne quelquefois de voir un monarque innocent périr misérablement dans l'une de ces catastrophes politiques si fréquentes dans le monde. Vous ne croyez pas sans doute que je veuille étouffer la compassion dans les cœurs ; et vous savez ce que les crimes récents ont fait souffrir au mien : néanmoins, à s'en tenir à la rigoureuse raison, que veut-on dire ? tout coupable peut être *innocent* et même *saint* le jour de son supplice. Il est des crimes qui ne sont consommés et caractérisés qu'au bout d'un assez long espace de temps : il en est d'autres qui se composent d'une foule d'actes plus ou moins excusables, pris à part, mais dont la répétition devient à la fin très criminelle. Dans ces sortes de cas, il est évident que la peine ne saurait précéder le complément du crime.

Et même dans les crimes instantanés, les supplices sont toujours suspendus et doivent l'être. C'est encore une de ces occasions si fréquentes où la justice humaine sert d'interprète à celle dont la nôtre n'est qu'une image et une dérivation.

Une étourderie, une légèreté, une contravention à quelque réglement de police, peuvent être réprimées sur-le-champ ; mais dès qu'il s'agit d'un crime proprement dit, jamais le coupable n'est puni au moment où il le devient. Sous l'empire de la loi mahométane, l'autorité punit et même de mort l'homme qu'elle en juge digne au moment et sur le lieu même où elle le saisit ; et ces exécutions brusques, qui n'ont pas manqué d'aveugles admirateurs, sont néanmoins une des nombreuses preuves de l'abrutissement et de la réprobation de ces peuples. Parmi nous, l'ordre est tout différent : il faut que le coupable soit arrêté ; il faut qu'il soit accusé ; il faut qu'il se défende ; il faut surtout qu'il pense à sa conscience et à ses affaires ; il faut des préparatifs matériels pour son supplice ; il faut enfin, pour tenir compte de tout, un certain temps pour le conduire au lieu du châtiment, qui est fixe. L'échafaud est un *autel* : il ne peut donc être placé ni déplacé que par l'autorité ; et ces retards, respectables jusque dans leurs excès, et qui de même ne manquent pas d'aveugles détracteurs, ne sont pas moins une preuve de notre supériorité.

Si donc il arrive que, pendant la suspension indispensable qui doit avoir lieu entre le crime et le châtiment, la souveraineté vienne à changer de nom, qu'importe à la justice? il faut qu'elle ait son cours ordinaire. En faisant même abstraction de cette unité que je contemple dans ce moment, rien n'est plus juste humainement; car nulle part l'héritier naturel ne peut se dispenser de payer les dettes de la succession, à moins qu'il ne *s'abstienne*. La souveraineté répond de tous les actes de la souveraineté. Toutes les dettes, tous les traités, tous les crimes l'obligent. Si, par quelque acte désordonné, elle organise aujourd'hui un germe mauvais dont le développement naturel doit opérer une catastrophe dans cent ans, ce coup frappera justement la couronne *dans cent ans*. Pour s'y soustraire il fallait la refuser. Ce n'est jamais CE roi, c'est LE roi qui est innocent ou coupable. Platon, je ne sais plus où, dans le *Gorgias* peut-être, a dit une chose épouvantable à laquelle j'ose à peine penser (1); mais si l'on entend sa proposi-

(1) Προστάτης πόλεως οὐδ' εἷς ποτε ἀδίκως ἀπόλοιτο ὑπ' αὐτῆς τῆς πόλεως ἧς προστατεῖ. (Plat. Gorgias. Opp., t. VI, édit. Bipont., pag. 156.)

tion dans le sens que je vous présente maintenant, il pourrait bien avoir raison. Des siècles peuvent s'écouler justement entre l'acte méritoire et la récompense, comme entre le crime et le châtiment. Le roi ne peut naître, il ne peut mourir qu'une fois : il dure autant que la royauté. S'il devient coupable, il est traité avec poids et mesure : il est, suivant les circonstances, averti, menacé, humilié, suspendu, emprisonné, jugé ou sacrifié.

Après avoir examiné l'homme, examinons ce qu'il y a de plus merveilleux en lui, la parole ; nous trouverons encore le même mystère, c'est-à-dire, division inexplicable et tendance vers une certaine unité tout aussi inexplicable. Les deux plus grandes époques du monde spirituel sont sans doute celle de *Babel*, où les langues se divisèrent, et celle de la *Pentecôte*, où elles firent un merveilleux effort pour se réunir : on peut même observer là-dessus, en passant, que les deux prodiges les plus extraordinaires dont il soit fait mention dans l'histoire de l'homme sont, en même temps, les faits les plus certains dont nous ayons connaissance. Pour les contester il faut manquer à la fois de raison et de probité.

Voilà comment tout ayant été divisé, tout désire la réunion. Les hommes, conduits par ce sentiment, ne cessent de l'attester de mille manières. Ils ont voulu, par exemple, que le mot *union* signifiât la *tendresse*, et ce mot de *tendresse* même ne signifie que la disposition à l'union. Tous leurs signes *d'attachement* (autre mot créé par le même sentiment) sont des unions matérielles. Ils se touchent la main, ils s'embrassent. La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'organe et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes. Le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe.

La religion a porté à l'autel le *baiser de paix* avec grande connaissance de cause : je me rappelle même avoir rencontré, en feuilletant les saints pères, des passages où ils se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux. Mais soit qu'il assouvisse l'effronterie, soit qu'il effraie la pudeur, ou qu'il rie sur les lèvres pures de l'épouse et de la mère, d'où vient sa généralité et sa puissance ?

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Mallebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul: *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinosa sont une corruption de cette grande idée; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Mallebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie: *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de madame Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai*. Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse

que pour y retourner. La comparaison est suivie avec beaucoup de justesse ; mais vous savez que les morceaux de prose ne séjournent pas dans la mémoire. Heureusement je puis y suppléer en vous récitant des vers inexprimablement beaux de Métastase (1), qui a traduit madame Guyon, à moins qu'il ne l'ait rencontrée comme par miracle.

L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte :
Va passagiera in fiume ;
Va prigioniera in fonte :
Mormora sempre e geme
Finche non torni al mar ;

Al mar dove ella nacque,
Dove acquistò gli umori,
Dove d'a lunghi errori
Spera di riposar (2)

---

(1) . . . Musarum comitem, cui carmina semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis.

(*Virg.*, Æn., IX, 775-776.)

(2) Metast. Artas. III, 1. — Voici le passage de Mad. Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, l'âme peut « sans cesse s'écouler dans lui comme dans son terme et son centre, et « y être mêlée et transformée sans en ressortir jamais. Ainsi qu'un « fleuve, qui est une eau sortie de la mer et très distincte de la mer, « se trouvant hors de son origine, tâche par diverses agitations de se « rapprocher de la mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin retombé, il se « perde et se mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé avant « que d'en sortir ; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment. sur le Cantique des Cantiques* ; in-12, 1687, chap. I, v. I.)

L'illustre ami de madame Guyon exprime encore la même idée dans

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élancer hors des limites étroites de ce monde; je voudrais anticiper sur le jour des révélations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ces deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la duité? Mais, si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel? Que deviendra le MOI, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront

---

son Télémaque. *La raison*, dit-il, *est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.* (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes *mêlées*.

le bonheur (1)? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain?

Mais on découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende

(1) *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de cette idée fondamentale, que nous sommes tous *l'édifice de Dieu; et que cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur* (1). Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on *s'édifie* les uns les autres; c'est-à-dire que chaque homme prenne place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces d'y appeler les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié*. Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science enfle, mais la charité édifie* (2): mot admirable, et d'une vérité frappante: car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences: au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier*. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu (3); de manière que tous *sont*

(1) Cor. III, 9.
(2) 1. Cor. VIII, 10.
(3) « Qu'ils soient UN comme nous (*Jean*, XVII, 11.), afin qu'ils « soient un tous ensemble, comme vous êtes en moi et moi en vous,

terminés et consommés dans l'unité (1), car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. Et comment n'y aurait-il point entre nous une certaine unité (elle sera ce qu'on voudra : on l'appellera comme on voudra), puisqu'*un seul homme nous a perdus par un seul acte* ? Je ne fais point ici ce qu'on appelle *un cercle* en prouvant l'unité par l'origine du mal, et l'origine du mal par l'unité : point du tout; le mal n'est que trop prouvé par lui-même; il est partout et surtout dans nous. Or, de toutes les suppositions qu'on peut imaginer pour en expliquer l'origine, aucune ne satisfait le bon sens ennemi de l'ergotage autant que cette croyance, qui le présente comme le résultat héréditaire d'une prévarication fondamentale, et qui a pour elle le torrent de toutes les traditions humaines.

La dégradation de l'homme peut donc être mise au nombre des preuves de l'unité humaine, et nous aider à comprendre comment par la loi d'analogie, qui régit toutes les

« qu'ils soient de même UN en vous. (*Ibid.*, XXI.) Je leur ai donné la « gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme nous « sommes UN. (*Ibid.*, XXII.) »

(1) « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en UN. (*Ibid.*, XXIII.) »

choses divines, *le salut de même est venu* par un seul (1).

Vous disiez l'autre jour, M. le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas pris en commun? *La table*, dit un ancien proverbe grec, *est l'entremetteuse de l'amitié*. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas

(1) Rom. V, 17, seq.

placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique ; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communion* à la même coupe (1), elle a voulu à son tour que sa *communion* fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est une, et qui est toute dans tous. Les anciens pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers

---

(1) *In segno della comunione e participazione a' sagrifizj essendo* la mensa in se stessa sacra, *e non essendo altro i conviti che sagrifizj*. (Antichità di Ercolano. Napoli, 1779, in-fol., tom. VII, tav. IX, pag. 42.)

leurs comparaisons de *l'épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain et une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

Il y a une foule d'exemples de ce sentiment naturel, légitimé et consacré par la religion, et qu'on pourrait regarder comme des traces presque effacées d'un état primitif. En suivant cette route, croyez-vous, M. le comte, qu'il fût absolument impossible de se former une certaine idée de cette solidarité qui existe entre les hommes (vous me permettrez bien ce terme de jurisprudence), d'où résulte la réversibilité des mérites qui explique tout ?

LE COMTE.

Il me serait impossible, mon respectable ami, de vous exprimer, même d'une manière bien imparfaite, le plaisir que m'a causé votre discours; mais, je vous l'avoue avec une franchise dont vous êtes bien digne, ce plaisir est mêlé d'un certain effroi. Le vol

que vous prenez peut trop aisément vous égarer, d'autant plus que vous n'avez pas, comme moi, un fanal que vous puissiez regarder par tous les temps et de toutes les distances. N'y a-t-il pas de la témérité à vouloir comprendre des choses si fort au-dessus de nous ? Les hommes ont toujours été tentés par les idées singulières qui flattent l'orgueil : il est si doux de marcher par des routes extraordinaires que nul pied humain n'a foulées ! Mais qu'y gagne-t-on ? l'homme en devient-il meilleur ? car c'est là le grand point. Je dis de plus : en devient-il plus savant ? Pourquoi accorderions-nous notre confiance à ces belles théories, si elles ne peuvent nous mener ni loin ni droit ? Je ne refuse point de voir de fort beaux aperçus dans tout ce que vous venez de nous dire ; mais, encore une fois, ne courons-nous pas deux grands dangers, celui de nous égarer d'une manière funeste, et celui de perdre à de vaines spéculations un temps précieux que nous pourrions employer en études, et peut-être même en découvertes utiles ?

LE SÉNATEUR.

C'est précisément le contraire, mon cher

comte : il n'y a rien de si utile que ces études qui ont pour objet le monde intellectuel, et c'est précisément la grande route des découvertes. Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage, le voici:

CE MONDE EST UN SYSTÈME DE CHOSES INVISIBLES MANIFESTÉES VISIBLEMENT.

L'univers, a dit quelque part Charles Bonnet, *ne serait donc qu'un assemblage d'apparences* (1) !

Sans doute, du moins dans un certain sens; car il y a un genre d'idéalisme qui est très raisonnable. Difficilement peut-être trouvera-t-on un système de quelque célébrité qui ne renferme rien de vrai.

Si vous considérez que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence ; que tout mouvement est un effet, de manière que la *cause* proprement dite d'un mouvement ne peut être un mouvement (2); que ces mots de *cause* et

---

(1) Toute la nature ne serait donc pour nous qu'un grand et magnifique spectacle d'apparences. (Bonnet, *Paling.*, part. XIII, chap. II.)

(2) Saint Thomas a dit : *Omne mobile à principio immobili.* (Adv. gentes I, XLIV, n° 2, et XLVII, n° 6.) Mallebranche l'a répétée. *Dieu seul, dit-il, est tout à la fois moteur et immobile.* (Rech. de la vérité,

de *matière* s'excluent mutuellement comme ceux de *cercle* et de *triangle*, et que tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre monde que nous ne voyons pas (1), vous sentirez aisément que nous vivons en effet *au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement.*

Parcourez le cercle des sciences, vous verrez qu'elles commencent toutes par un mystère. Le mathématicien tâtonne sur les bases du calcul des quantités imaginaires, quoique ses opérarations soient très justes. Il comprend encore moins le principe du calcul infinitésimal, l'un des instruments les plus puissants que Dieu ait confiés à l'homme. Il s'étonne de tirer des conséquences infaillibles d'un principe qui choque le bon sens, et nous avons vu des académies demander au monde savant l'explication de ces contradictions apparentes. L'astronome attractionnaire dit *qu'il ne s'embarrasse nullement de*

in-4°, Append. pag. 520.) Mais l'axiome appartient à la philosophie antique.

(2) Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle à venir : tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles.... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. (*Massillon, Serm. sur les afflictions*, III[e] partie.)

savoir ce que c'est que l'attraction, *pourvu qu'il soit démontré que cette force existe ;* mais, dans sa conscience, il s'en embarrasse beaucoup. Le *germinaliste*, qui vient de pulvériser les romans de l'*épigénégiste*, s'arrête tout pensif devant l'oreille du mulet : toute sa science branle et sa vue se trouble. Le physicien, qui a fait l'expérience de Hales, se demande à lui-même ce que c'est qu'une plante, ce que c'est que le bois, enfin ce c'est que la matière, et n'ose plus se moquer des alchimistes. Mais rien n'est plus intéressant que ce qui se passe de nos jours dans l'empire de la chimie. Soyez bien attentifs à la marche des expériences, et vous verrez où les adeptes se trouveront conduits. J'honore sincèrement leurs travaux ; mais je crains beaucoup que la postérité n'en profite sans reconnaissance, et ne les regarde eux-mêmes comme des aveugles qui sont arrivés sans le savoir dans un pays dont ils niaient l'existence.

Il n'y a donc aucune loi sensible qui n'ait *derrière elle* (passez-moi cette expression ridicule) une loi spirituelle dont la première n'est que l'expression visible ; et voilà pourquoi toute explication de cause par la matièr

ne contentera jamais un bon esprit. Dès qu'on sort du domaine de l'expérience matérielle et palpable pour entrer dans celui de la philosophie rationnelle, il faut sortir de la matière et tout expliquer par la métaphysique. J'entends la vraie métaphysique, et non celle qui a été cultivée avec tant d'ardeur durant le dernier siècle par des hommes qu'on appelait sérieusement *métaphysiciens*. Plaisants métaphysiciens ! qui ont passé leur vie à prouver qu'il n'y a point de métaphysique ; brutes illustres en qui le génie était *animalisé !*

Il est donc très certain, mon digne ami, qu'on ne peut arriver que par *ces routes extraordinaires* que vous craignez tant. Que si je n'arrive pas, ou parce que je manque de forces, ou parce que l'autorité aura élevé des barrières sur mon chemin, n'est-ce pas déjà un point capital de savoir que je suis dans la bonne route ? Tous les inventeurs, tous les hommes originaux ont été des hommes religieux et même exaltés. L'esprit humain, dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées, inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité natu-

relle est un mal : car ces plantes, en mêlant et entrelaçant leurs racines, durcissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite; détruisez ces plantes mortellement vivaces; appelez toutes les forces de l'homme; enfoncez le soc; cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.

Voilà, messieurs, l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines.

Les sciences naturelles mêmes sont soumises à la loi générale. Le génie ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes. Son allure est libre; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher (1). Y a-t-il, par exemple, un homme qu'on puisse comparer à Keppler dans l'astronomie? Newton lui-même est-il autre chose que le sublime commentateur de ce grand homme, qui seul a pu écrire son nom dans

(1) *Divina cognitio non est inquisitiva... non per ratiocinationem causata, sed immaterialis cognitio rerum absque discursu.* (S. Thomas advers. gentes, I, 92.) En effet, la science en Dieu étant une intuition, plus elle a ce caractère dans l'homme, et plus elle s'approche de son modèle.

les cieux? car les lois du monde sont les *lois de Keppler*. Il y a surtout dans la troisième quelque chose de si extraordinaire, de si indépendant de toute autre connaissance préliminaire, qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître une véritable inspiration : or, il ne parvint à cette immortelle découverte qu'en suivant je ne sais qu'elles idées mystiques de nombres et d'harmonie céleste, qui s'accordaient fort bien avec son caractère profondément religieux, mais qui ne sont, pour la froide raison, que de purs rêves. Si l'on avait soumis ces idées à l'examen de certains philosophes en garde contre toute espèce de superstition, à celui de Bacon, par exemple, qui aimait l'astronomie et la physique comme les *premiers hommes* d'Italie aiment les femmes, il n'aurait pas manqué d'y voir des *idoles de cavernes* ou des *idoles de tribus*, etc. (1).

Mais ce Bacon, qui *avait substitué la méthode d'induction à celle du syllogisme*, comme on l'a dit dans un siècle où l'on a épuisé tous les genres de délire, non-seulement était demeuré étranger à la découverte

(1) Ceux qui connaissent la philosophie de Bacon entendent cet argot : il serait trop long de l'expliquer aux autres.

de son immortel contemporain, mais il tenait obstinément au système de Ptolomée, malgré les travaux de Copernic, et il appelait cette obstination *une noble constance* (1).

Et dans la patrie de Roger Bacon on croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, et que le mouvement de tâtonnement, qu'on fait en haussant et baissant une lentille pour trouver le vrai point du foyer, augmentait la chaleur des rayons solaires.

Il est impossible que vous ne vous soyez pas quelquefois divertis des explications mécaniques du magnétisme, et surtout des atomes de Descartes formés en *tire-bouchons* (2); mais vous n'avez sûrement pas lu ce qu'en a dit Gilbert : car ces vieux livres ne se lisent plus. Je ne prétends point dire qu'il ait raison; mais j'engagerais sans balancer ma vie, et même mon honneur, que jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert,

---

(1) *Itaque tenebimus, quemadmodum cœlestia sonent*, NOBILEM CONSTANTIAM. (The works of Fr. Bacon, London, 1803, in-8°. *Thema cœli*, tom. IX, p. 252.)

(2) *Cartesii principia philosophica*, Pars IV, n° 133, p. 186, Amst., Blaen, 1685, in-4°.

ou d'autres du même genre, comme le mouvement général des eaux dans le monde ne s'expliquera jamais d'une maniere satisfaisante (supposé qu'il s'explique) qu'à la manière de Sénèque (1), c'est-à-dire par des méthodes totalement étrangères à nos expériences matérielles et aux lois de la mécanique.

Plus les sciences se rapportent à l'homme, comme la médecine, par exemple, moins elles peuvent se passer de religion : lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, s'ils ont le mérite du style; mais ne les appelez jamais auprès de votre lit. Laissons de côté, si vous le voulez, la raison métaphysique, qui est cependant bien importante; mais n'oublions jamais le précepte de Celse, qui nous recommande quelque part de chercher autant que nous le pouvons *le médecin ami* (2); cherchons donc avant tout celui qui a juré d'aimer tous les hommes, et fuyons par-dessus tout celui qui, par système, ne doit l'amour à personne.

---

(1) *Sen. Quæst. nat.* III, 10, 12, 15. Elzevir, 1639, 4 vol. in-12, tom. II, pag. 578, seqq.

(2) *Quùm par scientia sit, utiliorem tamen medicum esse (scias) amicum quàm extraneum.* (Aur. Corn. Celsi de Remed. Præf. lib. I.)

Les mathématiques mêmes sont soumises à cette loi, quoiqu'elles soient un instrument plutôt qu'une science, puisqu'elles n'ont de valeur qu'en nous conduisant à des connaissances d'un autre ordre : comparez les mathématiciens du grand siècle et ceux du suivant. Les nôtres furent de *puissants chiffreurs:* ils manièrent avec une dextérité merveilleuse et qu'on ne saurait trop admirer les instruments remis entre leurs mains ; mais ces instruments furent inventés dans le siècle de la foi et même des factions religieuses, qui ont une vertu admirable pour créer les grands caractères et les grands talents. Ce n'est point la même chose d'avancer dans une route ou de la découvrir.

Le plus original des mathématiciens du XVIIIe siècle, autant qu'il m'est permis d'en juger, le plus fécond, et celui surtout dont les travaux tournèrent le plus au profit de l'homme (ce point ne doit jamais être oublié) par l'application qu'il en fit à l'optique et à l'art nautique, fut Léonard Euler, dont la tendre piété fut connue de tout le monde, de moi surtout, qui ai pu si longtemps l'admirer de près.

Qu'on ne vienne donc point crier à l'*illu-*

minisme, à la *mysticité*. Des mots ne sont rien ; et cependant c'est avec ce rien qu'on intimide le génie et qu'on barre la route des découvertes. Certains philosophes se sont avisés dans ce siècle de parler de *causes* : mais quand voudra-t-on donc comprendre qu'il ne peut y avoir de *causes* dans l'ordre matériel, et qu'elles doivent toutes être cherchées dans un autre cercle ?

Or, si cette régle a lieu, même dans les sciences naturelles, pourquoi, dans les sciences d'un ordre surnaturel, ne nous livrerions-nous pas, sans le moindre scrupule, à des recherches que nous pourrions aussi nommer *surnaturelles* ? Je suis étonné, M. le comte, de trouver en vous les préjugés auxquels l'indépendance de votre esprit aurait pu échapper aisément.

LE COMTE.

Je vous assure, mon cher ami, qu'il pourrait bien y avoir du mal entendu entre nous, comme il arrive dans la plupart des discussions. Jamais je n'ai prétendu nier, Dieu m'en préserve, que la religion ne soit la mère de la science : la théorie et l'expérience se réunissent pour proclamer cette

vérité. Le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances que parce qu'elle a commencé par la théologie; parce que les universités ne furent d'abord que des écoles de théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce *sujet* divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. L'indispensable nécessité de cette longue préparation du genie européen est une vérité capitale qui a totalement échappé aux discoureurs modernes. Bacon même, que vous avez justement pincé, s'y est trompé comme des gens bien au-dessous de lui. Il est tout à fait amusant lorsqu'il traite ce sujet, et surtout lorsqu'il se fâche contre la scolastique et la théologie. Il faut en convenir, cet homme célèbre a paru méconnaître entièrement les préparations indispensables pour que la science ne soit pas un grand mal. Apprenez aux jeunes gens la physique et la chimie avant de les avoir imprégnés de religion et de morale; envoyez à une nation neuve des académiciens avant de lui avoir envoyé des missionnaires, et vous verrez le résultat.

On peut même, je crois, prouver jusqu'à

la démonstration qu'il y a dans la science, si elle n'est pas entièrement subordonnée aux dogmes nationaux, quelque chose de caché qui tend à ravaler l'homme, et à le rendre surtout inutile ou mauvais citoyen : ce principe bien développé fournirait une solution claire et péremptoire du grand problême de l'utilité des sciences, problême que Rousseau a fort embrouillé dans le milieu du dernier siècle avec son esprit faux et ses demi-connaissances (1).

Pourquoi les savants sont-ils presque tou-

---

(1) L'étude des sciences naturelles a son excès comme tout le reste, et nous y sommes arrivés. Elles ne sont point, elles ne doivent point être le but principal de l'intelligence, et la plus haute folie qu'on pût commettre serait celle de s'exposer à manquer *d'hommes* pour avoir plus de *physiciens*. *Philosophe*, disait très bien Sénèque, *commence par t'étudier toi-même avant d'étudier le monde*. (Ep. LXV.) Mais les paroles de Bossuet frappent bien plus fortement, parce qu'elles tombent de plus haut.

« L'homme est vain de plus d'une sorte : ceux-là pensent être les plus « raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence... : à la vérité, « ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus « beaux ornements du monde; mais qui les pourrait supporter, lorsque « aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent.... ils fatiguent toutes les « oreilles.... et pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de « décider de tout souverainement? *O justesse dans la vie! ô égalité « dans les mœurs! ô mesure dans les passions! riches et véritables or- « nements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons « à vous estimer!* » (Sermon sur l'honneur.)

jours de mauvais hommes d'états, et en général inhabiles aux affaires ?

D'où vient au contraire que les prêtres (je dis les PRÊTRES) sont naturellement hommes d'état ? c'est-à-dire, pourquoi l'ordre sacerdotal en produit-il davantage, proportion gardée, que tous les autres ordres de la société ? surtout de ces hommes d'état *naturels*, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'élancent dans les affaires et réussissent sans préparation, tel par exemple que Charles V et son fils en employèrent beaucoup, et qui nous étonnent dans l'histoire ?

Pourquoi la plus noble, la plus forte, la plus puissante des monarchies a-t-elle été *faite*, au pied de la lettre, par des ÉVÊQUES (c'est un aveu de Gibbon) *comme une ruche est faite par des abeilles ?*

Je ne finirais pas sur ce grand sujet ; mais, mon cher sénateur, pour l'intérêt même de cette religion et pour l'honneur qui lui est dû, souvenons-nous qu'elle ne nous recommande rien tant que la simplicité et l'obéissance. De qui notre argile est-elle mieux connue que de Dieu ? J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important pour nous que ce que nous devons savoir. S'il a placé

certains objets au-delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il serait dangereux pour nous de les apercevoir distinctement. J'adopte de tout mon cœur et j'admire votre comparaison tirée de la terre ouverte ou fermée aux influences du ciel : prenez garde cependant de ne pas tirer une conséquence fausse d'un principe évident. Que la religion, et même la piété, soit la meilleure préparation pour l'esprit humain; qu'elle le dispose, autant que la capacité individuelle le permet, à toute espèce de connaissances, et qu'elle le place sur la route des découvertes, c'est une vérité incontestable pour tout homme qui a seulement mouillé ses lèvres à la coupe de la vraie philosophie. Mais quelle conclusion tirerons-nous de cette vérité? *qu'il faut donc faire tous nos efforts pour pénétrer les mystères de cette religion?* Nullement : permettez-moi de vous le dire, c'est un sophisme évident. La conclusion légitime est qu'il faut subordonner toutes nos connaissances à la religion, croire fermement qu'on étudie en priant; et surtout, lorsque nous nous occupons de philosophie rationnelle, ne jamais oublier que toute proposition de métaphysique, qui ne sort pas

comme d'elle-même d'un dogme chrétien, n'est et ne peut être qu'une coupable extravagance. Voilà qui nous suffit pour la pratique : qu'importe tout le reste ? Je vous ai suivi avec un extrême intérêt dans tout ce que vous nous avez dit sur cette incompréhensible unité, base nécessaire de la *réversibilité* qui expliquerait tout, si on pouvait l'expliquer. J'applaudis à vos connaissances et à la manière dont vous savez les faire converger : cependant quel avantage vous donnent-elles sur moi ? Cette réversibilité, je la crois tout comme vous, comme je crois à l'existence de la ville de Pékin aussi bien que ce missionnaire qui en revient, avec qui nous dînâmes l'autre jour. Quand vous pénétreriez la raison de ce dogme, vous perdriez le mérite de la foi, non-seulement sans aucun profit, mais de plus avec un très grand danger pour vous ; car vous ne pourriez, dans ce cas, répondre de votre tête. Vous rappelez-vous ce que nous lisions ensemble, il y a quelque temps, dans un livre de saint Martin ? *Que le chimiste imprudent court risque d'adorer son ouvrage*. Ce mot n'est point écrit en l'air : Mallebranche n'a-t-il pas dit qu'une *fausse croyance sur l'efficacité des*

causes secondes pouvait mener à l'idolâtrie? c'est la même idée. Nous avons perdu, il n'y a pas bien longtemps, un ami commun éminent en science et en sainteté : vous savez bien que lorsqu'il faisait, toujours pour lui seul, certaines expériences de chimie, il croyait devoir s'environner de saintes précautions. On dit que la chimie pneumatique date de nos jours : mais il y a eu, il y a, et sans doute il y aura toujours une chimie trop *pneumatique*. Les ignorants rient de ces sortes de choses, parce qu'il n'y comprennent rien, et c'est tant mieux pour eux. Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous avions les connaissances qui égarèrent les premiers idolâtres, nous le serions tous, ou que du moins Dieu pourrait à peine marquer pour lui *douze mille hommes dans chaque tribu*. Nous partons toujours de l'hypothèse banale que l'homme s'est élevé graduellement de la barbarie à la science et à la civilisation. C'est le rêve favori, c'est l'erreur-mère, et, comme dit l'école, le *protopseudès* de notre siècle. Mais si les philosophes de ce malheu-

reux siècle, avec l'horrible perversité que nous leur avons connue, et qui s'obstinent encore malgré les avertissements qu'ils ont reçus, avaient possédé de plus quelques-unes de ces connaissances qui ont dû nécessairement appartenir aux premiers hommes, malheur à l'univers! ils auraient amené sur le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel. Voyez ce qu'ils ont fait et ce qu'ils nous ont attiré, malgré leur profonde stupidité dans les sciences spirituelles.

Je m'oppose donc, autant qu'il est en moi, à toute recherche curieuse qui sort de la sphère temporelle de l'homme. *La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre*. c'est un excellent mot de Bacon, et, pour cette fois, je n'ai pas envie de le critiquer. Je serais seulement un peu tenté de croire qu'il n'a pas lui-même assez réfléchi sur sa propre maxime, puisqu'il a travaillé formellement à séparer l'*aromate* de la science.

Observez encore que la religion est le plus grand véhicule de la science. Elle ne peut, sans doute, créer le talent qui n'existe pas: mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve, surtout le talent des décou-

vertes, tandis que l'irréligion le comprime toujours et l'étouffe souvent. Que voulons-nous de plus? Il n'est pas permis de pénétrer l'instrument qui nous a été donné pour pénétrer. Il est trop aisé de le briser, ou, ce qui est pire peut-être, de le fausser. Je remercie Dieu de mon ignorance encore plus que de ma science; car ma science est moi, du moins en partie, et par conséquent je ne puis être sûr qu'elle est bonne : mon ignorance au contraire, du moins celle dont je parle, est de lui; partant, j'ai toute la confiance possible en elle. Je n'irai point tenter follement d'escalader l'enceinte salutaire dont la sagesse divine nous a environnés; je suis sûr d'être de ce côté sur les terres de la vérité : qui m'assure qu'au delà (pour ne point faire de supposition plus triste) je ne me trouverai pas sur les domaines de la superstition?

LE CHEVALIER.

Entre deux puissances supérieures qui se battent, une troisième, quoique très faible, peut bien se proposer pour médiatrice, pourvu qu'elle leur soit agréable et qu'elle ait de la bonne foi.

Il me semble d'abord, M. le sénateur, que vous avez donné un peu trop de latitude à vos idées religieuses. Vous dites que l'explication des causes doit toujours être cherchée hors du monde matériel, et vous citez Keppler, qui arriva à ses fameuses découvertes par je ne sais quel système d'harmonie céleste à laquelle je ne comprends rien ; mais dans tout cela je ne vois pas l'ombre de religion. On peut bien être musicien et calculer des accords sans avoir de la piété. Il me semble que Keppler aurait fort bien pu découvrir ses lois sans croire en Dieu.

LE SÉNATEUR.

Vous vous êtes répondu à vous-même, M. le chevalier, en prononçant ces mots *hors du monde matériel*. Je n'ai point dit que chaque découverte doive sortir immédiatement d'un dogme comme le poulet sort de l'œuf : j'ai dit qu'il n'y a point de causes dans la matière, et que par conséquent elles ne doivent point être cherchées dans la matière. Or, mon cher ami, il n'y a que les hommes religieux qui puissent et qui veuillent en sortir. Les autres ne croient qu'à la matière, et se courroucent même lorsqu'on leur

parle d'un autre ordre de choses. Il faut à notre siècle une astronomie mécanique, une chimie mécanique, une pesanteur mécanique, une morale mécanique, une parole mécanique, des remèdes mécaniques pour guérir des maladies mécaniques : que sais-je enfin? tout n'est-il pas mécanique ? Or, il n'y a que l'esprit religieux qui puisse guérir cette maladie. Nous parlions de Keppler; mais jamais Keppler n'aurait pris la route qui le conduisit si bien, s'il n'avait pas été éminemment religieux. Je ne voudrais pas d'autre preuve de son caractère que le titre qu'il donna à son ouvrage sur la véritable époque de la naissance de J. C. (1). Je doute que de nos jours un astronome de Londres ou de Paris en choisît un pareil.

Ainsi vous voyez, mon cher chevalier, que je n'ai pas confondu les objets, comme vous l'avez cru d'abord.

LE CHEVALIER.

Soit : je ne suis point assez fort pour dis-

(1) On connaît un ouvrage de ce fameux astronome intitulé : *De vero anno quo Dei Filius humanam naturam assumpsit Joh. Keppleri commentatiuncula*, in-4°. Peut-être qu'en effet un érudit protestant ne s'exprimerait point ainsi de nos jours.

puter avec vous ; mais voici un point sur lequel j'aurais encore envie de vous quereller : notre ami avait dit que votre goût pour les explications d'un genre extraordinaire pouvait vous conduire et en conduire d'autres peut-être à de très grands dangers, et qu'elles avaient de plus l'extrême inconvénient de nuire aux études utiles. A cela vous avez répondu que c'était précisément le contraire, et que rien ne favorisait l'avancement des sciences et des découvertes en tout genre, comme cette tournure d'esprit qui nous porte toujours hors du monde matériel. C'est encore un point sur lequel je ne me crois pas assez fort pour disputer avec vous; mais ce qui me paraît évident, c'est que vous avez passé l'autre objection sous silence, et cependant elle est grave. J'accorde que les idées mystiques et extraordinaires puissent quelquefois mener à d'importantes découvertes : il faut aussi mettre dans l'autre bassin de la balance les inconvénients qui peuvent en résulter. Accordons, par exemple, qu'elles puissent illuminer un Keppler : si elles doivent encore produire dix mille fous qui troublent le monde et le corrompent même, je me sens très disposé à sacrifier le grand homme.

Je crois donc, si vous voulez bien excuser mon impertinence, que vous êtes allé un peu trop loin, et que vous ne feriez pas mal de vous défier un peu plus de vos *élans spirituels :* du moins, je ne l'aurai jamais assez dit, autant que j'en puis juger. Mais comme le devoir d'un médiateur est d'ôter et d'accorder quelque chose aux deux parties, il faut aussi vous dire, M. le comte, que vous me paraissez pousser la timidité à l'excès. Je vous fais mon compliment sur votre soumission religieuse. J'ai beaucoup couru le monde : en vérité, je n'ai rien trouvé de meilleur; mais je ne sais pas trop comprendre comment la foi vous mène à craindre la superstition. C'est tout le contraire, ce me semble, qui devrait arriver; je suis de plus surpris que vous en vouliez autant à cette superstition, qui n'est pas, ce me semble, une si mauvaise chose. Au fond qu'est-ce que la superstition? L'abbé Gérard, dans un excellent livre dont le titre est cependant en opposition directe avec l'ouvrage, m'enseigne qu'il n'y a point de synonymes dans les langues. La superstion n'est donc ni l'*erreur*, ni le *fanatisme*, ni aucun autre monstre de ce genre portant un autre nom. Je le répète,

qu'est-ce donc que la superstition? *Super* ne veut-il pas dire *par delà*? Ce sera donc quelque chose qui est *par delà* la croyance légitime. En vérité, il n'y a pas de quoi crier *haro*. J'ai souvent observé dans ce monde que *ce qui suffit ne suffit pas;* n'allez pas prendre ceci pour un jeu de mots : celui qui veut faire précisément tout ce qui est permis fera bientôt ce qui ne l'est pas. Jamais nous ne sommes sûrs de nos qualités morales que lorsque nous avons su leur donner un peu d'exaltation. Dans le monde politique, les pouvoirs constitutionnels établis parmi les nations libres ne subsitent guère qu'en se heurtant. Si quelqu'un vient à vous pour vous renverser, il ne suffit pas de vous roidir à votre place : il faut le frapper lui-même, et le faire reculer si vous pouvez. Pour franchir un fossé, il faut toujours fixer son point de vue fort au delà du bord, sous peine de tomber dedans. Enfin c'est une régle générale; il serait bien singulier que la religion en fût une exception. Je ne crois pas qu'un homme, et moins encore une nation, puisse croire précisément ce qu'il faut. Toujours il y aura du plus ou du moins. J'imagine, mes bons amis, que l'honneur ne vous déplaît pas? cependant qu'est-ce que l'hon-

neur ? C'est la *superstition de la vertu*, ou ce n'est rien. En amour, en amitié, en fidélité, en bonne foi, etc., la superstition est aimable, précieuse même et souvent nécessaire ; pourquoi n'en serait-il de même de la piété ? je suis porté à croire que les clameurs contre *les excès de la chose* partent des ennemis de *la chose*. La raison est bonne sans doute, mais il s'en faut que tout doive se régler par la raison. — Ecoutez ce petit conte, je vous en prie : peut-être c'est une histoire.

Deux sœurs ont leur père à la guerre : elles couchent dans la même chambre ; il fait froid, et le temps est mauvais : elles s'entretiennent des peines et des dangers qui environnent leur père. *Peut-être*, dit l'une, *il bivaque dans ce moment : peut-être il est couché sur la terre, sans feu ni couverture : qui sait si ce n'est pas le moment que l'ennemi a choisi.... ah !....*

Elle s'élance hors de son lit, court en chemise à son bureau, en tire le portrait de son père, vient le placer sous son chevet, et jette sa tête sur le bijou chéri.—*Bon papa ! je te garderai.* — *Mais, ma pauvre sœur*, dit l'autre, *je crois que la tête vous tourne.*

Croyez-vous donc qu'en vous enrhumant vous sauverez notre père, et qu'il soit beaucoup plus en sûreté parce que votre tête appuie sur son portrait? prenez garde de de le casser, et, croyez moi, dormez.

Certainement celle-ci a raison, et tout ce qu'elle dit est vrai; mais si vous deviez épouser l'une ou l'autre de ces deux sœurs, dites-moi, graves philosophes, choisiriez-vous la logicienne ou la *superstitieuse* ?

Pour revenir, je crois que la superstition est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la hauteur et planter les échelles. Vous m'opposerez les abus; mais d'abord, croyez-vous que les abus d'une chose divine n'aient pas dans la chose même certaines limites naturelles, et que les inconvénients de ces abus puissent jamais égaler le danger d'ébranler la croyance? Je vous dirai d'ailleurs, en suivant ma comparaison: si un ouvrage avancé est trop avancé, ce sera aussi un grand *abus;* car il ne sera utile qu'à l'ennemi qui s'en servira pour se mettre à couvert et battre la place: faut-il donc ne point faire d'ouvrages avancés? Avec cette

belle crainte des *abus*, on finirait par ne plus oser remuer.

Mais il y a des abus ridicules et des abus criminels; voilà ce qui m'intrigue. C'est un point que je n'ai pas su débrouiller dans ma tête. J'ai vu des hommes livrés à ces idées singulières dont vous parliez tout à l'heure, qui étaient bien, je vous l'assure, les plus honnêtes et les plus aimables qu'il fût possible de connaître. Je veux vous faire à ce propos une petite histoire qui ne manquera pas de vous amuser. Vous savez dans quelle retraite et avec quelles personnes j'ai passé l'hiver de 1806. Parmi les personnes qui se trouvaient là, un de vos anciens amis, M. le comte, faisait les délices de notre société; c'était le vieux commandeur de M...., que vous avez beaucoup vu jadis à Lyon, et qui vient de terminer sa longue et vertueuse carrière. Il avait soixante et dix ans révolus lorsque nous le vîmes se mettre en colère pour la première fois de sa vie. Parmi les livres qu'on nous envoyait de la ville voisine pour occuper nos longues soirées, nous trouvâmes un jour l'ouvrage posthume de je ne sais quel échappé des petites-maisons de Genève, qui avait passé une grande partie de sa vie à

chercher la cause mécanique de la pesanteur, et qui, se flattant de l'avoir trouvée, chantait modestement EUREKA, tout en s'étonnant néanmoins de *l'accueil glacé qu'on faisait à son système* (1). En mourant, il avait chargé ses exécuteurs testamentaires de publier, pour le bien de l'univers, cette rare découverte accompagnée de plusieurs morceaux d'une métaphysique pestilentielle. Vous sentez bien qu'il fut obéi ponctuellement; et ce livre qui était échu au bon commandeur le mit dans une colère tout à fait divertissante.

« Le *sage* auteur de ce livre, nous disait-« il, a découvert que la cause de la pesanteur « doit se trouver hors du monde, vu qu'il n'y « a dans l'univers aucune machine capable « d'exécuter ce que nous voyons. Vous me « demanderez peut-être ce que c'est qu'une « région *hors du monde*? L'auteur ne le dit « pas, mais ce doit être bien loin. Quoi qu'il « en soit, *dans ce pays hors du monde, il* « *y avait une fois* (on ne sait ni comment « ni pourquoi, car ni lui ni ses amis ne se « forment l'idée d'aucun commencement), « *il y avait*, dis-je, *une quantité suffisante*

(1) *Voy.* la pag. 307 du livre en question. Genève, 1805, in-8°.

« *d'atomes en réserve. Ces atomes étaient*
« *faits comme des cages, dont les barreaux*
« *sont plusieurs millions de fois plus longs*
« *qu'ils ne sont épais. Il appelle ces atomes*
« ultra-mondains, *à cause de leur pays natal,*
« *où* gravifiques, *à cause de leurs fonctions.*

« *Or, il advint qu'un jour Dieu prit de ces*
« *atomes autant qu'il en put tenir dans ses*
« *deux mains, et les lança de toutes ses*
« *forces dans notre sphère, et voilà pourquoi*
« *le monde tourne.*

« *Mais il faut bien observer que cette pro-*
« *jection d'atomes eut lieu* une fois pour
« toutes (1), *car dès lors il n'y a pas d'exem-*
« *ple que Dieu se soit mêlé de la gravité.*

« Voilà où nous en sommes! voilà ce
« qu'on a pu nous dire; car on ose tout dire
« à ceux qui peuvent tout entendre. Nous
« ressemblons aujourd'hui dans nos lectures
« à ces insectes impurs qui ne sauraient vivre
« que dans la fange; nous dédaignons tout
« ce qui instruisait, tout ce qui charmait nos
« ancêtres; et, pour nous, un livre est tou-
« jours assez bon, pourvu qu'il soit mauvais. »

Jusque-là tout le monde pouvait être de

---

(1) C'est l'expression de l'auteur.

l'avis de l'excellent vieillard; mais nous tombâmes des nues lorsqu'il ajouta :

« N'avez-vous jamais remarqué que, par-
« mi les innombrables choses qu'on a dites,
« surtout à l'époque des ballons, sur le vol
« des oiseaux et sur les efforts que notre pe-
« sante espèce a faits à diverses époques pour
« imiter ce mécanisme merveilleux, il n'est
« venu dans la tête d'aucun philosophe de
« se demander si les oiseaux ne pourraient
« point donner lieu à quelques réflexions
« particulières sur la pesanteur? Cependant,
« si les hommes s'étaient rappelé que toute
« l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans
« les oiseaux quelque chose de divin; que
« toujours elle les a interrogés sur l'avenir;
« que suivant une tradition bizarre, elle les
« avait déclarés *antérieurs aux dieux;* qu'elle
« avait consacré certains oiseaux à ses divi-
« nités principales; que les prêtres égyptiens,
« au rapport de Clément d'Alexandrie, ne
« mangeaient, pendant le temps de leurs pu-
« rifications légales, que des chairs de vo-
« latile, *parce que les oiseaux étaient les*
« *plus légers de tous les animaux* (1), et

(1) Si la citation est exacte, ce que je ne puis vérifier en ce moment,

« que, suivant Platon dans son livre des Lois, « *l'offrande la plus agréable qu'il soit pos-* « *sible de faire aux dieux, c'est un oiseau*(1); « s'ils avaient considéré de plus cette foule « de faits surnaturels où les oiseaux sont in- « tervenus, et surtout l'honneur insigne fait « à la colombe, je ne doute pas qu'ils n'eus- « sent été conduits à mettre en question « si la loi commune de la pesanteur affecte « les oiseaux vivants au même degré que le « reste de la matière brute ou organisée.

« Mais pour nous élever plus haut, si l'or- « gueilleux aveugle que je vous citais tout « à l'heure, au lieu de lire Lucrèce, qu'il « reçut à treize ans des mains d'un père as- « sassin, avait lu les vies des saints, il aurait « pu concevoir quelques idées justes sur la

---

il est superflu d'observer que cette expression doit être prise dans le sens vulgaire de *viande légère*. (*Note de l'Editeur.*)

(1) Les citations de mémoire sont rarement parfaitement exactes. Platon, dans cet endroit de ses œuvres, ne dit point que *l'oiseau* (seul) *est l'offrande la plus agréable*. Il dit que « les offrandes les plus divines « (θειότατα δῶρα) sont les oiseaux *et les figures qu'un peintre* « *peut exécuter en un jour*. » (Opp., tom. IX, de Leg. lib. XII, pag. 206.) Il faut mettre le second article au nombre de ceux où le bon plaisir du plus grand philosophe de l'antiquité fut d'être énigmatique ou même bizarre, sans qu'on sache pourquoi.

(*Note de l'Editeur.*)

« route qu'il faudrait tenir pour découvrir
« la cause de la pesanteur; il aurait vu que
« parmi les miracles incontestables opérés
« par ces élus, ou qui s'opéraient sur leurs
« personnes, et dont le plus hardi scepticisme
« ne peut ébranler la certitude, il n'en est
« pas de plus incontestable ni de plus fré-
« quent que celui du ravissement matériel.
« Lisez, par exemple, les vies et les procès
« de canonisation de saint François Xavier,
« de saint Philippe de Néri, de sainte Thé-
« rèse, etc., etc., et vous verrez s'il est pos-
« sible de douter. Contesterez-vous les faits
« racontés par cette sainte elle-même, dont
« le génie et la candeur égalaient la sainte-
« té! On croit entendre saint Paul racontant
« les dons de la primitive église, et prescri-
« vant des régles pour les manifester utile-
« ment, avec un naturel, un calme, un sang-
« froid mille fois plus persuasifs que les
« serments les plus solennels.

« Les jeunes gens, surtout les jeunes gens
« studieux, et surtout encore ceux qui ont
« eu le bonheur d'échapper à certains dan-
« gers, sont fort sujets à songer durant le
« sommeil qu'ils s'élèvent dans les airs et
« qu'ils s'y meuvent à volonté; un homme de

« beaucoup d'esprit et d'un excellent carac-
« tère, que j'ai beaucoup vu jadis, mais que
« je ne dois plus revoir, me disait un jour
« qu'il avait été si souvent visité dans sa jeu-
« nesse par ces sortes de rêves, qu'il s'était
« mis à soupçonner que la pesanteur n'était
« pas naturelle à l'homme. Pour mon compte,
« je puis vous assurer que l'illusion chez
« moi était quelquefois si forte, que j'étais
« éveillé depuis quelques secondes avant
« d'être bien détrompé.

« Mais il y a quelque chose de plus grand
« que tout cela. Lorsque le divin auteur de
« notre religion eut accompli tout ce qu'il
« devait encore faire sur la terre après sa
« mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples
« les trois dons qu'il ne leur retirera jamais,
« l'intelligence (1), la mission (2), et l'indé-
« fectibilité (3) ; alors, *tout étant consommé*
« dans un nouveau sens, en présence de ses
« disciples qui venaient de le toucher et de
« manger avec lui, l'Homme-Dieu *cessa de*
« *peser* et se perdit dans les nues.

« Il y a loin de là aux *atomes gravifiques;*

---

(1) Luc, XXIV, 45.
(2) Marc, XVI, 15, 16.
(3) Matth., XXVIII, 20.

« cependant il n'y a pas d'autre moyen de « savoir ou de se douter au moins de ce que « c'est que la pesanteur. »

A ces mots, un éclat de rire, parti d'un coin du salon, nous déconcerta tous. Vous croirez peut-être que le commandeur se fâcha : pas du tout, il se tut; mais nous vîmes sur son visage une profonde expression de tristesse mêlée de terreur. Je ne saurais vous dire combien je le trouvai intéressant. Le rieur, dont vous croirez sans doute deviner le nom, se crut obligé de lui adresser des excuses qui furent faites et reçues de fort bonne grâce. La soirée se termina très paisiblement.

La nuit, lorsque mes quatre rideaux m'eurent séparé, par un *double contour*, des hommes, de la lumière et des affaires, tout ce discours me revint dans l'esprit. *Quel mal y a-t-il donc*, me disais-je, *que ce digne homme croie que l'état de sainteté et les élans d'une piété ardente aient la puissance de suspendre, à l'égard de l'homme, les lois de la pesanteur, et qu'on peut en tirer des conclusions légitimes sur la nature de cette loi? Certainement il n'y a rien de plus innocent.*

Mais ensuite je me rappelais certains per-

sonnages de ma connaissance qui me paraissent être arrivés par le même chemin à un résultat bien différent. C'est pour eux qu'a été fait le mot d'*illuminé*, qui est toujours pris en mauvaise part. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce mouvement de la conscience universelle qui condamne ces hommes et leurs doctrines: et, en effet, j'en ai connu plusieurs d'un caractère très équivoque, d'une probité assez problématique; et remarquables surtout par une haine plus ou moins visible pour l'ordre et la hiérarchie sacerdotales. Que faut-il donc penser? Je m'endormis avec ce doute, et je le retrouve aujourd'hui auprès de vous. Je balance entre les deux systèmes que vous m'avez exposés. L'un me paraît priver l'homme des plus grands avantages, mais au moins on peut dormir tranquille; l'autre échauffe le cœur et dispose l'esprit aux plus nobles et aux plus heureux efforts; mais aussi il y a de quoi trembler pour le bon sens et pour quelque chose de mieux encore. Ne pourrait-on pas trouver une régle qui pût me tranquilliser, et me permettre d'avoir un avis?

LE COMTE.

Mon très cher chevalier, vous ressemblez à un homme plongé dans l'eau qui demanderait à boire. Cette régle que vous demandez existe : elle vous touche, elle vous environne, elle est universelle. Je vais vous prouver en peu de mots que, sans elle, il est impossible à l'homme de marcher ferme, à égale distance de l'illuminisme et du scepticisme; et pour cela.....

LE SÉNATEUR.

Nous vous entendrons un autre jour.

LE COMTE.

Ah! ah! vous êtes de l'aréopage. Eh bien! n'en parlons plus pour aujourd'hui; mais je vous dois des remercîments et des félicitations, M. le chevalier, pour votre charmante apologie de la superstition. A mesure que vous parliez, je voyais disparaître ces traits hideux et ces longues oreilles dont la peinture ne manque jamais de la décorer; et quand vous avez fini, elle me semblait presque une jolie femme. Lorsque vous aurez notre âge, hélas! nous ne vous entendrons

plus ; mais d'autres vous entendront, et vous leur rendrez la culture que vous tenez de nous. Car c'est bien nous, s'il vous plaît, qui avons donné le premier coup de bèche à cette bonne terre. Au surplus, messieurs, nous ne sommes pas réunis pour disputer, mais pour discuter. Cette table, quoiqu'elle ne porte que du thé et quelques livres, est aussi une *entremetteuse de l'amitié*, comme dit le proverbe que notre ami citait tout à l'heure : ainsi nous ne contesterons plus. Je voudrais seulement vous proposer une idée qui pourrait bien, ce me semble, passer pour un traité de paix entre nous. Il m'a toujours paru que, dans la haute métaphysique, il y a des régles de *fausse position* comme il y en avait jadis dans l'arithmétique. C'est ainsi que j'envisage toutes les opinions qui s'éloignent de la révélation expresse, et qu'on emploie pour expliquer d'une manière plus ou moins plausible tel ou tel point de cette même révélation. Prenons, si vous voulez, pour exemple, l'opinion de la préexistence des âmes, dont on s'est servi pour expliquer le péché originel. Vous voyez d'un coup d'œil tout ce qu'on peut dire contre la création successive des âmes, et le parti qu'on peut tirer de la

préexistence pour une foule d'explications intéressantes : je vous déclare néanmoins expressément que je ne prétends point adopter ce système comme une vérité; mais je dis, et voici ma régle de *fausse position* : Si j'ai pu, moi chétif mortel, trouver une solution nullement absurde qui rend assez bien raison d'un problème embarrassant, comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore, et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité? J'en dis autant de l'hypothèse ingénieuse de l'illustre Leibnitz, qu'il a établie sur le crime de Sextus Tarquin, et qu'il a développée avec tant de sagacité dans sa Théodicée; j'en dis autant de cent autres systèmes, et des vôtres en particulier, mon digne ami. Pourvu qu'on ne les regarde point comme des démonstrations, qu'on les propose modestement, et qu'on ne les propose que pour se tranquilliser l'esprit, comme je viens de vous le dire, et qu'ils ne mènent surtout ni à l'orgueil ni au mépris de l'autorité, il me semble que la critique doit se taire devant ces précautions. On tâtonne dans toutes les sciences : pourquoi la métaphysique, la plus obscure de toutes, serait-elle exceptée? J'en re-

viens cependant toujours à dire que, pour peu qu'on se livre trop à ces sortes de recherches transcendantes, on fait preuve au moins d'une certaine inquiétude qui expose fort le mérite de la foi et de la docilité. Ne trouvez-vous pas qu'il y a déjà bien longtemps que nous sommes dans les nues? En sommes-nous devenus meilleurs? J'en doute un peu. Il serait temps de redescendre sur terre. J'aime beaucoup, je vous l'avoue, les idées pratiques, et surtout ces analogies frappantes qui se trouvent entre les dogmes du Christianisme et ces doctrines universelles que le genre humain a toujours professées, sans qu'il soit possible de leur assigner aucune racine humaine. Après le voyage que nous venons d'exécuter à tire-d'aile dans les plus hautes régions de la métaphysique, je voudrais vous proposer quelque chose de moins sublime : parlons par exemple des *indulgences*.

LE SÉNATEUR.

La transition est un peu brusque.

LE COMTE.

Qu'appelez-vous *brusque*, mon cher ami? Elle n'est ni brusque ni insensible, car il n'y

en a point. Jamais nous ne nous sommes égarés un instant, et maintenant encore nous ne changeons point de discours. N'avons-nous pas examiné en général la grande question des souffrances du juste dans ce monde, et n'avons-nous pas reconnu clairement que toutes les objections fondées sur cette prétendue injustice étaient des sophismes évidents ? Cette première considération nous a conduits à celle de la *réversibilité*, qui est le grand mystère de l'univers. Je n'ai point refusé, M. le sénateur, de m'arrêter un instant avec vous sur le bord de cet abîme où vous avez jeté un regard bien perçant. Si vous n'avez pas *vu*, on ne vous accusera pas au moins de n'avoir pas bien regardé. Mais en nous essayant sur ce grand sujet, nous nous sommes bien gardés de croire que ce mystère qui explique tout eût besoin lui-même d'être expliqué. C'est un fait, c'est une croyance aussi naturelle à l'homme que la vue ou la respiration; et cette croyance jette le plus grand jour sur les voies de la providence dans le gouvernement du monde moral. Maintenant, je vous fais apercevoir ce dogme universel dans la doctrine de l'Eglise sur un point qui excita tant de rumeur dans le XVI[e] siècle, et qui fut le pre-

mier prétexte de l'un des plus grands crimes que les hommes aient commis contre Dieu. Il n'y a cependant pas de père de famille protestant qui n'ait accordé des indulgences chez lui, qui n'ait pardonné à un enfant punissable *par l'intercession* et *par les mérites* d'un autre enfant dont il a lieu d'être content. Il n'y a pas de souverain protestant qui n'ait signé cinquante *indulgences* pendant son règne, en accordant un emploi, en remettant ou commuant une peine, etc., *par les mérites* des pères, des frères, des fils, des parents, ou des ancêtres. Ce principe est si général et si naturel qu'il se montre à tout moment dans les moindres actes de la justice humaine. Vous avez ri mille fois de la sotte balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le Christianisme nous montre bien une autre balance. D'un côté tous les crimes, de l'autre toutes les satisfactions ; de ce côté, les bonnes œuvres de tous les hommes, le sang des martyrs, les sacrifices et les larmes de l'innocence s'accumulant sans relâche pour faire équilibre au mal qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés. Il faut qu'à la fin

le côté du salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente *fait gémir tous les êtres* (1), il suffit que l'homme veuille. Non-seulement il jouit de ses propres mérites, mais les satisfactions étrangères lui sont imputées par la justice éternelle, pourvu qu'il l'ait voulu et qu'il se soit rendu digne de cette *réversibilité*. Nos frères séparés nous ont contesté ce principe, comme si la *rédemption* qu'ils adorent avec nous était autre chose qu'*une grande indulgence, accordée au genre humain par les mérites infinis de l'innocence par excellence, volontairement immolée pour lui!* Faites sur ce point une observation bien importante : l'homme qui est fils de la vérité est si bien fait pour la vérité, qu'il ne peut être trompé que par la vérité corrompue ou mal interprétée. Ils ont dit : *L'Homme-Dieu a payé pour nous; donc nous n'avons pas besoin d'autres mérites;* il fallait dire : *Donc les mérites de l'innocent peuvent servir au coupable*. Comme la rédemption n'est qu'une *grande indulgence*, l'indulgence, à son tour, n'est qu'une *rédemption diminuée*. La disproportion est immense sans doute; mais le

(1) Rom. VIII, 22.

principe est le même, et l'analogie incontestable. *L'indulgence générale* n'est-elle pas vaine pour celui qui ne veut pas en profiter et qui l'annulle, quant à lui, par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté? Il en est de même de la *rédemption particulière*. Et l'on dirait que l'erreur s'était mise en garde d'avance contre cette analogie évidente, en contestant le mérite des bonnes œuvres personnelles ; mais l'épouvantable grandeur de l'homme est telle, qu'il a le pouvoir de résister à Dieu et de repousser sa grâce : elle est telle, que le dominateur souverain, et *le roi des vertus*, ne le traite qu'AVEC RESPECT (1). Il n'agit pour lui, qu'avec lui; il ne force point sa volonté (cette expression n'a même point de sens); il faut qu'elle acquiesce ; il faut que, par une humble et courageuse coopération, l'homme s'approprie cette satisfaction, autrement elle lui demeurera étrangère. *Il doit prier sans doute comme s'il ne pouvait rien ; mais il doit agir aussi comme s'il pouvait tout* (2). Rien n'est accordé qu'à ses efforts, soit qu'il mérite par lui-même, soit qu'il s'approprie les œuvres d'un autre.

---

(1) *Cum magnâ reverentiâ*. (Sap. XII, 18.)

(2) Louis Racine, préface du poëme de la Grâce.

Vous voyez comment chaque dogme du Christianisme se rattache aux lois fondamentales du monde spirituel : il est tout aussi important d'observer qu'il n'en est pas un qui ne tende à purifier l'homme et à l'exalter.

Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport ! le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre* et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe*. L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les eprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres.

Et quelle belle loi encore que celle qui a mis deux conditions indispensables à toute *indulgence* ou *rédemption secondaire* : mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres prescrites et pureté de conscience de l'autre ! Sans l'œuvre méritoire, sans *l'état de grâce*, point de rémission par les mérites de l'innocence. Quelle noble émulation pour la vertu ! quel avertissement et quel encouragement pour le coupable !

« Vous pensez, disait jadis l'apôtre des « Indes à ses néophytes, vous pensez à vos « frères qui souffrent dans un autre monde : « vous avez la religieuse ambition de les sou- « lager ; mais pensez d'abord à vous-mêmes : « Dieu n'écoute point celui qui se présente à « lui avec une conscience souillée ; *avant « d'entreprendre de soustraire des âmes aux « peines du purgatoire, commencez par dé- « livrer les vôtres de l'enfer* (1). »

Il n'y a pas de croyance plus noble et plus utile, et tout législateur devrait tâcher de l'établir chez lui, sans même s'informer si elle est fondée ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de montrer une seule opinion universellement utile qui ne soit pas vraie.

Les aveugles ou les rebelles peuvent donc contester tant qu'ils voudront le principe des *indulgences :* nous les laisserons dire, c'est celui de la *réversibilité;* c'est la foi de l'univers.

J'espère, messieurs, que nous avons beaucoup ajouté, dans ces deux derniers entretiens, à la masse des idées que nous avions

---

(1) *Et sanè æquum est ut alienam à purgatorio animam liberaturus, priùs ab inferno liberet suam.* Lettre de saint François Xavier à saint Ignace. Goa, 21 octobre 1542. (*Inter epist. sancti Francisci Xaverii à Tursellino et Possevino latinè versas.* Wratislaviæ, 1734, in-12, p. 16.)

rassemblées dans les premiers sur la grande question qui nous occupe. La pure raison nous a fourni des solutions capables seules de faire triompher la providence, *si l'on ose la juger* (1). Mais le Christianisme est venu nous en présenter une nouvelle d'autant plus puissante qu'elle repose sus une idée universelle aussi ancienne que le monde, et qui n'avait besoin que d'être rectifiée et sanctionnée par la révélation. Lors donc que le coupable nous demandera *pourquoi l'innocence souffre dans ce monde*, nous ne manquerons pas de réponses, comme vous l'avez vu; mais nous pouvons en choisir une plus directe et plus touchante peut-être que toutes les autres. — Nous pouvons répondre : *Elle souffre pour vous, si vous le voulez.*

(1) *Ut vincas cùm judicaris.* (Ps. L, 6.)

FIN DU DIXIÈME ENTRETIEN.

NOTES DU DIXIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 199. Ils (*les* saints Pères) se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux.)

Il est impossible de savoir quels textes l'interlocuteur avait eu en vue, ni même s'il s'en rappelait quelques-uns bien distinctement. Je ne puis citer sur ce point que deux passages ; l'un de Clément d'Alexandrie, l'autre de saint Jean-Chrysostôme. Le premier dit (Pedag., lib. III, ch. XI.) : *Qu'il n'y a rien de plus criminel que de faire servir au vice un signe mystique de sa nature.*

Le second est moins laconique. « Il a été donné, dit-il, pour allumer « dans nous le feu de la charité, afin que de cette manière nous nous « aimions comme des frères, comme des pères et des enfants s'aiment « entre eux... Ainsi les âmes s'avancent l'une vers l'autre pour s'unir... « Mais je ne puis ajouter d'autres choses sur ce sujet... *Vous m'entendez,* « *vous qui êtes admis aux mystères....* Et vous, qui osez prononcer des « paroles outrageantes ou obscènes, songez quelle bouche vous profanez, « et tremblez.... Quand l'apôtre disait aux fidèles : *Saluez-vous par le* « *saint baiser....* c'était pour unir et confondre leurs âmes. » *Per oscula inter se copulavit.* (D. Joan. Chrysost. in II, ad Cor. epist. comm. hom. XXX., inter opp. curâ Bern. de Montfaucon. Paris, MDCCXXXII, tom. X, pag. 630-631.)

On peut encore citer Pline le naturaliste. « Il y a, dit-il, je ne sais « quelle religion attachée à certaines parties du corps. Le revers de la « main, par exemple, se présente au baiser....; mais si nous appliquons « le baiser aux yeux, nous semblons pénétrer jusqu'à l'âme et la tou- « cher. »

Inest et aliis partibus quædam religio : sicut dextra osculis aversa appetitur.... hos (oculos) cùm osculamur, animum ipsum videmur attingere. (C. Plin. Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, MDCLXXXV; in-4°, tom. II, §§ 54, 103, pages 547, 595.)

(*Note de l'éditeur*.)

II.

(Page 200. Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.)

Recherche de la vérité, in-4°.

Au reste, ce système de *la vision en Dieu* est clairement exprimé par saint Thomas, qui aurait été, quatre siècles plus tard, Mallebranche ou Bossuet, et peut-être l'un et l'autre. « *Videntes Deum, omnia simul* « *vident in ipso :* Ceux qui voient Dieu voient en même temps tout en « lui. » (*D. Thom. adversùs gentes*. Lib. III, cap. LIX.) Puisqu'ils vivent dans le sein de celui *qui remplit tout, qui contient tout et qui entend tout*. (Eccli. I, 7.) Saint Augustin s'en approche encore infiniment lorsqu'il appelle Dieu avec tant d'élégance et non moins de justesse, SINUM COGITATIONIS MEÆ ; *le centre générateur de mes pensées*. (Confess., liv. XIII, 11.) Le P. Berthier a dit, en suivant les mêmes idées : Toutes « les créatures, l'ouvrage de vos mains, quoique très distinguées de « vous, puisqu'elles sont finies, sont toujours en vous, et vous êtes « toujours en elles. Le ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque « vous êtes infini ; mais vous les contenez dans votre immensité. *Vous* « *êtes le lieu de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même.* » (Réflex. spirit., tom. III, pag. 28.) Ce système est nécessairement vrai de quelque manière ; quant aux conclusions qu'on en voudra tirer, ce n'est point ici le lieu de s'en ocuper.

III.

(Page 205.... Un seul homme nous a perdus par un seul acte.) Rom. V, 17. seq.

« Tous les hommes doivent donc croître ensemble pour ne faire « qu'un seul corps par le Christ, qui en est la tête. Car nous ne sommes

« tous que les membres de ce corps unique qui se forme et *s'édifie* par « la charité, et ces membres reçoivent de leur chef l'esprit, la vie et « l'accroissement, par le moyen des jointures et des communications « qui les unissent, et suivant la mesure qui est propre à chacun d'eux. » (Eph. IV, 15, 16.)

Et cette grande unité est si fort le but de toute l'action divine par rapport à nous, « *que celui qui accomplit tout en tous ne se trouvera lui-même accompli que lorsqu'elle sera accomplie*. (Ibid. I, 23.)

Et alors, c'est-à-dire à la fin des choses, *Dieu sera tout en tous*. (I. Cor., XV, 28.)

C'est ainsi que saint Paul commentait son maître; et Origène, commentant saint Paul à son tour, se demande ce que signifient ces paroles : *Dieu sera tout en tous*; et il répond : « Je crois qu'elles signi« fient que Dieu sera aussi *tout dans chacun*, c'est-à-dire que chaque « substance intelligente, étant parfaitement purifiée, *toutes ses pen« sées seront Dieu*; elle ne pourra voir et comprendre que Dieu; elle « possédera Dieu, et Dieu sera le principe et la mesure de tous les « mouvements de cette intelligence : ainsi Dieu sera *tout en tous*; car « la distinction du mal et du bien disparaîtra, puisque Dieu, en qui « le mal ne peut résider, sera *tout en tous*; ainsi la fin des choses nous « ramènera au point dont nous étions partis...., lorsque la mort et le « mal seront détruits; alors Dieu sera véritablement TOUT EN TOUS. » (*Origène, au livre des Principes*, liv. III, ch. VI.)

IV.

(Page 208.... Ce pain et ce vin mystiques, qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.)

On pourrait citer plusieurs passages dans ce sens : un seul de saint Augustin peut suffire : « Mes frères, disait-il dans l'un de ses sermons, « si vous êtes le corps et les membres du Sauveur, c'est votre propre « mystère que vous recevez. Lorsqu'on prononce : *Voilà le corps de J.-C.*, vous répondez : *Amen* : vous répondez ainsi à ce que vous êtes « (*ad id quod estis respondetis*), et cette réponse est une confession de « foi.... Ecoutons l'Apôtre qui nous dit : *Etant plusieurs, nous ne*

« *sommes cependant qu'un seul pain et qu'un seul corps.* (I. Cor., x, 17.) « Rappelez-vous que le pain ne se fait pas d'un seul grain, mais de « plusieurs. L'exorcisme, qui précède le baptême, vous *broya* sous la « meule : l'eau du baptême vous fit fermenter ; et lorsque vous reçûtes « le feu du Saint-Esprit, vous fûtes pour ainsi dire *cuits* par ce feu... Il « en est de même du vin. Rappelez-vous, mes frères, comment on le « fait. Plusieurs grains pendent à la grappe ; mais la liqueur exprimée « de ces grains est une confusion dans l'unité. Ainsi le Seigneur J.-C. « a consacré dans sa table le mystère de paix et de notre unité. » (*Saint Augustin, Serm. inter opp. ult. edit. Ben.* Paris, 1683 ; 14 vol. in-fol., tom. V, part. I ; 1103, col. p. 2, litt. D, E, F.)

V.

(Page 210. *Le monde est un système de choses invisibles, manifestées visiblement.*)

ΕΙΣ ΤΟ ΜΗ ΕΚ ΦΑΙΝΟΜΕΝΩΝ ΤΑ ΒΛΕΠΟΜΕΝΑ ΓΕΓΟΝΕΝΑΙ.

(Heb. XI, 3.) La Vulgate a traduit : *Ut ex invisibilibus visibilia fierent.* — Erasme dans sa traduction dédiée à Léon X : *Ut ex his quæ non apparebant ea quæ videntur fierent.* — Le Gros : *Tout ce qui est visible est formé d'une manière ténébreuse.* — La Version de Mons : *Tout ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien auparavant que d'invisible.* — Sacy comme la traduction de Mons. (Il y travailla avec Arnaud, etc. — La traduction protestante d'Osterwald : *De sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites des choses qui apparaissent.* — Celle de David Martin, in-fol., Genève, 1707 (Bible Synodale) : *En sorte que les choses qui se voient* n'ont point *été faites de choses qui paraissent.* — La traduction anglaise, reçue par l'église anglicane : *So that things wich are seen were not made of things wich do appear.* — La traduction esclavone, dont on ignore l'auteur, mais qui est fort ancienne, puisqu'on l'a attribuée, quoique faussement, à saint Jérôme : *Vo ege ot neyavliaemich vidimym byti* (ce qui revient absolument de la Vulgate). — LA traduction allemande de Luther : *Dass alless was man siehet aus nichts worden ist.*

Saint Jean Chrysostôme a entendu ce texte comme la Vulgate, dont

le sens est seulement un peu développé dans le dialogue. Ἐκ μὴ φαινομένων τὰ βλεπόμενα γέγονε. (Chrys. Hom. XXII, in epist. ad Hebr. cap. XI.)

VI.

(Page 212. Le physicien qui a fait l'expérience de Hales.)

Je crois devoir observer en passant, croyant la chose assez peu connue, que cette fameuse expérience de Hales sur les plantes, qui n'enlèvent pas le moindre poids à la terre qui les nourrit, se trouve mot à mot dans le livre appelé : *Actus Petri, seu Recognitiones*. Le fameux Whiston, qui faisait grand cas de ce livre, et qui l'a traduit du grec, a inséré le passage tout entier dans son livre intitulé : *Astronomical principles of religion*. London, 1725; in-8°, pag. 187. Sur ce livre des *Recognitions*, attribué à saint Clément, disciple de Saint Pierre, écrit dans le IIe siècle, et interpolé dans le IIIe, voy. *Joh Millii Prolegomena in N. T. græcum;* in-fol., pag. 1, n° 277, et l'ouvrage de Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, inter opp. Orig. Bâle, Episcopius, 1771 tom. I, pag. 778; 2 vol. in-fol.

VII.

(Page 215. Les lois du monde sont les *lois de Keppler*, etc.)

Il est plus que probable que Keppler n'aurait jamais pensé à la fameuse régle qui l'immortalise, si elle n'était sortie comme d'elle-même de son système harmonique des cieux, fondé.... sur je ne sais quelles perfections pythagoriques des nombres, des figures et consonnances; système mystérieux, dont il s'occupa dès sa première jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, auquel il rapporta tous ses travaux, qui en fut l'âme, et qui nous a valu la plus grande partie de ses observations et de ses écrits. (Mairan, *Dissert. sur la glace*. Paris, 1749; in-12., præf., pag. 11.)

VIII.

(Page 216. On croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, etc., etc.)

La réunion des rayons du soleil augmente la chaleur, comme le prouvent les verres brûlants, *qui sont plus minces dans le milieu que vers les bords*, « à la différence des verres de lunettes, *comme je le* « *crois*. Pour s'en servir, on place d'abord le verre brûlant, *autant que* « *je me le rappelle*, entre le soleil et le corps qu'on veut enflammer; « ensuite on l'élève vers le soleil, *ce qui rend l'angle du cône plus aigu;* « mais je suis persuadé que, s'il avait d'abord été placé à la distance où « on le portait ensuite après l'avoir élevé, il n'aurait plus eu la même « force, et cependant l'angle n'aurait pas été moins aigu. » (*Inquisitio legitima de calore et frigore*, tom. II, pag. 181.) Ailleurs il y revient, et il nous dit : « Que si l'on place d'abord un miroir ardent à la « distance, par exemple, d'une palme, il ne brûle point autant que « si, après l'avoir placé à une distance moindre de moitié, on le retirait « lentement et graduellement à la première distance. *Le cône cependant* « *et la convergence sont les mêmes; mais c'est le mouvement qui aug-* « *mente la chaleur*. » (Ibid. tom. VIII, Nov. org., lib. II, n° 28, pag. 101.) Il n'y a rien au-delà. C'est dans ce genre le point culminant de l'ignorance.

IX.

(Page 216. Jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert et d'autres du même genre.)

Non-seulement je n'ai pas lu, mais je n'ai pu me procurer le livre de Guillaume Gilbert, dont Bacon parle si souvent (*Commentarii de magnete*.) Je puis cependant y suppléer d'une manière suffisante pour mon objet, en citant le passage suivant de la physique de Gassendi, abrégée par Bernier, in-12, tom. I, ch. XVI, pag. 170-171 : « Je suis « persuadé que la terre.... n'est autre chose qu'un grand aimant, et « que l'aimant.... n'est autre chose qu'une petite terre qui provient « de la véritable et légitime substance de la terre. Si, après avoir ob- « servé qu'un rejeton qu'on a planté pousse des racines, qu'il germe, « qu'il jette des branches, etc..., on ne fait aucune difficulté d'assurer « que ce rejeton a été retranché de l'olivier (par exemple) ou de la vé- « ritable substance de l'olivier; de même aussi, après avoir mis un ai- « mant en équilibre et ayant observé que non-seulement il a des pô-

« les, un axe, un équateur, des parallèles, des méridiens et toutes les « autres choses qu'à le corps même de la terre; mais aussi qu'il ap- « porte une conformation avec la terre même, en tournant ses pôles « vers les pôles de la terre et ses autres parties vers les parties sem- « blables de la terre, pourquoi ne peut-on pas assurer que l'aimant a « été retranché de la terre ou de la véritable substance de la terre ? »

X.

(Page 217. Lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit.)

Je trouve dans mes papiers l'observation suivante qui vient fort à l'appui de cette thèse. Je la tirai jadis d'un précis anonyme sur le docteur Cheyne, médecin anglais, inséré dans le 20e vol. du *Magasin européen*, pour l'année 1791, novembre, pag. 356.

« Il faut le dire à la gloire des professeurs en médecine, les plus « grands inventeurs dans cette science et les praticiens les plus célèbres « ne furent pas moins renommés par leur piété que par l'étendue de « leurs connaissances; et véritablement on ne doit point s'étonner que « des hommes appelés par leur profession à scruter les secrets les plus « cachés de la nature, soient les hommes les plus pénétrés de la sa- « gesse et de la bonté de son auteur.... Cette science a peut-être pro- « duit en Angleterre une plus grande *constellation* d'hommes fameux « par le génie, l'esprit et la science, qu'aucune autre branche de nos « connaissances. »

Citons encore l'illustre Morgagni. Il répétait souvent *que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis sa foi à l'abri même de la tentation*. Il s'écriait un jour : *Oh ! si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais !* (Voy. *Elogio del dottore Giambattista Morgagni*, *Efemeridi di Roma*, 13 *giugno* 1772, n° 24.)

XI.

(Page 218. Ils manièrent avec une dextérité merveilleuse, et qu'on ne saurait trop admirer, les instruments remis entre leurs mains, mais ces instruments furent inventés, etc., etc.)

Le mot de *siècle* ne doit point être pris ici au pied de la lettre ; car l'ère moderne de l'invention, dans les sciences mathématiques, s'étend depuis le triumvirat de Cavalieri, du P. Grégoire de saint Vincent et de Viette, à la fin du XVI[e] siècle, jusqu'à Jacques et Jean Bernouilli, au commencement du XVIII[e]; et il est très vrai que cette époque fut celle *de la foi et des factions religieuses*. Un homme de ce dernier siècle, qui paraît n'avoir eu aucun égal pour la variété et l'étendue des connaissances et des talents dégagés de tout alliage nuisible, le P. Boscowich, croyait en 1755, non-seulement qu'on ne pouvait rien opposer *alors* aux *géants* de l'époque qui venait de finir, mais que toutes les sciences étaient sur le point de rétrograder, et il le prouvait par une jolie courbe. (Voy. *Rog. Jos.* Boscowich S. J. *Vaticinium quoddam geometricum*, *in Supplem. ad* Bened. Stay, *philos. recent. versibus traditam. Romæ*, Palearini, 1755; in-8° tom. I, pag. 408.) Il ne m'appartient point de prononcer sur ces *Récréations mathématiques ;* mais je crois qu'en général, et en tenant compte de quelques exceptions qui peuvent aisément être ramenées à la règle, *l'étroite alliance du génie religieux et du génie inventeur* demeurera toujours démontrée pour tout bon esprit.

XII.

(Page 237. Ces atomes étaient faits comme des cages dont les barreaux, etc.)

« Cet excès de la longueur des barreaux sur la largeur doit être ex-
« primé, *au moins*, par le nombre 10 élevé à la 27[e] puissance. Quant
« à la largeur, elle est constamment la même, sans exception quelcon-
« que, et plus petite qu'un pouce d'une quantité qui est 10 élevée à
« la 13[e] puissance. » Ici il n'y a ni plus, ni moins, ni à peu près ; le compte est rond.

XIII.

(Pag. 238.... Que l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque chose de divin, etc.)

Aristophane, dans sa comédie *des Oiseaux*, fait allusion à cette tradition antique :

Οὗτος δὲ (Ἔρως) χάει πτερόεντι μιγεὶς νύχιος κατὰ τάρταρον εὐρὺν

Ενεόττευσε γένος ἡμέτερον, καὶ πρῶτον ἀνήγαγεν ἐς φῶς.
Πρότερον δ' οὐκ ἦν γένος ἀθανάτων....

Ille verò alatus mistus chao et caliginoso, in tartaro ingente,
Edidit nostrum genus, et primum eduxit in lucem :
Neque enim deorum genus ante erat....

(*Aristoph.*, *Aves*, V, 699, 702.)

XIV.

(Page 239... Si au lieu de lire Lucrèce qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, etc.)

Ibid. pag. 23. Il appelle quelque part Lucrèce *son maître dans la physique*. Il ne doute pas d'avoir trouvé la solution *du plus grand problème que les physiciens se soient jamais proposé, et que la plupart d'entre eux avaient toujours regardé, ou comme absolument insoluble en soi, ou comme inaccessible à l'esprit humain*, pag. 244. Cependant il se garde bien de se livrer à l'orgueil : *Il n'a eu de plus que les autres hommes que le bonheur d'avoir été mené, encore écolier,* à la bonne source, *et d'y avoir puisé*. (Page 150.) Et pour faire honneur à son maître, il dit en annonçant la mort d'un Ecossais de ses amis : *Que le pauvre homme s'en est allé* QUO NON NATA JACENT. (Page 290.) Personne au moins ne saurait lui disputer le mérite de la clarté.

XV.

(Page 240. Lisez, par exemple, les vies et les procès de canonisation de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., etc.)

Je crus devoir chercher et placer ici la narration où sainte Thérèse décrit cet état extraordinaire :

« Dans le ravissement, dit-elle, on ne peut presque jamais y résis-
« ter... Il arrive souvent sans que nous y pensions..., avec une impé-
« tuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un
« coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous
« l'ombre de ses ailes... Je résistais quelquefois un peu, mais je me
« trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le

« corps tout brisé... C'est un combat qu'on entreprendrait contre un « très puissant géant... En d'autres temps, il m'était impossible de ré- « sister à un mouvement si violent : *Je me sentais enlever l'âme et la « tête et ensuite tout le corps, en sorte qu'il ne touchait plus à la terre.* « Une chose aussi extraordinaire m'étant arrivée un jour que j'étais à « genoux au chœur, au milieu de toutes les religieuses, prête à com- « munier, j'usai du droit que me donnait ma qualité de supérieure pour « leur défendre d'en parler. Une autre fois, etc. »

(*OEuvres et vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même et par l'ordre de ses supérieurs*. Traduction d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1680 ; in-fol., cap. XX, pag. 104.) *Voy.* encore *les Vies des Saints*, trad. de l'anglais de Butler; 12 vol. in-8°.—*Vie de saint Thomas*, tom; II, pag. 372.—De saint Philippe de Néri, tom. IV, note D, pag. 541, seqq. — *Vie de saint François Xavier*, par le P. Bouhours, in-12, tom. II, pag. 372. — *Prediche di Francesco Masotti, della compagnia di Gesù.* Venezia, 1769, pag. 330, etc., etc.

ONZIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Quoique vous n'aimiez pas trop les voyages dans les nues, mon cher comte, j'aurais envie cependant de vous y transporter de nouveau. Vous me coupâtes la parole l'autre jour en me comparant *à un homme plongé dans l'eau qui demande à boire*. C'est fort bien dit, je vous assure; mais votre épigramme laisse subsister tous mes doutes. L'homme semble de nos jours ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines. Il veut les franchir; il s'agite comme un aigle indigné contre les barreaux de sa cage. Voyez ce qu'il tente dans les sciences naturelles! Voyez encore cette nouvelle alliance qu'il a opérée et qu'il avance avec tant de succès entre les théories physiques et les arts; qu'il force d'enfanter des

prodiges pour servir les sciences! comment voudriez-vous que cet esprit général du siècle ne s'étendît pas jusqu'aux questions de l'ordre spirituel? et pourquoi ne lui serait-il pas permis de s'exercer sur l'objet le plus important pour l'homme, pourvu qu'il sache se tenir dans les bornes d'une sage et respectueuse modération?

LE COMTE.

Premièrement, M. le chevalier, je ne croirais point être trop exigeant si je demandais que l'esprit humain, libre sur tous les autres sujets, un seul excepté, se défendît sur celui-là toute recherche téméraire. En second lieu, cette modération dont vous me parlez, et qui est une si belle chose en spéculation, est réellement impossible dans la pratique : du moins elle est si rare, qu'elle doit passer pour impossible. Or, vous m'avouerez que, lorsqu'une certaine recherche n'est pas nécessaire, et qu'elle est capable de produire des maux infinis, c'est un devoir de s'en abstenir. C'est ce qui m'a rendu toujours suspects et même odieux, je vous l'avoue, tous les élans spirituels des illuminés, et j'aimerais mieux mille fois....

LE SÉNATEUR.

Vous avez donc décidément peur des *illuminés*, mon cher ami! Mais je ne crois pas, à mon tour, être trop exigeant si je demande humblement que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, afin qu'on sache de qui et de quoi l'on parle, ce qui ne laisse pas que d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'*illuminés* à ces hommes coupables, qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de saint Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. Vous m'avouerez, messieurs, qu'il n'est jamais arrivé aux hommes de tomber dans une plus grande confusion d'idées. Je vous confesse même que je ne puis entendre de sang-froid, dans le monde, des étourdis de l'un et de l'autre sexe crier à l'*illuminisme*, au moindre mot qui passe leur intelligence, avec une légèreté et

une ignorance qui pousseraient à bout la patience la plus exercée. Mais vous, mon cher ami le *Romain*, vous, si grand défenseur de l'autorité, parlez-moi franchement. Pouvez-vous lire l'Ecriture sainte sans être obligé d'y reconnaître une foule de passages qui oppriment votre intelligence, et qui l'invitent à se livrer aux tentatives d'une sage *exégèse ?* N'est-ce pas à vous comme aux autres qu'il a été dit : *scrutez les écritures*. Dites-moi, je vous prie, en conscience, comprenez-vous le premier chapitre de la Génèse? Comprenez-vous l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques ? L'Ecclésiaste ne vous cause-t-il aucune peine ? Quand vous lisez dans la Genèse qu'au moment où nos premiers parents s'aperçurent de leur nudité, *Dieu leur fit des habits de peau*, entendez-vous cela au pied de la lettre ? Croyez-vous que la Toute-Puissance se soit employée à tuer des animaux, à les écorcher, à taner leurs peaux, à créer enfin du fil et des aiguilles pour terminer ces nouvelles tuniques ? Croyez-vous que les coupables révoltés de Babel aient réellement entrepris, pour se mettre l'esprit en repos, d'élever une tour dont la girouette atteignît la lune seulement (je dis peu, comme vous

voyez !); *et lorsque les étoiles tomberont sur la terre*, ne serez-vous point empêché pour les placer ? Mais puisqu'il est question du ciel et des étoiles, que dites-vous de la manière dont ce mot de *ciel* est souvent employé par les écrivains sacrés ! Lorsque vous lisez que *Dieu a créé le* ciel *et la terre; que le* ciel *est pour lui*, mais qu'il a donné *la terre aux enfants des hommes; que le Sauveur est monté au* ciel *et qu'il est descendu aux enfers*, etc., comment entendez-vous ces expressions ? Et quand vous lisez *que le Fils est assis à la droite du Père*, et que *saint Etienne en mourant le vit dans cette situation*, votre esprit n'éprouve-t-il pas un certain malaise, et je ne sais quel désir que d'autres paroles se fussent présentées à l'écrivain sacré ? Mille expressions de ce genre vous prouveront qu'il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle ou telle époque, et tantôt de cacher, sous des formes en apparence simples et quelquefois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux : or, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine,

comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean; et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais su voir que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe : *Que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes*. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la

plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire : Or, dites-moi, messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur : à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : *L'orient est sur le point de triompher* ; *le vainqueur partira de la Judée* ; *un enfant divin nous est donné*, *il va paraître*, *il descend du plus haut des cieux*, *il ramènera l'âge d'or sur la terre....* ? Vous savez le reste. Ces idées étaient universellement répandues; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les

vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la onzième églogue de ce poète; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme, qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme(1)? Cela n'est pas

---

(1) *Veteres....vim* μαντιχὴν (divinatricem) *in naturâ quandoque homini inesse contendunt... nec desunt inter recentiores nostri seculi scriptores qui veteribus hâc in re assensum præbeant, etc.*

possible. Jamais un être et, à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances.

Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van-Dale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle ils les regardait comme possibles, et même comme existants. L'homme est assujetti au temps, et néanmoins il est par nature étranger au temps, il l'est au point que l'idée même

---

Voy. Sam. Bochart, Epist. ad dom. de Segrais, Blondel, Reinesius, Fabricius et d'autres encore cités dans la dissestation de Mar. Barth. Christ. Richard, *De Româ ante Romulum conditâ* (*in Thess. dissert. M. Joh. Christoph. Martini*, tom. II, part. 1 ; in-8°; pag. 241.)

du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte: il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme : je dirais qu'*il a peur de s'ennuyer*, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave ; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

Le prophète jouissant du privilége de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout à coup du temps et s'écrie, présent à l'avenir : *ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Ps. XXI, 17-19.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche

prophétique se trouve dans le magnifique Ps. LXXI (1); David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres;* et l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avait cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous

(1) Le dernier verset de ce psaume porte dans la Vulgate : *Defecerunt laudes David filii Jesse.* Le Gros a traduit : *Ici finissent les louanges de David.*

La traduction protestante française dit : *Ici se terminent les requêtes de David;* et la traduction anglaise : *Les prières de David sont finies.* M. Genoude se tire de ses platitudes avec une aisance merveilleuse en disant : *Ici finit le premier recueil que David avait fait de ses Psaumes.* Pour moi, je serais tenté d'écrire intrépidement : *Ici David, oppressé par l'inspiration, jeta la plume,* et ce verset ne serait plus qu'une note qui appartiendrait aux éditeurs de David, ou peut-être à lui-même.

les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps ; car le temps est *quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir*. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines. En attendant que cette grande énigme nous soit expliquée, célébrons dans le temps celui qui a dit à la nature :

Le temps sera pour vous; l'éternité sera pour moi (1); célébrons sa mystérieuse grandeur, *et maintenant et toujours*, *et dans tous les siècles des siècles*, *et dans toute la suite des éternités* (2) *et par delà l'éternité* (3), *et lorsqu'enfin tout étant consommé*, *un ange criera au milieu de l'espace évanouissant :* IL N'Y A PLUS DE TEMPS (4)!

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet *esprit prophétique* que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai, que *jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque ma-*

---

(1) Thomas, Ode sur le temps.

(2) *Perpetuas æternitates*. Dan. XII, 3.

(3) *In æternum et ultrà*. Exod. XV, 18.

(4) Alors l'ange jura par celui qui vit dans les siècles des siècles.... QU'IL N'Y AURAIT PLUS DE TEMPS. *Apoc.* X, 6.

nière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition; mais si vous y réfléchissez vous-mêmes, vous trouverez que l'assertion de ce *pieux* écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable. Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient, et *de la grande année*, *et du siècle d'or*, *et de la chaste Lucine*, *et de l'auguste mère*, *et du mystérieux enfant?* Cependant tout cela était vrai;

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre.

Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui? l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion? et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences : considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que les corps sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, *sans* qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée; et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les *siècles* proprement dits. Alors des opinions, qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter; et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle

comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même, la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de *l'esprit ;* et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être, sur les véritables observateurs, plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais dans leurs écrits que de lois *mécaniques*, de *principes mécaniques*, d'astronomie *physique*, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence : car, s'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent qu'ils mettent, pour ainsi dire, des mots en garde contre des vérités. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et par le respect humain. Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme

il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache *plus* ou *autrement* qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors, toute la science changera de face : l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot toutes les idées changeront: et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : VENEZ, SEIGNEUR, VENEZ ! pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner? Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les

langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.

Rappelez-vous encore, M. le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre *trois*. Ce nombre en effet se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont nous jouissons; mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieu. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière; et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à

croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif et inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le pape; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez encore ces archipels immenses du grand Océan, qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Evangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines; mais vous voyez avec quels succès. Combien de myriades d'hommes que la *bonne nouvelle* n'atteindra jamais! Le cimeterre du fils d'Ismael n'a-t-il pas chassé presque entièrement le Christianisme de l'Afrique et de l'Asie? Et, dans notre Europe enfin, quel spectacle s'offre à l'œil religieux! le Christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis à la réforme insensée du XVI siècle; et, dans vos pays catholiques mêmes, il semble n'exister plus que de nom. Je ne prétends point placer mon église au-dessus de la vôtre; nous ne sommes pas ici pour disputer. Hélas! je sais bien aussi ce qui nous manque; mais je vous prie, mes bons amis, de vous examiner avec la même

sincérité : quelle haine d'un côté, et de l'autre quelle prodigieuse indifférence parmi vous pour la religion et pour tout ce qui s'y rapporte ! quel déchaînement de tous les pouvoirs catholiques contre le chef de votre religion ! à quelle extrémité l'invasion générale de vos princes n'a-t-elle pas réduit chez vous l'ordre sacerdotal ! L'esprit public qui les inspire ou les imite s'est tourné entièrement contre cet ordre. C'est une conjuration, c'est une espèce de rage ; et pour moi je ne doute pas que le pape n'aimât mieux traiter une affaire ecclésiastique avec l'Angleterre qu'avec tel ou tel cabinet catholique que je pourrais vous nommer. Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence à gronder dans ce moment ? Des millions de Catholiques passeront peut-être sous des sceptres hétérodoxes pour vous et même pour nous. S'il en était ainsi, j'espère bien que vous êtes trop éclairés pour compter sur ce qu'on appelle *tolérance ;* car vous savez de reste que le Catholicisme n'est jamais *toléré* dans la force du terme. Quand on vous permet d'entendre la messe et qu'on ne fusille pas vos prêtres, on appelle cela *tolérance ;* cependant ce n'est pas tout à fait votre compte. Examinez-vous

d'ailleurs vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir vous échappe; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparaît souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien, et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une révélation de la révélation. Appelez, si vous voulez, ces hommes *illuminés;* je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement.

Vous, mon cher comte, vous, apôtre si sévère de l'unité et de l'autorité, vous n'avez pas oublié sans doute tout ce que vous nous avez dit au commencement de ces entre-

tiens, sur tout ce qui se passe d'extraordinaire dans ce moment. Tout annonce, et vos propres observations mêmes le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas*. Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui *saluent de loin cette unité*, comme vous le disiez, et qui essaient, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables sans doute, mais tout à la fois si consolants pour vous.

Et ne dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut ; mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup ; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire. L'Hébreu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience ? Je vous citerais, s'il le fallait, je ne sais combien de passages de la Bible, qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le Juif qui s'en tenait à l'é-

corce avait toute raison, *jusqu'à l'événement*, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis : mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? *Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise, etc.* Fort bien ! en résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne nous est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Je veux, avant de finir, arrêter vos regards sur deux circonstances remarquables de notre époque. Je veux parler d'abord de l'état actuel du Protestantisme qui, de toutes parts, se déclare socinien : c'est ce qu'on pourrait appeler son *ultimatum*, *tant prédit à leurs pères*. C'est le mahométisme européen, inévitable conséquence de la réforme. Ce mot de *mahométisme* pourra sans doute vous surprendre au premier aspect ; cependant rien n'est plus simple. Abbadie, l'un des premiers docteurs de l'église protestante, a consacré, comme vous le savez, un volume entier de son admirable ouvrage *sur la vérité de la religion chrétienne*, à la preuve de la

divinité du Sauveur. Or, dans ce volume, il avance avec grande connaissance de cause, que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Mahomet doit être incontestablement considéré comme l'apôtre et le bienfaiteur du genre humain, puisqu'il l'aurait arraché à la plus coupable idolâtrie. Le chevalier Jones a remarqué quelque part *que le mahométisme est une secte chrétienne*, ce qui est incontestable et pas assez connu. La même idée avait été saisie par Leibnitz, et, avant ce dernier, par le ministre Jurieu (1). L'Islamisme admettant l'unité de Dieu et la mission divine de Jésus-Christ, dans lequel cependant il ne voit qu'une excellente créature, pourquoi n'appartiendrait-il pas au Christianisme autant que l'Arianisme, qui professe la même doctrine? Il y a plus; on pourrait, je crois, tirer de l'Al-

---

(1) « Les Mahométans, quoi qu'on puisse dire au contraire, sont « certainement *une secte de Chrétiens*, si cependant des hommes qui « suivent l'hérésie impie d'Arius méritent le nom de *Chrétiens*, »

(Wm Jone's a description of Asia. — Works, in-4°, tom. V, p. 388.)

Il faut avouer que les Sociniens approchent fort des Mahométans. (Leibnitz, dans ses œuvres in-4°, tom. V, pag. 481. Esprit et pensées du même, in-8°, tom. II, pag. 84.)

Les Mahométans sont, comme le dit M. Jurieu, une secte du Christianisme. (Nicole, dans le traité de l'unité de l'Eglise, in-12, liv. III, ch. 2, pag. 341.) On peut donc ajouter le témoignage de Nicole aux trois autres déjà cités.

coran une profession de foi qui embarasserait fort la conscience délicate des ministres protestants, s'ils devaient la signer. Le Protestantisme ayant donc, partout où il régnait, établi presque généralement le Socinianisme, il est censé avoir anéanti le Christianisme dans la même proportion.

Vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement?

L'autre circonstance que je veux vous faire remarquer, et qui est bien plus importante qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, c'est la société biblique. Sur ce point, M. le comte, je pourrais vous dire en style de Cicéron : *novi tuos sonitus* (1). Vous en voulez beaucoup à cette société biblique, et je vous avouerai franchement que vous dites d'assez bonnes raisons contre cette inconcevable institution; si vous le voulez même, j'ajouterai que, malgré ma qualité de Russe, je défère beaucoup à votre église sur cette matière : car, puisque, de l'aveu de tout le monde, vous êtes, en fait de prosélytisme, de si puis-

(1) *Nosti meos sonitus.* (Cic. ad Att.)

sants ouvriers, qu'en plus d'un lieu vous avez pu effrayer la politique, je ne vois pas pourquoi on ne se fierait pas à vous, sur la propagation du Christianisme que vous entendez si bien. Je ne dispute donc point sur tout cela, pourvu que vous me permettiez de révérer, autant que je le dois, certains membres et surtout certains protecteurs de la société, dont il n'est pas même permis de soupçonner les nobles et saintes intentions.

Cependant je crois avoir trouvé à cette institution une face qui n'a pas été observée et dont je vous fais les juges. Ecoutez-moi, je vous prie.

Lorsqu'un roi d'Egypte (on ne sait lequel ni dans quel temps) fit traduire la Bible en grec, il croyait satisfaire ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique; et, sans contredit, les véritables Israélites ne virent pas, sans un extrême déplaisir, cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations, et cessant de parler exclusivement l'idiôme sacré qui l'avait transmise dans toute son intégrité de Moïse à Eléazar.

Mais le Christianisme s'avançait, et les traducteurs de la Bible travaillaient pour lui en faisant passer les saintes écritures dans la

langue universelle ; en sorte que les apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des Septante monta subitement dans toutes les chaires et fut traduite dans toutes les langues alors vivantes, qui la prirent pour texte.

Il se passe dans ce moment quelque chose de semblable sous une forme différente. Je sais que Rome ne peut souffrir la société biblique, qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le Christianisme. Cependant qu'elle ne s'alarme pas trop : quand même la société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui certes se doutaient fort peu du Christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Ecriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs ; ils ont bien d'autres occupations; mais la société biblique, instrument aveugle de la providence, prépare ces différentes

versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe) *qui chassera le doute de la cité de Dieu* (1); et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir.

LE COMTE.

Je suis ravi, mon excellent ami, que vos brillantes explications me conduisent moi-même à m'expliquer à mon tour d'une manière à vous convaincre que je n'ai pas au moins le très grand malheur de parler de ce que je ne sais pas.

Vous voudriez donc *qu'on eût d'abord l'extrême bonté* de vous expliquer *ce que c'est qu'un illuminé*. Je ne nie point qu'on n'abuse souvent de ce nom et qu'on ne lui fasse dire ce qu'on veut : mais si, d'un côté, on doit mépriser certaines décisions légères trop communes dans le monde, il ne faut pas non plus, d'autre part, compter pour rien je ne sais quelle désapprobation vague, mais générale, attachée à certains noms. Si celui

(1) *Fides dubitationem eliminet è civitate Dei.* (Huet, *de imbecill. mentis humanæ*, lib. III, n° 15.)

d'*illuminé* ne tenait à rien de condamnable, on ne conçoit pas aisément comment l'opinion, constamment trompée, ne pourrait l'entendre prononcer sans y joindre l'idée d'une exaltation ridicule ou de quelque chose de pire. Mais puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire.

En premier lieu, je ne dis pas que tout *illuminé* soit franc-maçon : je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France surtout, l'étaient ; leur dogme fondamental est que le Christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une véritable *loge bleue* faite pour le vulgaire ; mais qu'il dépend de *l'homme de désir* de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers Chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcendental*. Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne.

Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs espé-

rances ; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères.

Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés: ainsi un *homme* pour eux est un *mineur*, et sa naissance, *émancipation*. Le péché originel s'appelle le *crime primitif;* les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables, des *pâtiments*. Souvent je les ai tenus moi-même en *pâtiment*, lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges.

J'ai eu l'occasion de me convaincre, il y a plus de trente ans, dans une grande ville France, qu'une certaine classe de ces illuminés avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis à leurs assemblées ordinaires; qu'ils avaient même un culte et des prêtres qu'ils nommaient du nom hébreu *cohen*.

Ce n'est pas au reste qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait réellement dans leurs ouvrages

des choses vraies, raisonnables et touchantes, mais qui sont trop rachetées par ce qu'ils y ont mêlé de faux et de dangereux, surtout à cause de leur aversion pour toute autorité et hiérarchie sacerdotales. Ce caractère est général parmi eux : jamais je n'y ai rencontré d'exception parfaite parmi les nombreux adeptes que j'ai connus.

Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre; et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien (1).

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de La Harpe dans sa conversion (et quel honnête homme pourrait en douter!), il ajoutait cependant *que ce littérateur célèbre ne lui paraissait pas s'être dirigé par les véritables principes* (2).

---

(1) Saint-Martin mourut en effet le 13 octobre 1804, sans avoir voulu recevoir un prêtre. (Mercure de France, 18 mars 1809. N°408, pag. 499 et suiv.)

(2) Le journal que l'interlocuteur vient de citer ne s'explique pas tout à fait dans les mêmes termes. Il est moins laconique et rend

Mais il faut lire surtout la préface qu'il a placée à la tête de sa traduction du livre des *Trois Principes*, écrit en allemand par *Jacob Bohme* : c'est là qu'après avoir justifié jusqu'à un certain point les injures vomies par ce fanatique contre les prêtres catholiques, il accuse notre sacerdoce en corps d'avoir trompé sa destination (1), c'est-à-dire, en d'autres termes, que Dieu n'a pas su établir dans sa religion un sacerdoce tel qu'il aurait dû être pour remplir ses vues divines. Certes c'est grand dommage, car cet essai ayant manqué, il reste bien peu d'espérance. J'irai cependant mon train, messieurs, comme si le Tout-Puissant avait réussi, et tandis que les *pieux disciples* de Saint-Martin, *dirigés*, sui-

---

mieux les idées de Saint-Martin. « En protestant, dit le journaliste, de « la sincérité de la conversion de La Harpe, il ajoutait cependant *qu'il « ne la croyait point dirigée par les véritables voies lumineuses.* » Ibid.

(*Note de l'éditeur.*)

(1) Dans la préface de la traduction citée, Saint-Martin s'exprime de la manière suivante :

« C'est à ce sacerdoce *qu'aurait dû appartenir* la manifestation de « toutes les merveilles et de toutes les lumières dont le cœur et l'es- « prit de l'homme auraient un si pressant besoin. » (Paris, 1802, in-8°, préface, pag. 3.)

Ce passage, en effet, n'a pas besoin de commentaire. Il en résulte à l'évidence qu'il n'y a point de sacerdoce, et que l'Evangile ne suffit pas *au cœur et à l'esprit de l'homme.*

vant la doctrine de leur maître, *par les véritables principes*, entreprennent de traverser les flots à la nage, je dormirai en paix dans cette barque qui cingle heureusement à travers les écueils et les tempêtes depuis mille huit cent neuf ans.

J'espère, mon cher sénateur, que vous ne m'accuserez pas de parler des illuminés sans les connaître. Je les ai beaucoup vus; j'ai copié leurs écrits de ma propre main. Ces hommes, parmi lesquels j'ai eu des amis, m'ont souvent édifié; souvent ils m'ont amusé, et souvent aussi.... mais je ne veux point me rappeler certaines choses. Je cherche au contraire à ne voir que les côtés favorables. Je vous ai dit plus d'une fois que cette secte peut être utile dans les pays séparés de l'Eglise, parce qu'elle maintient le sentiment religieux, accoutume l'esprit au dogme, le soustrait à l'action délétère de la réforme, qui n'a plus de bornes, et le prépare pour la réunion. Je me rappelle même souvent avec la plus profonde satisfaction que, parmi les illuminés protestants que j'ai connus en assez grand nombre, je n'ai jamais rencontré une certaine aigreur qui devrait être exprimée par un nom particulier, parce qu'elle ne ressem-

ble à aucun autre sentiment de cet ordre : au contraire, je n'ai trouvé chez eux que bonté, douceur et piété même, j'entends à leur manière. Ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'ils s'abreuvent de l'esprit de saint François de Sales, de Fénélon, de sainte Thérèse : madame Guyon même, qu'ils savent par cœur, ne leur sera pas inutile. Néanmoins, malgré ces avantages, ou pour mieux dire, malgré ces compensations, l'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Eglise et de la vôtre même, en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système.

Je vous l'avoue, messieurs, je ne comprends rien à un système qui ne veut croire qu'aux miracles, et qui exige absolument que les prêtres en opèrent, sous peine d'être déclarés nuls. Blair a fait un beau discours sur ces paroles si connues de saint Paul : « Nous ne « voyons maintenant *les choses* que comme « dans un miroir et sous des images obscures (1). » Il prouve à merveille que si nous avions connaissance de ce qui se passe dans l'autre monde, l'ordre de celui-ci serait trou-

(1) *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (Epist. ad Cor. cap. XIII, 12.)

blé et bientôt anéanti ; car l'homme, instruit de ce qui l'attend, n'aurait plus le désir ni la force d'agir. Songez seulement à la brièveté de notre vie. Moins de trente ans nous sont accordés en commun : qui peut croire qu'un tel être soit destiné pour converser avec les anges ? Si les prêtres sont faits pour les communications, les révélations, les manifestations, etc., l'extraordinaire deviendra donc notre état ordinaire. Ceci serait un grand prodige ; mais ceux qui veulent des miracles sont les maîtres d'en opérer tous les jours. Les véritables miracles sont les bonnes actions faites en dépit de notre caractère et de nos passions. Le jeune homme qui commande à ses regards et à ses désirs en présence de la beauté est un plus grand thaumaturge que Moïse, et quel prêtre ne recommande pas ces sortes de prodiges ? La simplicité de l'Evangile en cache souvent la profondeur : on y lit : *S'ils voyaient des miracles, ils ne croiraient pas ;* rien n'est plus profondément vrai. Les clartés de l'intelligence n'ont rien de commun avec la rectitude de la volonté. Vous savez bien, mon vieil ami, que certains hommes, s'ils venaient à trouver ce qu'ils cherchent, pourraient fort

bien devenir coupables au lieu de se perfectionner. Que nous manque-t-il donc aujourd'hui, puisque nous sommes les maîtres de bien faire? et que manque-t-il aux prêtres, puisqu'ils ont reçu la puissance d'intimer la loi et de pardonner les transgressions?

Qu'il y ait des mystères dans la Bible, c'est ce qui n'est pas douteux; mais à vous dire la vérité, peu m'importe. Je me soucie fort peu de savoir ce que c'est qu'un *habit de peau*. Le savez-vous mieux que moi, vous, qui travaillez à le savoir? et serions-nous meilleurs si nous le savions? Encore une fois, cherchez tant qu'il vous plaira : prenez garde cependant de ne pas aller trop loin, et de ne pas vous tromper en vous livrant à votre imagination. Il a bien été dit, comme vous le rappelez : *Scrutez les Ecritures* ; mais comment et pourquoi? Lisez le texte : *Scrutez les Ecritures, et vous y verrez qu'elles rendent témoignage de moi*. (Jean. V, 39.) Il ne s'agit donc que de ce fait déjà certain, et non de recherches interminables pour l'avenir qui ne nous appartient pas. Et quant à cet autre texte, *les étoiles tomberont*, ou pour mieux dire, *seront tombantes ou défaillantes*, l'évangéliste ajoute immédiatement, que *les*

vertus du ciel sont ébranlées , expressions qui ne sont que la traduction rigoureuse des précédentes. Les étoiles tombantes que vous voyez dans les belles nuits d'été n'embarassent, je vous l'avoue, guère plus mon intelligence. Revenons maintenant....

LE CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît, avant que j'aie fait une petite querelle à notre bon ami sur une proposition qui lui est échappée. Il nous a dit en propres termes : *Vous n'avez plus de héros ;* c'est ce que je ne puis passer. Que les autres nations se défendent comme elles l'entendront; moi je ne cède point sur l'honneur de la mienne. Le prêtre et le chevalier français sont parents, et l'un est comme l'autre *sans peur et sans reproche*. Il faut être juste, messieurs : je crois que, pour la gloire de l'intrépidité sacerdotale, la révolution a présenté des scènes qui ne le cèdent en rien à tout ce que l'histoire ecclésiastique offre de plus brillant dans ce genre. Le massacre des Carmes, celui de Quiberon, cent autres faits particuliers retentiront à jamais dans l'univers

LE SÉNATEUR.

Ne me grondez pas, mon cher chevalier; vous savez, et votre ami le sait aussi, que je suis à genoux devant les glorieuses actions qui ont illustré le clergé français pendant l'épouvantable période qui vient de s'écouler. Lorsque j'ai dit : *Vous n'avez plus de héros*, j'ai parlé en général et sans exclure aucune noble exception : j'entendais seulement indiquer un certain affaiblissement universel que vous sentez tout aussi bien que moi ; mais je ne veux point insister, et je vous rends la parole, M. le comte.

LE COMTE.

Je réponds donc, puisque vous le voulez l'un et l'autre. Vous attendez un grand événement : vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis, et je m'en suis expliqué assez clairement dans l'un de nos premiers entretiens. Je vous remercie de vos réflexions sur ce grand sujet, et je vous remercie en particulier de l'explication si simple, si naturelle, si ingénieuse du *Pollion* de Virgile, qui me semble tout à fait *acceptable* au tribunal du sens commun.

Je ne vous remercie pas moins de ce que vous me dites sur la société biblique. Vous êtes le premier penseur qui m'ayez un peu réconcilié avec une institution qui repose tout entière sur une erreur capitale ; car ce n'est point la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Écriture sainte qui est utile : la douce colombe, avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Eglise expliquant aux fidèles cette parole écrite, qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes et sans explication, l'Ecriture sainte est un poison. La société biblique est une œuvre protestante, et, comme telle, vous devriez la condamner ainsi que moi ; d'ailleurs, mon cher ami, pouvez-vous nier qu'elle ne renferme, je ne dis pas seulement une foule d'indifférents, mais de sociniens même, de déistes achevés, je dis plus encore, d'ennemis mortels du Christianisme ?.. Vous ne répondez pas.... on ne saurait mieux répondre.... Voilà cependant, il faut l'avouer, de singuliers propagateurs de la foi ! Pouvez-vous nier de plus les alarmes de l'église anglicane, quoiqu'elle ne les ait point encore exprimées formellement ? Pouvez-vous ignorer que les *vues secrètes* de cette société ont

discutées avec effroi dans une foule d'ou-
ges composés par des docteurs anglais ?
L'église anglicane, qui renferme de si gran-
lumières, a gardé le silence jusqu'à pré-
t, c'est qu'elle se trouve placée dans la pé-
le alternative, ou d'approuver une société
l'attaque dans ses fondements, ou d'abju-
le dogme insensé et cependant fonda-
ntal du Protestantisme, le *jugement par-
ulier*. Il y aurait bien d'autres objections à
e contre la société biblique, et la meilleure
st vous qui l'avez faite, M. le sénateur ; *en
de prosélytisme, ce qui déplaît à Rome
vaut rien*. Attendons l'effet qui décidera
question. On ne cesse de nous parler du
nbre des *éditions ;* qu'on nous parle un
de celui des *conversions*. Vous savez, au
te, si je rends justice à la bonne foi qui
trouve disséminée dans la société, et si je
ière surtout les grands noms de quelques
tecteurs ! Ce respect est tel, que souvent
me suis surpris argumentant contre moi-
me sur le sujet qui nous occupe dans ce
ment, pour voir s'il y aurait moyen de
nsiger avec l'intraitable logique. Jugez donc
j'embrasse avec transport le point de vue
issant et tout nouveau sous lequel vous me

faites apercevoir dans un prophétique lointain l'effet d'une entreprise qui, séparée de cet espoir consolateur, épouvante la religion au lieu de la réjouir. . . . .
. . . .

Cœtera desiderantur.

FIN DU ONZIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

NOTES DU ONZIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 270... La nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions.)

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'un livre allemand intitulé : *Die Siegesgeschichte der christlichen Religion in einer gemeinnützigen Erklarung der Offenbarung Johannis*. Nüremberg, 1799, in-8°. L'auteur anonyme est fort connu en Allemagne, mais nullement en France, que je sache du moins. Son ouvrage mérite d'être lu par tous ceux qui en auront la patience. A travers les flots d'un fanatisme qui fait peur, *erat quod tollere velles*. Voici donc le passage, qui est très analogue à ce que vient de dire l'interlocuteur.

« Le second ange qui crie : *Babylone est tombée*, est *Jacob Bohme*.
« Personne n'a prophétisé plus clairement que lui sur ce qu'il appelle
« *l'ère des lis* (LILIENZEIT). » Tous les chapitres de son livre crient :
« Babylone est tombée ! sa prostitution est tombée ; *le temps des lis*
« *est arrivé*. » (*Ibid.*, ch. XIV, v, VIII, pag. 421.)

« Le roi Louis XVI avait mûri dans sa longue captivité, et il était « devenu *une gerbe parfaite*. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il leva « les yeux au ciel et dit comme son rédempteur : *Seigneur, pardonnez à* « *mon peuple*. Dites, mon cher lecteur, si un homme peut parler ainsi « sans être pénétré (*durchgedrungen*) de l'esprit de Jésus-Christ ! Après « lui des millions d'innocents ont été moissonnés et rassemblés *dans la* « *grange* par l'épouvantable révolution. La moisson a commencé par le « champ français, et de là elle s'étendra sur tout le champ du Seigneur « dans la chrétienté. Tenez-vous donc près, priez et veillez. (Page 429.

« Cette nation (la française) était en Europe la première en tout : il « n'est pas étonnant que la première aussi elle ait été mûre dans tous « les sens. Les deux anges moissonneurs commencent par elle, et lors- « que la moisson sera prête dans toute la chrétienté, alors le Seigneur « paraîtra et mettra fin à toute moisson et à tout pressurage sur la terre. » (*Ibid.*, pag. 431.)

Je ne saurais dire pourquoi les docteurs protestants ont en général un grand goût pour la fin du monde. Bengel, qui écrivait il y a soixante ans à peu près, en comptant, par les plus doctes calculs, les années de la *bête* depuis l'an 1130, trouvait qu'elle devait être anéantie précisément en l'année 1796. (*Ibid.*, pag. 433.)

L'anonyme que je cite nous dit d'une manière bien autrement péremptoire : « Il ne s'agit plus de bâtir des palais et d'acheter des terres « pour sa postérité ; *il ne nous reste plus de temps pour cela.* » (*Ibid.*, pag. 433.)

Toutes les fois qu'on a fait, depuis la naissance de leur secte, un peu trop de bruit dans le monde, ils ont toujours cru qu'il allait finir. Déjà, dans le XVI[e] siècle, un jurisconsulte allemand réformé, dédiant un livre de jurisprudence à l'électeur de Bavière, s'excusait sérieusement dans la préface, d'avoir entrepris un ouvrage profane *dans un temps où l'on touchait visiblement à la fin du monde*. Ce morceau mérite d'être cité dans la langue originale; une traduction n'aurait point de grâce.

In hoc imminente rerum humanarum occasu, circumactâque jam ferme præcipitantis ævi periodo, frustra tantum laboris impenditur in his politicis studiis paulò post desituris... Quum vel universa mundi machina suis jam fessa fractaque laboribus, et effecta senio, ac hominum flagitiis velut morbis confecta lethalibus ad eamdem ἀπολύτρωσιν, si unquam aliàs, certe nunc imprimis *quadam ἀποκοραδοκία feratur et anhelet. Accedit miserrima, quæ præ oculis est Reip. fortuna, et inenarrabiles ὠδῖνες Ecclesiæ* hoc in extremo seculorum agone *durissimis angoribus et sævissimis doloribus laceratæ.*

(Matth. Wesembecii præf. in Paratitlas.)

II.

(Page 271.... Son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée.)

Il n'y a rien de plus curieux que ce que le célèbre Heyne a écrit sur le *Pollion*. Il cite de bonne foi une foule d'auteurs anciens et nouveaux qui ont vu quelque chose d'extraordinaire dans cette pièce, ce qui ne l'empêche pas néanmoins de dire : *Je ne vois rien de plus vain et de plus nul que cette opinion* (1). Mais quelle *opinion* ? Il s'agit d'un *fait*. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une *opinion* dont on peut se moquer si l'on veut ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur l'univers ne fût dans l'attente de quelque grand événement ? Non, sans doute, la chose n'est pas possible, et le docte commentateur convient lui-même que *jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque* (2), *et que, parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense félicité* ; il ajoute que Virgile *tira bon parti de ces oracles* (3). C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales *sur le mépris des Romains* pour les superstitions judaïques (4) ; car, sans lui demander ce qu'il entend par les superstitions judaïques, ceux qui auront lu attentivement ces entretiens auront pu se convaincre que le système religieux des Juifs ne manquait à Rome ni de connaisseurs, ni d'approbateurs, ni de partisans déclarés, même dans les plus hautes classes. Nous tenons encore de Heyne qu'*Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion ; et que Nicolas de Damas, très habile homme, qui avait fait les affaires de ce même Hérode et qui était un favori d'Auguste, avait bien pu instruire ce prince des opinions judaïques*. Il ne faut donc pas croire les Romains si étrangers à l'histoire et à la croyance des Hébreux ; mais encore une fois ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée *qu'un grand événement allait éclore ? Que l'Orient l'emporterait ? Que des hommes partis de la Judée assujettiraient le monde ?* Parlait-on de tous côtés *d'une femme auguste, d'un enfant miraculeux prêt à descendre du ciel*,

---

(1) *Nihil tamen istâ opinione esse potest levius, et certis rerum argumentis magis destitutum.* (Heyne, sur la IVe églogue, dans son édition de Virgile. Londres, 1793 ; in-8°, tom. I, pag. 72.

(2) *Nullo tamen tempore vaticiniorum insanius fuit studium.* (Ibid., pag. 73.)

(3) *Unum fuit aliquod* (Sibyllinum oraculum) *quod magnam aliquam futuram felicitatem promitteret.* (Ibid., pag. 74.) Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commodè *usus est Virgilius.* (Ibid., pag. 74.)

(4) Ibid., pag. 73.

pour ramener l'âge d'or sur la terre, etc. ? Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits : Tacite, Suétone, leur rendent témoignage. *Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme; avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient d'où l'on attendait ce libérateur. Jérusalem s'éveillait à des bruits si flatteurs*, etc. (1).

C'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De sacrâ poesi Hebræorum*) ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant.

De quoi s'agit-il donc, et sur quoi dispute-t-on ? Heyne a eu des successeurs qui ont beaucoup renchéri sur lui. Plaignons des hommes (je n'en nomme aucun) furieux contre la vérité, qui, sans foi et sans conscience, changent l'état d'une question toute claire pour chercher des difficultés où il n'y en a point, et s'amusent à réfuter doctement ce que nous ne disons pas, pour se consoler de ne pouvoir réfuter ce que nous disons.

III.

(Page 273. Jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive, etc.)

Il n'y a rien de si connu que le traité de Plutarque *De la cessation des oracles*. Il y a des vers de Lucain qui ne paraissent pas aussi connus, et qui méritent cependant de l'être. Ce sont de ces choses qu'il faut abandonner aux réflexions du lecteur accoutumé à faire le *départ* des vérités.

---

(1) Sermons du P. Elisée

. . . . Non ullo sæcula dono
Nostra carent majore Deûm, quàm Delphica sedes
Quòd siluit, postquàm reges timuêre futura
Et Superos vetuêre loqui. . . . .
. . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas. . . . .
. . . . Mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. . . . .

Puis il ajoute sur l'esprit prophétique en général :

. . . . Nec tantùm prodere vati
Quantùm scire licet : venit ætas omnis in unam
Congeriem, miserumque premunt tot sæcula pectus,
Tanta patet rerum series, atque omne futurum
Nititur in lucem. . . . .

(*Luc.* Phars. V, 92, 180.)

IV.

(Page 277. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition.)

Le morceau de Machiavel sur les prophéties mérite en effet grande attention : « *D'onde ei si nasca io non sò*, etc., c'est-à-dire :

« Je ne saurais en donner la raison ; mais c'est un fait attesté par « toute l'histoire ancienne et moderne, que jamais il n'est arrivé de « grand malheur dans une ville ou dans une province qui n'ait été « prédit par quelques devins ou annoncé par des révélations, des pro- « diges ou autres signes célestes. Il serait fort à désirer que la cause « en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et « surnaturelles, avantage que je n'ai point. Il peut se faire que notre at- « mosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (1), habitée par « une foule d'esprits qui prévoient les choses futures par les lois mêmes « de leur nature, ces intelligences, qui ont pitié des hommes, les avertis-

(1) C'était un dogme pythagoricien, *εἶναι πάντα τον αέρα ψύχων ἐμπλεων*. (Laert. in Pyth.) *Il y a en l'air*, dit Plutarque, *des natures grandes et puissantes, au demeurant malignes et mal accointables.* (Plut. de Iside et Osiride, cap. XXIV, trad. d'Amyot.) Saint Paul, avant Plutarque, avait consacré cette antique croyance. (Ephes. II, 2.)

« sent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs « gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces « annonces, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires. » (Mach. Disc. sur Tite-Live, I, 56.)

Entre mille preuves de cette vérité, l'histoire d'Amérique en présente une remarquable : « Si l'on en croit les premiers historiens es« pagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opi« nion presque universelle que quelque grande calamité les mena« çait et leur serait apportée par une race de conquérants redouta« bles, venant des régions de l'Est pour dévaster leur contrée, etc. » (Robertson, Hist. de l'Amérique, tom. III, in-12 ; liv. V, pag. 39.)

Ailleurs, le même historien rapporte le discours de Montézuma aux grands de son empire : « Il leur rappelle les traditions et les prophé« ties qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple *de la « même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir su« prême.* » (*Ibid.* p. 123, sur l'année 1520.)

On peut voir à la page 103, A. 1519, l'opinion de Montézuma sur les Espagnols. La lecture du célèbre Solis ne laisse aucun doute sur ce fait.

Les traditions chinoises tiennent absolument le même langage. On lit dans le Chouking ces paroles remarquables : *Quand une famille s'approche du trône par ses vertus, et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs.* (Mémoires sur les Chinois, in-4°, tom. I, p. 482.) Les missionnaires ont placé sous ce texte la note suivante.

« L'opinion que les prodiges et les phénomènes annoncent les gran« des catastrophes, le changement des dynasties, les révolutions dans « le gouvernement, est générale parmi nos lettrés. Le *Tien*, disent-ils, « d'après le *Chouking* et autres anciens livres, ne frappe jamais de « grands coups sur une nation entière sans l'inviter à la pénitence par « des signes sensibles de sa colère. » *Ibid.*

Nous avons vu que le plus grand évènement du monde était universellement attendu. De nos jours, la révolution française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi de France (qui appartient au XVIe siècle), jusqu'au fameux sermon du père Beauregard ; depuis les vers d'un anonyme, destinés au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. de Lisle,

je ne crois pas qu'il y ait eu de grand évènement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. Je pourrais accumuler une foule de citations : je les supprime, parce qu'elles sont assez connues et parce qu'elles allongeraient trop cette note.

Cicéron, examinant la question de savoir pourquoi nous sommes instruits dans nos songes de plusieurs évènements futurs (jamais l'antiquité n'a douté de ce fait), en rapporte trois raisons d'après le philosophe grec Posidonius : 1° L'esprit humain prévoit plusieurs choses sans aucun secours extérieur, en vertu de sa parenté avec la nature divine ; 2° l'air est plein d'esprits immortels qui connaissent ces choses et les font connaître ; 3° les dieux enfin les révèlent immédiatement (1). En faisant abstraction de la troisième explication, qui rentre pour nous dans la seconde, on retrouve ici la pure doctrine de Pythagore et de saint Paul.

V.

(Page 276... Et par delà l'éternité.

In æternum et ultrà.
(Exode, XV, 18. Michée, IV, 5.)

Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.
(RACINE, *Esther*, dern. vers.)

Un habile critique français n'aime pas trop cette expression : « On « ne conçoit pas, dit-il, qu'il y ait quelque chose au-delà de l'éter- « nité. Cette expression ne serait point à l'abri de la critique, si elle « n'était pas autorisée par l'Écriture. *Dominus regnabit in æternum et* « *ultra.* » (Geoffroi, sur le texte de Racine qu'on vient de lire.)

Mais Bourdaloue est d'un autre avis : « Par delà l'éternité, dit-il, « *expression divine et mystérieuse.* » (Troisième sermon sur la Purification de la Vierge, troisième partie.) Et la bonne madame Guyon a dit aussi : *Dans les siècles des siècles* ET AU-DELÀ. (Disc. chrét. XLVI, n° 1.)

---

(1) Cic., de Div. I.

VI.

(Page 279. S'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques.)

A ces idées, je me permettrai d'en ajouter ici quelques-unes que je donne seulement comme de simples doutes ; car il n'est permis de se montrer dogmatique que lorsqu'on a le droit de ne pas douter : or, ce droit ne nous appartient que dans les choses qui ont fait l'objet principal de nos études. N'étant donc point mathématicien, j'exprimerai avec réserve et sans prétention des doutes qui ne sont pas toujours à mépriser, puisqu'il n'y a pas de science qui ne doive rendre compte à la métaphysique et répondre à ses questions.

Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde. Il eût fallu en trouver un qui exprimât la combinaison des deux forces : car j'ai autant et même plus de droit d'appeler un Newtonien *tangentiaire* qu'*attractionaire*. Si l'attraction seule existait, toute la matière de l'univers ne serait qu'une masse inerte et immobile. La force tangentielle, qu'on emploie pour expliquer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose. Cette question n'étant point une de celles qu'il est impossible de pénétrer, la réserve à cet égard serait un tort. Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise : *Qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches ; que les premières causes sont inabordables ; qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits, etc.* Mais il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie. Toutes les fois qu'un savant du dernier siècle prend le ton humble et semble craindre de décider, on peut être sûr qu'il voit une vérité qu'il voudrait cacher. Il ne s'agit nullement ici d'un mystère qui nous impose le silence ; nous avons au contraire toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous avouons que *tout mouvement est un effet :* et nous savons de plus que l'origine du mouvement ne saurait se trouver que dans l'esprit ; ou, comme disaient les anciens si souvent cités dans cet ouvrage : *Que le principe de tout mobile ne doit être cherché que dans l'immobile.* Ceux qui ont dit que *le mouvement est essentiel à la matière* ont d'abord commis un grand crime, celui de parler

contre leur conscience ; car je ne crois pas qu'il y ait d'homme sensé qui ne soit persuadé du contraire, ce qui les rend absolument inexcusables : et de plus on peut les soupçonner légitimement de ne pas savoir ce qu'ils affirment. En effet, celui qui affirme d'une manière abstraite que le mouvement est essentiel à la matière n'affirme rien du tout ; car il n'y a point de mouvement abstrait et réel : tout mouvement est un mouvement particulier qui produit son effet. Il ne s'agit donc point de savoir *si le mouvement est essentiel à la matière ;* mais si le mouvement, ou la suite ou l'ensemble des mouvements qui doivent produire, par exemple un minéral, une plante, un animal, etc., sont essentiels à la matière ; si l'idée de la matière emporte *nécessairement* celle d'*une* émeraude, d'*un* rossignol, d'*un* rosier, et même de cette émeraude, de ce rosier, de ce rossignol individuel, etc. : ce qui devient l'excès du ridicule. Il n'y a point dans la nature de mouvement aveugle ou de *turbulence ;* tout mouvement a un but et un résultat de destruction ou d'organisation, en sorte qu'on ne peut soutenir le mouvement essentiel sans affirmer en même temps les *résultats* essentiels : or, le mouvement se trouvant ainsi évidemment et nécessairement joint à l'intention, il s'ensuit qu'en supposant le mouvement essentiel de la matière, on admet l'*intention essentielle et nécessaire ;* c'est-à-dire qu'on ramène l'*esprit* par l'argument même qui voudrait s'en débarrasser.

Lorsque le sytème newtonien parut dans l'univers, il plut au siècle, bien moins par sa vérité, qui était encore discutée, que par l'appui qu'il semblait donner aux opinions qni allaient distinguer à jamais ce siècle fatal. *Cotes*, dans la fameuse préface qu'il mit à la tête du livre des *Principes*, se hâta d'avancer *que l'attraction était essentielle à la matière ;* mais l'auteur du système fut le premier à désavouer son illustre élève. Il déclara publiquement qu'il n'avait jamais entendu soutenir cette proposition, et même il ajouta *qu'il n'avait jamais vu la préface de Cotes* (1).

Dans la préface même de son fameux livre, Newton déclare solen-

---

(1) La chose paraît incroyable ; et cependant rien n'est plus vrai, à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est pas permis, que Newton en a imposé ; car dans ses lettres théologiques au docteur Bentley, il dit expressément, en parlant de la préface de *Cotes*, « qu'il ne l'a jamais lue ni même vue. (*Newton*, non vidit.) » C'est de ce *Cotes*, emporté à la fleur de son âge, que Newton fit cette superbe oraison funèbre : — *Si* Cotes *avait vécu, nous aurions su quelque chose.*

nellement et à diverses reprises *que son système ne touche point à la physique ; qu'il n'entend attribuer aucune force aux centres; en un mot, qu'il n'entend point sortir du cercle des mathématiques* (quoiqu'il semble assez difficile de comprendre cette sorte d'abstraction).

Les Newtoniens, ne cessant de parler de *physique céleste*, semblent se mettre ainsi en opposition directe avec leur maître, qui a toujours exclu de son système toute idée physique, ce qui m'a paru toujours très remarquable.

De là encore cette autre contradiction frappante parmi les Newtoniens; car ils ne cessent de dire que l'attraction n'est pas un système, mais un fait; et cependant quand ils en viennent à la pratique, c'est bien un *système* qu'ils défendent. Ils parlent *des deux forces* comme de quelque chose de réel, et véritablement, si l'attraction n'était pas un système, elle ne serait rien, puisque tout se réduirait au fait ou à l'observation.

Dernièrement encore (1819) l'Académie royale de Paris a demandé: *Si l'on pouvait fournir, par la théorie seule, des tables de la lune aussi parfaites que celles qui ont été construites par l'observation.*

Il y a donc encore un doute sur ce point, et le simple bon sens étranger aux profonds calculs serait tenté de croire que l'attraction n'est que l'*observation représentée par des formules;* ce que je n'affirme point cependant, car je n'entends point sortir de ce ton de réserve auquel j'ai protesté de m'astreindre rigoureusement.

Il y a cependant des choses certaines indépendamment de tout calcul : il est certain, par exemple, que les Newtoniens ne doivent point être écoutés lorsqu'ils disent : *Qu'ils ne sont point obligés de nommer la force qui agite les astres, et que cette force est un fait.* Je le répète, gardons-nous de la philosophie moderne toute les fois qu'elle s'incline respectueusement et qu'elle dit : *Je n'ose pas avancer :* c'est une marque certaine qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle craint. Le mouvement des astres n'est pas plus mystérieux qu'un autre : tout mouvement naissant d'un mouvement antécédent jusqu'à ce qu'on arrive à une volonté, l'astre ne peut être mû que par une impulsion mécanique, s'il est au rang des mouvements secondaires, ou par une volonté, s'il est considéré comme mouvement primitif. Les Newtoniens sont donc obligés de nous dire quel est le moteur matériel qu'ils ont chargé de con-

duire les astres dans le vide; et en effet ils ont appelé à leur secours je ne sais quel *éther* ou fluide merveilleux, pour maintenir l'honneur du mécanisme, et l'on peut voir dans ce genre l'excès de la déraison humaine dans les ouvrages de Lesage, de Genève. De pareils systèmes ne sont pas même dignes d'une réfutation. Cependant ils sont précieux sous un certain rapport, en ce qu'ils montrent le désespoir de ces sortes de philosophes qui sauraient bien appuyer leurs opinions de quelque supposition un peu tolérable, si elle existait.

Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle, et il ne s'agit plus que de savoir si nous devons admettre une cause seconde ou remonter immédiatement à la première; mais dans l'un et l'autre cas, que deviennent *les forces* et leur combinaison, et tout le système mécanique? les astres tournent parce qu'une intelligence les fait tourner. Si l'on veut représenter tous les mouvements par des nombres, on y parviendra parfaitement, je le suppose; mais rien n'est plus indifférent à l'existence du principe nécessaire.

Si je tourne en rond dans une plaine, et que des observateurs lointains disent *que je suis agité par deux forces*, etc., ils sont bien les maîtres, et leurs calculs seront incontestables. Le fait est cependant que *je tourne parce que je veux tourner.*

Il faut encore se rappeler ici ce qu'a dit Newton (1) sur l'indispensable distinction des possibilités physiques ou simplement théoriques et métaphysiques.

Peut-on, disait-il, *imaginer dix mille aiguilles debout sur une glace polie?* Sans doute, il ne s'agit que de la simple théorie. Il suffit de les supposer toutes parfaitement d'aplomb; pourquoi tomberaient-elles d'un côté plus que d'un autre? mais si nous entrons dans le cercle physique, on ne sait plus imaginer rien d'aussi impossible.

Il en est absolument de même du système du monde : cette machine immense peut-elle être réglée par des forces aveugles? sans doute encore, sur le papier, avec des formules algébriques et des figures; mais dans la réalité, nullement. Nous sommes ramenés *aux aiguilles*. Sans une intelligence opérante ou coopérante, l'ordre n'est plus possible. En un mot, le système physique est physiquement impossible.

---

(1) *Voyez* encore ses *Lettres théologiques* au docteur Bentley.

Il ne nous reste donc qu'à choisir, comme je l'ai dit, entre l'intelligence première et l'intelligence créée.

Mais entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer longtemps; la raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés.

En suivant ces idées, on comprendra comment le Sabéisme fut la plus ancienne des idolâtries;

Pourquoi on attribua une divinité à chaque planète, qui la présidait et semblait s'amalgamer avec elle en lui donnant son nom;

Pourquoi la planète, satellite de la terre (chose parfaitement ignorée des hommes qui vécurent depuis les temps primitifs), pourquoi, dis-je, cette planète, à la différence des autres, était présidée, suivant eux, par une divinité qui appartenait encore à la terre et *aux enfers* (1);

Pourquoi ils croyaient qu'il y avait autant de métaux que de planètes, chacune d'elles donnant son nom et son signe à l'un des métaux (2);

Pourquoi Job attestait le Seigneur qu'il n'avait jamais approché la main de sa bouche en regardant les astres (3);

Pourquoi les prophètes emploient si souvent l'expression *d'armée des cieux* (4);

Pourquoi Origène disait *que le soleil, la lune et les étoiles offrent des*

---

(1) Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
(*Virg.* Æn. IV, v. 511.)

(2) Il y avait jadis sept planètes et sept métaux : il est singulier que, de nos jours, le nombre des uns et des autres ait augmenté en même proportion, car nous connaissons 28 planètes ou satellites, et 28 métaux. (Journ. de phys. Travaux et progrès dans les sciences naturelles pendant l'année 1809, cités dans le *Journal de Paris*, du 4 avril 1810, pag. 672, 678, n. 4.)

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il y a des demi-planètes comme il y a des demi-métaux, car les astéroïdes sont des demi-planètes.

Il reste aussi toujours sept planètes à *l'usage de l'homme* comme sept métaux.

(3) Job. XXXI, 26, 27, 28.

(4) *Exercitus cœli te adorat.* (II. Esdras IX, 6).... *Omnis militia cœlorum.* (Isaïe XXXIV, 4.) — *Militiam cœli.* (Jérém. VIII, 2.) — *Adoraverunt universam militiam cœli.* (Reg. lib. IV, XVII, 16.)

prières au Dieu suprême par son Fils unique....; qu'ils aiment mieux nous voir adresser directement nos prières à Dieu, que si nous les adressions à eux, en *divisant ainsi la puissance de la prière humaine* (1);

Pourquoi Bossuet se plaignait de l'aveuglement et de la grossièreté de ces hommes *qui ne veulent jamais comprendre* ces génies patrons des nations et moteurs de tout l'univers?

A cette masse imposante de traditions antiques, il faut ajouter toute la théorie de l'astrologie judiciaire, qui a déshonoré sans doute l'esprit humain comme l'idolâtrie, mais qui sans doute aussi tient comme l'idolâtrie à des vérités du premier ordre, qui nous ont été depuis soustraites comme inutiles ou dangereuses, ou que nous ne savons plus reconnaître sous des formes nouvelles.

Tout nous ramène donc à l'incontestable vérité que le système du monde est inexplicable et impossible par des moyens mécaniques. De savoir ensuite comment cette vérité peut s'accorder avec les théories mathématiques, c'est ce que je ne décide point, craignant par-dessus tout de sortir du cercle des connaissances qui m'appartiennent : mais la vérité que j'ai exposée étant incontestable, et nulle vérité ne pouvant être en contradiction avec une autre, c'est aux théoriciens en titre à se tirer de cette difficulté. — *Ipsi viderint.*

La première fois que l'esprit religieux s'emparera d'un grand mathématicien, il arrivera très-sûrement une révolution dans les théories astronomiques.

Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de despotisme, qui est le caractère distinctif des savants modernes, n'est propre qu'à retarder la science. Elle repose aujourd'hui tout entière sur de profonds calculs à la portée d'un très-petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à

---

(1) Ημῶν τὴν εὐκτικὴν δυνάμιν. (Orig. adv. Cels. lib. V. — « Celse suppose que nous comptons pour rien le soleil, la lune et les étoiles, tandis que nous avouons : *Qu'ils attendent aussi la manifestation des enfants de Dieu, qui sont maintenant assujettis à la vanité des choses matérielles, à cause de celui qui les y a assujettis.* (Rom. VIII, 19, seqq.) Si, parmi les innombrables choses que nous disons sur ces astres, Celse avait seulement entendu : *Louez-le, ô vous, étoiles et lumière !* ou bien, *louez-le, cieux des cieux !* (Ps. CXLVIII, 3, 4.), il ne nous accuserait pas de compter pour rien de si grands panégyristes de Dieu. » (Orig, *ibid.* V)

s'entendre pour imposer silence à la foule. Leurs théories sont devenues une espèce de religion ; le moindre doute est un sacrilége.

Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Bacon, le docteur Schaw, a dit, dans une de ses notes dont il n'est plus en mon pouvoir d'assigner la place, mais dont j'assure l'authenticité : *Que le système de Copernic a bien encore ses difficultés.*

Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un tel doute. La personne du traducteur m'est absolument inconnue ; j'ignore même s'il existe : il est impossible d'apprécier ses raisons qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître ; mais sous le rapport du courage, c'est un héros.

Malheureusement ce courage n'est pas commun, et je ne puis douter qu'il y ait dans plusieurs têtes (allemandes surtout) des pensées de ce genre qui n'osent se montrer.

Pour moi, je me borne à demander qu'en partant de cette vérité incontestable : *Que tout mouvement suppose un moteur, et que le poussant est de nécessité absolue* ou *antérieur au poussé* (1), il soit fait une revue philosophique du système astronomique.

La demande me semble modeste, et je ne vois pas que personne ait droit de se fâcher.

On se fâchera encore moins, je l'espère, si je donne un exemple des doutes excités dans mon esprit par les théories mécaniques ; je le choisirai dans les notions élémentaires sur la figure de la terre.

On nous a dit à tous, en commençant nos instructions sur ce point, que notre planète est aplatie sur les pôles, et s'élève au contraire sous l'équateur ; en sorte que les deux axes sont inégaux dans une proportion qu'il s'agit d'assigner.

---

(1) Μῶν ἀρχὴ τὶς τῆς ἔσται κινήσεως ἁπάσης ἄλλη πλὴν ἡ τῆς αὐτῆς αὑτὴν κινήσασης μεταβολή ; c'est-à-dire : *Le mouvement peut-il avoir un autre principe que cette force qui se meut elle-même?* Cette puissance est l'intelligence, et cette intelligence est Dieu ; et il faut nécessairement qu'elle soit antérieure à la nature physique, qui reçoit d'elle le mouvement : car comment le κινῶν ne serait-il pas avant le κινούμενον? (*Plat. de Leg.* X, 86, 87.)

Voyez encore Aristote (*Physicorum*, lib. III, 1, 23.) *Quòd cœlum movcatur ex aliquâ intellectuali substantiâ.*

Pour s'en assurer, nous a-t-on dit, il y a deux moyens, l'expérience ou les mesures géodésiques, et la théorie.

Celle-ci repose sur cette vérité physique, que si une sphère tourne sur son axe, elle s'élèvera sur son équateur en vertu de la force centrifuge, et prendra la forme d'un sphéroïde aplati.

Et l'on nous montrait dans le cabinet de physique une spère de cuir bouilli, tournant sur un axe au moyen d'une manivelle, et prenant en effet, en vertu de la rotation, la figure indiquée.

Et nous disions tous : *Voilà qui est clair !*

Mais voyez combien, pour l'âge de raison, s'élèvent d'arguments décisifs contre cette démonstratian *décisive*.

En premier lieu, la terre n'est point du tout de cuir bouilli : l'intérieur est *lettre close ;* mais quant à l'extérieur et à cette enveloppe de médiocre profondeur que Dieu nous a livrée, nous voyons de l'eau et de la terre, et d'immenses montagnes qui s'enfoncent jusqu'à une profondeur inconnue, et que nous pouvons regarder comme les ossements de la terre. Si cette masse, supposée immobile, venait tout à coup à recevoir le mouvement diurne, l'habitation de l'homme et des animaux serait détruite par les eaux qui accourraient sous l'équateur : *Ainsi la terre ne pouvait être ce qu'elle est, lorsqu'elle commença à tourner*, etc.

En second lieu, les physiciens que j'ai en vue n'admettent point de *création* proprement dite. Ce mot seul les met en colère, et plusieurs ont fait leur profession de foi à cet égard. Or, à partir de cette hypothèse, comment pouvaient-ils dire : *Que la terre a été soulevée sous l'équateur par un mouvement qui n'a jamais commencé ?* Cette supposition sera trouvée impossible, si l'on y pense.

Ce n'est pas tout : supposons en troisième lieu, et laissant même de côté la question de l'éternité de la matière, que le monde au moins ait commencé ; il faut que ces mécaniciens nous disent dans quelle révélation ils ont appris que, lorsque la terre commença de tourner, elle était molle et ronde : deux petites suppositions qui valent la peine d'être examinées. Si la terre devait être ronde (supposons-le un instant) alors elle eût été elliptique avant de tourner, et allongée sur l'axe autant précisément qu'il le fallait pour devenir parfaitement ronde par le mouvement de rotation.

Ainsi tout se réduit aux mesures géodésiques, et la prétendue théorie n'est rien.

Observons, en finissant, que plusieurs parties de la science, notamment celle dont il s'agit dans ce moment, reposent sur des observations infiniment délicates, et que toute observation délicate exige une conscience délicate. La probité la plus rigoureuse est la première qualité de tout observateur. . . . .
. . . .

FIN DES NOTES DU ONZIÈME ENTRETIEN.

ÉCLAIRCISSEMENT

SUR

LES SACRIFICES.

CHAPITRE PREMIER.

DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

Je n'adopte point l'axiome impie :

La crainte dans le monde imagina les dieux (1).

Je me plais au contraire à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir et la bonté, en l'appelant *le Seigneur*, *le Maître*, *le Père*, etc., montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer encore que la musique, la

(1) *Primus in orbe deos fecit timor*. Ce passage, dont on ignore le véritable auteur, se trouve parmi les fragments de Pétrone. Il est bien là.

poésie, la danse, en un mot tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte; et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier devint partout synonyme du premier.

Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire, qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

Il faut cependant avouer, après avoir assuré l'orthodoxie, que l'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très bien comment elles s'accordent, et pourquoi le sentiment de la terreur a toujours snbsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

« Les Dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de

grâce. Mais les dieux sont justes, et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes ; et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice* (1). »

Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs, dont le genre humain entier reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables : les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le crime ;* car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain.

Mais la racine de cette dégradation, ou la *réité* de l'homme, s'il est permis de fabriquer ce mot, résidait dans le *principe sensible*, *dans la vie*, *dans l'âme* enfin, si soi-

(1) Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies ; ce n'était point seulement à l'occasion des grandes calamités que le sacrifice était offert : il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances.

gueusement distinguée par les anciens, de *l'esprit* ou de l'intelligence.

L'animal n'a reçu qu'une *âme;* à nous furent donnés et *l'âme et l'esprit* (1).

L'antiquité ne croyait point qu'il pût y avoir, entre *l'esprit et le corps*, aucune sorte de lien ni de contact (2); de manière que *l'âme*, ou le principe sensible, était pour eux une espèce de *moyenne-proportionnelle*, ou de puissance intermédiaire en qui *l'esprit* reposait, comme elle reposait elle-même dans le corps.

En se représentant *l'âme* sous l'image d'un œil, suivant la comparaison ingénieuse de Lucrèce, *l'esprit* était la prunelle de cet œil (3). Ailleurs il l'appelle *l'âme de l'âme* (4),

---

(1) *Immisitque* (Deus) *in hominem* spiritum *et* animam. (Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. I, cap. 1, § 2.)

> Principio indulsit communis conditor illis
> Tantùm animam; nobis, animum quoque...
>
> Juven., *Sat.* XV, 148, 149.

(2) *Mentem autem reperiebat Deus ulli rei adjunctam esse sine animo nefas esse: quocirca intelligentiam in animo*, animam *conclusit in corpore*. (Tim. inter. frag. Cicer., Plat. in Tim. opp., tom. IX, p. 312. A. B., p. 386, 11.)

(3) Ut lacerato oculo circùm, si pupula mansit
Incolumis, etc.

(Lucr. de N. R. III, 409, seqq.)

(4) Atque anima 'st animæ proporrò totius ipsa.

Ibid.

et Platon, d'après Homère, le nomme *le cœur de l'âme* (1), expression que Philon renouvela depuis (2).

Lorsque Jupiter, dans Homère, se détermine à rendre un héros victorieux, le dieu a pesé la chose *dans son esprit* (3); il est *un :* il ne peut y avoir de combat en lui.

Lorsqu'un homme connaît son devoir et le remplit sans balancer, dans une occasion difficile, il a vu la chose comme un dieu, *dans son esprit* (4).

Mais si, longtemps agité entre son devoir et sa passion, ce même homme s'est vu sur le point de commettre une violence inexcusable, il a délibéré *dans son âme et dans son esprit* (5).

---

(1) In Theæt. opp., tom. II, p. 261. C.

N. B. Quelquefois les latins abusent du mot *animus*, mais toujours d'une manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Cicéron, par exemple, l'emploie comme un synonyme *d'anima* et l'oppose à *mens*. Et Virgile a dit dans le même sens : *Mentem animumque*. Æn. VI, 11, etc. Juvénal, au contraire, l'oppose comme synonyme de *mens*, au mot *anima*, etc.

(2) Philo. *de Opif. mundi*, cité par Juste-Lipse. Phys. stoic. III, disser. XVI.

(3) Ἀλλ' ὅγε μερμήριζε κατὰ φρένα.

(Iliad. II, 3.)

(4) Αὐτὰρ ὁ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσί.

(*Ibid.* I, 333.)

(5) Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν.

(*Ibid.* 193.)

Quelquefois *l'esprit* gourmande *l'âme*, et la veut faire rougir de sa faiblesse : *Courage*, lui dit-il, *mon âme! tu as supporté de plus grands malheurs* (1).

Et un autre poète a fait de ce combat le sujet d'une conversation, en forme tout à fait plaisante. *Je ne puis*, dit-il, *ô mon âme! t'accorder tout ce que tu désires : songe que tu n'es pas la seule à vouloir ce que tu aimes* (2).

Que veut-on dire, demande Platon, *lorsqu'on dit qu'un homme s'est vaincu lui-même, qu'il s'est montré plus fort que lui-même*, etc.? On affirme évidemment qu'il est, tout à la fois, plus fort et plus faible que lui-même; car si c'est lui qui est le plus faible, c'est aussi *lui* qui est le plus fort; puisqu'on affirme l'un et l'autre du même sujet. La volonté supposée *une* ne saurait pas plus être en contradiction avec elle-même, qu'un corps ne peut être animé à la fois

---

(1) Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο πότ' ἔτλης.
(Odyss. XX, 18.)

Platon a cité ce vers dans le Phédon, (Opp. tom. I, p. 215, D.) et il y voit *une puissance qui parle à une autre*. — Ὡς ἄλλη οὐσία ἄλλῳ πράγματι διαλεγομένη. (*Ibid.* 261, B.)

(2) Οὐ δύναμαί σοι, Θυμὲ, παρασχεῖν ἄσμενα πάντα,
Τέτλαθι. Τῶν δὲ καλῶν οὔτι σὺ μοῦνος ἐρᾷς.
(Theogn. inter. vers. gnom. ex edit. Brunckii, v. 72-73.)

par deux mouvements actuels et opposés (1) ; car nul sujet ne peut réunir deux contraires simultanés (2). *Si l'homme était un*, a dit excellemment Hippocrate, *jamais il ne serait malade* (3) ; et la raison en est simple : *car*, ajoute-t-il, *on ne peut concevoir une cause de maladie dans ce qui est un* (4).

Cicéron écrivant donc *que, lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, cela signifie que la raison doit commander à la passion* (5), ou il entendait que la passion est une *personne*, ou il ne s'entendait pas lui-même.

Pascal avait en vue sans doute les idées de Platon, lorsqu'il disait : *Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet*

---

(1) Plat., *de Rep. opp.* tom. V, p. 349. E. A. ; et p. 360, C.

(2) Οὐδὲ (τῶν ὄντων) οὐδὲν ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεται.

(Arist. catheg. de quantitate. Opp. tom. I.)

(3) Ἐγὼ δὲ φημὶ εἰ ἓν ἦν ὁ ἄνθρωπος, πότ' ἂν ἤλγεεν.

(Hipp. *de Nat. hum.* Rom. I, cit. edit., cap. 2, p. 265.)

(4) Οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὑπὸ τοῦ ἀλγήσειν ἙΝ ΕΟΝ.

Cette maxime lumineuse n'a pas moins de valeur dans le monde moral.

(5) *Quum igitur præcipitur ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur*, ut ratio *coerceat* temeritatem. (Tusc. quæst. II, 21.) Partout où il faut résister, il y a *action* ; partout où il y a action, il y a *substance* ; et jamais on ne comprendra comment une tenaille peut se saisir elle-même.

simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés (1).

Mais avec tous les égards dus à un tel écrivain, on peut cependant convenir qu'il ne semble pas avoir vu la chose tout à fait à fond; car il ne s'agit pas seulement de savoir *comment un sujet simple est capable de telles et si soudaines variétés*, mais bien d'expliquer comment un sujet simple peut réunir des oppositions simultanées; comment il peut aimer à la fois le bien et le mal, aimer et haïr le même objet, vouloir et ne vouloir pas, etc.; comment un corps peut se mouvoir actuellement vers deux points opposés; en un mot, pour tout dire, comment un sujet simple peut n'être pas simple.

L'idée de deux puissances distinctes est bien *ancienne*, même dans l'Eglise. « Ceux « qui l'ont adoptée, disait Origène, ne pen« sent pas que ces mots de l'apôtre : *La chair « a des désirs contraires à ceux de l'esprit*

---

(1) Pensées, III, 13. — On peut voir à l'endroit de Platon qu'on vient de citer la singulière histoire d'un certain Léontius, *qui voulait absolument voir des cadavres qu'absolument il ne voulait pas voir*; ce qui se passa dans cette occasion entre son *âme* et lui, et les injures qu'il crut devoir adresser à ses yeux. (Loc. cit., p. 360, A.)

« (Galat. V, 17.) doivent s'entendre *de la*
« *chair* proprement dite; mais de *cette âme*,
« qui est réellement *l'âme de la chair :* car,
« disent-ils, nous en avons deux, l'une bonne
« et céleste, l'autre inférieure et terrestre :
« c'est de celle-ci qu'il a été dit *que ses œu-*
« *vres sont évidentes* (Ibid., 19.), et nous
« croyons que cette âme de la chair réside
« dans le sang (1). »

Au reste, Origène, qui était à la fois le plus hardi et le plus modeste des hommes dans ses opinions, ne s'obstine point sur cette question. *Le lecteur*, dit-il, *en pensera ce qu'il voudra.* On voit cependant assez qu'il ne savait pas expliquer autrement ces deux mouvements diamétralement opposés dans un sujet simple.

Qu'est-ce en effet que cette puissance qui contrarie *l'homme*, ou, pour mieux dire, sa conscience? Qu'est-ce que cette puissance qui n'est pas *lui*, *ou tout lui?* Est-elle matérielle comme la pierre ou le bois? dans ce cas, elle ne pense ni ne sent, et, par conséquent, elle ne peut avoir la puissance de troubler l'esprit dans ses opérations. J'écoute

(1) Orig. *de Princ. III*, 4. *Opp.*, edit. Ruæi. Paris, 1733, in-fol., tom. I, p. 145, seqq.

avec respect et terreur toutes les menaces faites *à la chair;* mais je demande ce que c'est.

Descartes, qui ne doutait de rien, n'est nullement embarrassé de cette duplicité de l'homme. Il n'y a point, selon lui, dans nous de partie supérieure et inférieure, de puissance raisonnable et sensitive, comme on le croit vulgairement. L'âme de l'homme est une, et la même substance est tout à la fois *raisonnable et sensitive.* Ce qui trompe à cet égard, dit-il, *c'est que les volitions produites par l'âme et par les esprits vitaux envoyés par le corps, excitent des mouvements contraires dans la glande pinéale* (1).

Antoine Arnaud est bien moins amusant : il nous propose comme un système inconcevable, et cependant incontestable : « Que ce « corps, qui, n'étant qu'une matière, n'est « point un sujet capable de péché, peut cependant communiquer à l'âme ce qu'il n'a

(1) *Cartesii opp.* Amst., Blaeu, 1785, in-4°; *de Passionibus*, art. XLVII, p. 22. Je ne dis rien de cette explication : les hommes tels que Descartes méritent autant d'égards qu'on en doit peu aux funestes usurpateurs de la renommée. Je prie seulement qu'on fasse attention au fond de la pensée, qui se réduit très clairement à ceci : *Ce qui fait croire communément qu'il y a une contradiction dans l'homme, c'est qu'il y a une contradiction dans l'homme.*

« pas et ne peut avoir; et que, de l'union de « ces deux choses exemptes de péché, il en « résulte un tout qui en est capable, et qui « est *très justement* l'objet de la colère de « Dieu (1). »

Il paraît que ce dur sectaire n'avait guère philosophé sur l'idée *du corps*, puisqu'il s'embarrasse ainsi volontairement, et qu'en nous donnant une bêtise pour un mystère, il expose l'inattention ou la malveillance à prendre un mystère pour une bêtise.

Un physiologiste moderne se croit en droit de déclarer expressément que le principe vital est un *être*. « Qu'on l'appelle, dit-il, « *puissance ou faculté*, cause immédiate de « tous nos mouvements et de tous nos sen- » timents, ce principe est UN: il est absolu- « ment indépendant de l'âme pensante, et « même du corps, suivant toutesles vraisem- « blances (2) : aucune cause ou loi mécani- « que n'est recevable dans les phénomènes « du corps vivant (3) »

(1) *Perpétuité de la foi*, in-4°, tom. III, liv. XI. c. VI.

(2) Il semble que ces mots, *suivant toutes les vraisemblances*, sont encore, comme je l'ai dit ailleurs, une pure complaisance pour le siècle : car comment ce qui est UN, et qui peut s'appeler *principe*, ne serait-il pas distingué de la matière ?

(3) *Nouveaux Eléments de la science de l'homme*, par M. Barthez, 2 vol, in-8° Paris, 1806.

Au fond, il paraît que l'Ecriture sainte est sur ce point tout a fait d'accord avec la philosophie antique et moderne, puisqu'elle nous apprend : « Que l'homme est double dans ses « voies (1), et que la parole de Dieu est « une épée vivante qui pénètre jusqu'à la di- « vision de l'âme et de l'esprit, et discerne « la pensée du sentiment (2). »

Et Saint Augustin, confessant à Dieu l'empire qu'avaient encore sur son âme d'anciens fantômes ramenés par les songes, s'écrie avec la plus aimable naïveté : Alors Seigneur ! suis-je MOI (3) ?

Non, sans doute, il n'était pas LUI, et personne ne le savait mieux que LUI, qui nous dit dans ce même endroit : *Tant il y a de différence entre* MOI-MÊME *et* MOI-MÊME (4) ; lui qui a si bien distingué les deux puissances de l'homme lorsqu'il s'écrie encore, en s'adressant à Dieu : *O toi ! pain mystique*

---

(1) *Homo duplex in viis suis.* Jac. I, 8.

(2) *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs* (Il ne dit pas *de l'esprit et du corps*), *et discretor cogitationum et intentionum cordis.* (Hebr. IV, 12.)

(3) Numquid tunc non EGO sum, Domine, Deus meus ? (D. August. *Confess.* X, XXX, I.)

(4) Tantùm interest inter ME IPSUM et ME IPSUM. (*Ibid.*)

de mon âme, époux de mon intelligence! quoi! je pouvais ne pas t'aimer (1)!

Milton a mis de beaux vers dans la bouche de Satan, qui rugit de son épouvantable dégradation (2). L'homme aussi pourrait les prononcer avec proportion et intelligence.

D'où nous est venue l'idée de représenter les anges autour des objets de notre culte par des groupes de têtes ailées (3) ?

Je n'ignore pas que la doctrine des *deux âmes* fut condamnée dans les temps anciens, mais je ne sais si elle le fut par un tribunal compétent : d'ailleurs il suffit de s'entendre. Que l'homme soit un être résultant de l'union de deux *âmes*, c'est-à-dire de deux principes intelligents de même nature, dont l'un

---

(1) Deus.... *panis oris intus* animæ *meæ*, *et virtus maritans* mentem *meam.... non te amabam !* (Ibid. I. XIII, 2.)

(2) O foul descent! That I who erst contend'd
With Gods tho sit the high'st, am now constrain'd
Into a beast and mix'd with bestial slime
This essence to incarnate and imbrute
That to the hight of deity aspir'd.
(P. L. IX. 163,

(3) Trop de gens savent malheureusement dans quel endroit de ses œuvres Voltaire a nommé ces figures des *Saints joufflus*. Il n'y a pas, dans les jardins de l'intelligence, une seule fleur que cette chenille n'ait souillée.

est bon et l'autre mauvais, c'est, je crois, l'opinion qui aurait été condamnée, et que je condamne aussi de tout mon cœur. Mais que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe qu'on appelle aussi le *principe vital*, et qui est *la vie*, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que je ne croirai jamais, à moins qu'il ne m'arrivât d'être averti que je me trompe par la seule puissance qui ait une autorité légitime sur la croyance humaine. Dans ce cas, je ne balancerais pas un instant, et au lieu que, dans ce moment, je n'ai que la *certitude* d'avoir raison, j'aurais alors la *foi* d'avoir tort. Si je professais d'autres sentiments, je contredirais de front les principes qui ont dicté l'ouvrage que je publie, et qui ne sont pas moins sacrés pour moi.

Quelque parti qu'on prenne sur la duplicité de l'homme, c'est sur la *puissance animale*, sur la *vie*, sur l'*âme* (car tous ces mots signifient la même chose dans le langage antique), que tombe la malédiction avouée par tout l'univers.

Les Egyptiens, que l'antiquité savante proclama *les seuls dépositaires des secrets di-*

vins (1), étaient bien persuadés de cette vérité, et tous les jours ils en renouvelaient la profession publique ; car lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales, ils les plaçaient dans une espèce de coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du mort :

« Soleil, souverain maître de qui je tiens « la vie, daignez me recevoir auprès de vous. « J'ai pratiqué fidèlement le culte de mes « pères ; j'ai toujours honoré ceux de qui je « tiens ce corps ; jamais je n'ai nié un dépôt ; « jamais je n'ai tué. *Si j'ai commis d'autres « fautes, je n'ai point agi par moi-même, « mais par ces choses* (2). » Et tout de suite on jetait *ces choses* dans le fleuve, *comme la cause de toutes les fautes que l'homme avait commises* (3) : après quoi on procédait à l'embaumement.

---

(1) *Ægyptios solos divinarum rerum conscios*. (Macrob. Sat. I, 12.) On peut dire que cet écrivain parle ici au nom de toute l'antiquité.

(2) Ἀλλὰ διὰ ταῦτα. Porphyr. (*De abstin. et usu anim.*, IV, 10.)

(3) Ὡς αἰτίαν ἁπάντων ὧν ὁ ἄνθρωπος ἥμαρτεν. Διὰ ταῦτα,

Or il est certain que, dans cette cérémonie, les Egyptiens peuvent être regardés comme de véritables précurseurs de la révélation qui a dit anathème *à la chair*, qui l'a déclarée ennemie de l'intelligence, c'est-à-dire de Dieu, et nous a dit expressément que *tous ceux qui sont nés du sang ou de la volonté de la chair ne deviendront jamais enfants de Dieu* (1).

L'homme étant donc coupable par son *principe sensible*, par *sa chair*, par *sa vie*, l'anathème tombait sur le sang; car le sang était le principe de la vie, ou plutôt le sang était la vie (2). Et c'est une chose bien sin-

(Plut., *De usu carn.*, Orat. II,) cités par M. Larcher dans sa précieuse traduction d'Hérodote, liv. II, § 85. Je ne sais au reste pourquoi ce grand helléniste a traduit διὰ ταῦτα par *c'est pour ces choses;* au lieu de, *c'est par ces choses.*

Il y a un rapport singulier entre cette prière des prêtres égyptiens et celle que l'Eglise prononce à côté des agonisants. « Quoiqu'il ait « péché, il a cependant toujours cru; il a porté dans son sein le « zèle de Dieu; il n'a cessé d'adorer le Dieu qui a tout créé, etc. »

Licèt enim peccaverit, tamen.... credidit, et zelum Dei in se habuit, et eum qui fecit omnia fideliter adoravit, etc.

(1) Joh. I, 12, 13. Lorsque David disait : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*, ce n'était point une expression vague ou une manière de parler : il énonçait un dogme précis et fondamental.

(2) Vous ne mangerez point le sang des animaux, *qui est leur vie.* (Gen. IX, 4, 5.) La vie de la chair est dans le sang; *c'est pourquoi* je vous l'ai donné, afin qu'il soit répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés; car c'est par le sang que l'AME sera purifiée. (*Lev.* XIII,

gulière que ces vieilles traditions orientales, auxquelles on ne faisait plus d'attention, aient été ressuscitées de nos jours, et soutenues par les plus grands physiologistes.

Le chevalier Rosa avait dit, il y longtemps, en Italie, *que le principe vital réside dans le sang* (1). Il a fait sur ce sujet de fort belles expériences, et il a dit des choses curieuses sur les connaissances des anciens à cet égard; mais je puis citer une autorité plus connue (2), celle du célèbre *Hunter*, le plus grand anatomiste du dernier siècle, qui a ressuscité et motivé le dogme oriental de la vitalité du sang.

« Nous attachons, dit-il, l'idée de la vie « à celle de l'organisation; en sorte que nous « avons de la peine à forcer notre imagina« tion de concevoir un fluide vivant; *mais*

(1.) Gardez-vous de manger leur sang (des animaux) *car leur sang est leur vie;* ainsi vous ne devez pas manger avec leur chair *ce qui est leur vie;* mais vous répandrez ce sang sur la terre comme l'eau (Deut. XII, 23, 24, etc., etc., etc.)

(1) On trouvera une belle analyse de ce système dans les œuvres du comte *Gian-Rinaldo Carli-Rubi.* Milan, 1790, 30 vol. in-8°, tom. IX.

(2) Je ne dis pas *plus décisive*, car les pièces ne sont plus sous mes yeux, et jamais je n'ai pu les comparer. D'ailleurs, quand *Rosa* aurait tout dit, qu'importe? l'honneur de la priorité pour le système de la vitalité du sang ne lui serait point accordé. Sa patrie n'a ni flottes, ni armées, ni colonies : tant pis pour elle et tant pis pour lui.

« *l'organisation n'a rien de commun avec*
« *la vie* (1). Elle n'est jamais qu'un instru-
« ment, une machine qui ne produit rien,
« même en mécanique, sans quelque chose
« qui réponde à un principe vital, savoir
« *une force*.

« Si l'on réfléchit bien attentivement sur
« la nature du sang, on se prête aisément
« à l'hypothèse qui le suppose vivant. On
« ne conçoit pas même qu'il soit possible
« d'en faire une autre, lorsqu'on considère
« qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui
« ne soit formée du sang, que nous venons
« de lui (*wee grow out of it*), et que, s'il
« n'a pas la vie antérieurement à cette opé-
« ration, il faut au moins qu'il l'acquière
« dans l'acte de la formation, puisque nous
« ne pouvons nous dispenser de croire à
« l'existence de la vie dans les membres
« ou différentes parties, dès qu'elles sont
« formées (2).

Il paraît que cette opinion du célèbre Hunter a fait fortune en Angleterre. Voici ce qu'on lit dans les *Recherches asiatiques* :

---

(1) Vérité du premier ordre et de la plus grande évidence.

(2) Voy. *John. Hunter's a Treatise on the blood, inflammation and Gun-shot wounds*. London, 1794, in-4°.

« C'est une opinion, du moins aussi an-
« cienne que Pline, que le sang est un fluide
« vivant; mais il était réservé au célèbre
« physiologiste Jean Hunter de placer cette
« opinion au rang de ces vérités dont il n'est
« plus possible de disputer (1). »

La vitalité du sang, ou plutôt l'identité du sang et de la vie étant posée comme un fait dont l'antiquité ne doutait nullement, et qui a été renouvelé de nos jours, c'était aussi une opinion aussi ancienne que le monde, *que le ciel irrité contre* la chair et le sang, *ne pouvait être apaisé que par le sang;* et aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire! Or, ni la raison ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans les dernières profon-

(1) *Voy.* le mémoire de M. William Boag *sur le venin des serpents*, dans les *Recherches asiatiques*, tom. VI, in-4°, p. 108.

On a vu que Pline est bien jeune comparé à l'opinion de la vitalité du sang; voici au reste ce qu'il dit sur ce sujet: *Duæ grandes venæ... per alias minores omnibus membris vitalitatem rigant.... magna est in eo vitalitatis portio.*

(C. Plinii Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, 1685; in-4°, t. II, lib. XII, cap. 69-70, pag. 564, 565, 583.)

Hinc sedem animæ sanguinem esse veterum plerique dixerunt. (Not. Hard., ibid., p. 583.)

deurs de la nature humaine, et l'histoire, sur ce point, ne présente pas une seule dissonance dans l'univers (1). La théorie entière reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) *que l'innocent pouvait payer pour le coupable ;* d'où l'on concluait que la vie étant coupable, *une vie moins précieuse pouvait être offerte et acceptée pour une autre.* On offrit donc le sang des animaux ; et cette *âme*, offerte pour une *âme*, les anciens l'appelèrent *antipsychon* (ἀντίψυχον) ; *vicariam animam ;* comme qui dirait *âme pour âme* ou *âme substituée* (2).

Le docte *Goguet* a fort bien expliqué, par ce dogme de la substitution, ces prosti-

(1) C'était une opinion uniforme, et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre. (*Bryant's Mythology explained.* tom. II, in-4°, p. 455.)

Les Thalmudistes décident de plus que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang. (*Huet. Dém. Evang. prop. IX, cap.* 145.)

Ainsi le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace ; il est indestructible, et cependant il ne découle d'aucune raison antécédente ni d'aucune erreur assignable.

(2) Lami, *Appar : Ad Bibl. I,* 7.

Cor pro corde, precor, pro fibris accipe fibras,
Hanc animam vobis pro meliore damus.

(Ovid. Fast. vi, 161.)

tutions légales très connues dans l'antiquité, et si ridiculement niées par Voltaire. Les anciens, persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la chasteté de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi *que Vénus, tout entière à sa proie attachée*, ne troublerait point les unions légitimes : semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme (1).

Il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers, ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point immolés (2). On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus

---

(1) Voy. la *Nouvelle démonstration évangélique de Leland*. Liége, 1768, 4 vol. in-12, tom. I, part. I, chap. VII, p. 352.

(2) A quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes.

humaines, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de *la chair coupable* (1).

Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra. Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties de son corps (2).

(1) Car tout ainsi que les humeurs viciés produisent dans les corps *le feu de la fièvre*, qui les purifie ou les consume sans les brûler, de même les vices produisent dans les âmes *la fièvre du feu*, qui les purifie ou les brûle sans les consumer. (Vid. *Orig.*, *De Princip. II*, 10, *opp. tom. I*, *p.* 102.)

(2) Prudence nous a transmis une description détaillée de cette dégoûtante cérémonie :

Tum per frequentes mille rimarum vias,
Illapsus imber tabidum rorem pluit;

et l'on croyait que cet étrange baptême opérait une régénération spirituelle. Une foule de bas-reliefs et d'inscriptions (1) rappellent cette cérémonie et le dogme universel qui l'avait fait imaginer.

Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers; mais, sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général; il se conforme au rite fondamental *des nations*; et non-seulement il se conforme, mais

Defossus intus quem sacerdos excipit
Guttas ad omnes turpe subjectum caput,
Et veste et omni putrefactus corpore;
Quin os supinat; obvias offert genas;
Supponit aures; labra, nares objicit;
Oculos et ipsos proluit liquoribus;
Nec jam palato parcit, et linguam rigat,
Donec cruorem totus atrum combibat.

(1) Gruter nous en a conservé une qui est très singulière, et que Van Dale a citée à la suite du passage de Prudence :

DIS MAGNIS
MATRI DEUM ET ATTIDI
SEXTUS AGESILAUS ÆSIDIUS....
. . . . TAUROBOLIO
CRIOBOLIOQUE IN ÆTERNUM
RENATUS ARAM SACRAVIT.

(*Ant. Van Dale, Dissert. de orac. ethnicorum.* Amst., 1683; in-8°, p. 225.)

il le renforce au risque de donner au caractète national une dureté dout il n'avait nul besoin. Il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification, même physique, qui n'exige du sang.

La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde. Si elle n'avait rien de réel ni de mystérieux, pourquoi Dieu lui-même l'aurait-il conservée dans la loi mosaïque? où les anciens auraient-ils pris cette idée d'une renaissance spirituelle par le sang? et pourquoi aurait-on choisi, *toujours* et *partout*, pour honorer la Divinité, pour obtenir ses faveurs, pour détourner sa colère, une cérémonie que la raison indique mutuellement et que le sentiment repousse? Il faut nécessairement recourir à quelque cause secrète, et cette cause était bien puissante.

CHAPITRE II.

DES SACRIFICES HUMAINS.

La doctrine de la substitution étant universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes ; et cette double croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part l'horrible superstition des sacrifices humains. En vain la raison disait à l'homme qu'il n'avait point de droit sur son semblable, et que même il l'attestait tous les jours en offrant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme ; en vain la douce humanité et la compassion naturelle prêtaient une nouvelle force aux arguments de la raison : devant ce dogme entraînant, la raison demeurait aussi impuissante que le sentiment.

On voudrait pouvoir contredire l'histoire lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout l'univers ; mais à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable ; et les fictions mêmes de la poésie attestent le préjugé universel.

> A peine son sang coule et fait rougir la terre,
> Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
> Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
> Et la mer lui répond par des mugissements ;
> La rive au loin gémit blanchissante d'écume ;
> La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
> Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouve, et parmi nous
> Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Quoi! le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre! Encore une fois, où donc les hommes avaient-ils pris cette opinion? et quelle vérité avaient-ils corrompue pour arriver à cette épouvantable erreur? Il est bien démontré, je crois, que tout tenait au dogme de la substitution dont la vérité est incontestable, et même innée dans l'homme (car comment l'aurait-il acquise ?), mais dont il abusa d'une manière déplorable : car l'homme, à parler exactement, n'adopte point l'erreur. Il peut seulement ignorer la vérité, ou en abuser ; c'est-à-dire l'étendre, par

une fausse induction, à un cas qui lui est étranger.

Deux sophismes, ce semble, égarèrent les hommes : d'abord l'importance des sujets dont il s'agissait d'écarter l'anathème. On dit : *Pour sauver une armée, une ville, un grand souverain même, qu'est-ce qu'un homme ?* On considéra aussi le caractère particulier de deux espèces de victimes humaines déjà dévouées par la loi civile politique ; et l'on dit : *qu'est-ce que la vie d'un coupable ou d'un ennemi ?*

Il y a grande apparence que les premières victimes humaines furent des coupables condamnés par les lois ; car toutes les nations ont cru ce que croyaient les Druides au rapport de César (1) : *que le supplice des coupables était quelque chose de fort agréable à la divinité.* Les anciens croyaient que tout crime capital, commis dans l'état, *liait* la nation, et que le coupable était *sacré* ou voué aux dieux, jusqu'à ce que, par l'effusion de son sang, il eût *délié* et lui-même et la nation (2).

On voit ici pourquoi le mot de *sacré* (SA-

---

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) Ces mots de *lier* et de *délier* sont si naturels, qu'ils se trouvent adoptés et fixés pour toujours dans notre langue théologique.

CER) était pris dans la langue latine en bonne et en mauvaise part, pourquoi le même mot dans la langue grecque (ΟΣΙΟΣ) signifie également ce qui est saint et ce qui est profane; pourquoi le mot *anathème* signifiait de même tout à la fois ce qui est offert à Dieu à titre de don, et ce qui est livré à sa vengeance; pourquoi enfin on dit en grec comme en latin qu'un homme ou une chose ont été *dé-sacrés* (expiés), pour exprimer qu'on les a lavés d'une souillure qu'ils avaient contractée. Ce mot de *dé-sacrer* (ἀφοσιοῦν *expiare*) semble contraire à l'analogie : l'oreille non instruite demanderait *ré-sacrer* ou *ré-sanctifier ;* mais l'erreur n'est qu'apparente, et l'expression est très exacte. *Sacré* signifie, dans les langues anciennes, ce qui est *livré à la Divinité*, n'importe à quel titre, et qui se trouve ainsi *lié;* de manière que le supplice *dé-sacre*, *expie*, ou *délie*, tout comme l'*ab-solution* religieuse.

Lorsque les lois des XII tables prononcent la mort, elles disent : SACER ESTO (*qu'il soit sacré*)! c'est-à-dire *dévoué :* ou, pour s'exprimer plus correctement, *voué ;* car le coupable n'était rigoureusement parlant, *dé-voué* que par par l'exécution.

Et lorsque l'Eglise prie *pour les femmes* dévouées (*pro* devoto *femineo sexu*), c'est-à-dire *pour les religieuses* qui sont réellement *dévouées* dans un sens très juste (1), c'est toujours la même idée. D'un côté est le crime, et de l'autre l'innocence; mais l'un et l'autre sont SACRÉS.

Dans le dialogue de Platon, appelé l'*Enthyphron*, un homme sur le point de porter devant les tribunaux une accusation horrible, puisqu'il s'agissait de dénoncer son père, s'excuse en disant : « Qu'on est également « souillé en commettant un crime, ou en « laissant vivre tranquillement celui qui l'a « commis, et qu'il veut absolument pour- « suivre son accusation, *pour* absoudre *tout* « *à la fois et sa propre personne et celle du* « *coupable* (2).

Ce passage exprime fort bien le système

---

(1) Un journaliste français, en plaisantant sur ce texte, *Pro devoto femineo sexu*, n'a pas manqué de dire : que *l'Eglise a décerné aux femmes le titre de* SEXE DÉVOT (*Journal de l'Empire*, 26 février 1812.) Il ne faut pas quereller les gens d'esprit qui apprennent le latin; bientôt sans doute ils le sauront. Il est vrai cependant qu'il serait bon de l'avoir appris avant de se jouer à l'Eglise romaine qui le sait passablement.

(2) Ἀφοσιοῖς σεαυτὸν καὶ ἐκεῖνον. Plat. *Enthyph.* Opp. tom. I, p. 8.

antique, qui, sous un certain point de vue, fait honneur au bon sens des anciens.

Malheureusement, les hommes étant pénétrés du principe *de l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes*, du coupable à l'ennemi il n'y eut qu'un pas; tout *ennemi* fut *coupable*; et malheureusement encore tout *étranger* fut *ennemi* lorsqu'on eut besoin de victimes. Cet horrible droit public n'est que trop connu; voilà pourquoi HOSTIS (1), en latin, signifia d'abord également *ennemi* et *étranger*. Le plus élégant des écrivains latins s'est plu à rappeler cette synonymie (2); et je remarque encore qu'Homère, dans un endroit de l'Iliade, rend l'idée d'ennemi par celle d'*étranger* (3), et que son commentateur nous avertit de faire attention à cette expression.

---

(1) *Eusth. ad Loc.* Le mot latin HOSTIS est le même que celui de HÔTE (*hoste*) en français; et l'un et l'autre se trouvent dans l'allemand *hast*, quoiqu'ils y soient moins visibles. L'*hostis* étant donc un *ennemi* ou un *étranger*, et sous ce double rapport, sujet au sacrifice, l'homme, et ensuite par analogie l'animal immolé, s'appelèrent *hostie*. On sait combien ce mot a été dénaturé et ennobli dans nos langues chrétiennes.

(2) *I, soror, atque* hostem *supplex affare superbum*. (Virg. Æn. IV, 424.) Ubi Servius : — *Nonnulli juxta veteres* hostem *pro hospite dictum accipiunt*. (Forcellini in *hostis*.)

(3) Ἀλλότριος φώς. Iliad. V, 214.

Il paraît que cette fatale induction explique parfaitement l'universalité d'une pratique aussi détestable; qu'elle l'explique, dis-je, fort bien *humainement :* car je n'entends nullement nier (et comment le bon sens, légèrement éclairé, pourrait-il le nier?) l'action du mal qui avait tout corrompu.

Cette action n'aurait point de force sur l'homme, si elle lui présentait l'erreur isolée. La chose n'est pas même possible, puisque l'erreur n'est rien. En faisant abstraction de toute idée antécédente, l'homme qui aurait proposé d'en immoler un autre, pour se rendre les dieux propices, eût été mis à mort pour toute réponse, ou enfermé comme fou : il faut donc toujours partir d'une vérité pour enseigner une erreur. On s'en apercevra surtout en méditant sur le Paganisme qui étincelle de vérités, mais toutes altérées et déplacées; de manière que je suis entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos jours que *l'idolâtrie était une putréfaction.* Qu'on y regarde de près : on y verra que, parmi les opinions les plus folles, les plus indécentes, les plus atroces; parmi les pratiques les plus monstrueuses et qui ont le plus déshonoré le genre humain, il n'en est

pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai, qui est divin.

Ce fut donc de ces vérités incontestables de la dégradation de l'homme et de sa *réité* originelle, de la nécessité d'une satisfaction, de la réversibilité des mérites et de la substitution des souffrances expiatoires, que les hommes furent conduits à cette épouvantable erreur des sacrifices humains.

France ! dans tes forêts elle habita longtemps.

« Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave,
« ou soumis aux dangers de la guerre (1),
« immolait des hommes ou promettait d'en
« immoler, ne croyant pas que les dieux
« pussent être apaisés, ni que la vie d'un
« homme pût être rachetée autrement que
« par celle d'un autre. Ces sacrifices, exé-
« cutés par la main des Druides, s'étaient
« tournés en institutions publiques et légales;
« et lorsque les coupables manquaient, on
« en venait au supplice des innocents. Quel-

(1) Mais l'état de guerre était l'état naturel de ce pays. *Ante Cæsaris adventum ferè quotannis* (bellum) *accidere solebat; uti, aut ipsi injurias inferrent, aut illas propulsarent.* (*De Bello gallico*, VI, 15.)

« ques-uns remplissaient d'hommes vivants « certaines statues colossales de leurs dieux : « ils les couvraient de branches flexibles : « ils y mettaient le feu, et les hommes pé- « rissaient ainsi environnés de flammes (1). » Ces sacrifices subsistèrent dans les Gaules, comme ailleurs, jusqu'au moment où le Christianisme s'y établit : car nulle part ils ne cessèrent sans lui, et jamais ils ne tinrent devant lui.

On en était venu au point de croire *qu'on ne pouvait supplier* pour une tête qu'au prix d'une tête (2). Ce n'est pas tout ; comme toute vérité se trouve et doit se trouver dans le Paganisme, mais, comme je le disais tout à l'heure, dans un état de *putréfaction*, la théorie également consolante et incontestable du *suffrage* catholique se montre au milieu des ténèbres antiques sous la forme d'une superstition sanguinaire ; et comme tout sacrifice réel, toute action méritoire, toute macération, toute souffrance volontaire peut être véritablement *cédée* aux

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) *Præceptum est ut pro capitibus capitibus supplicarentur ; idque aliquandiu observatum ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Maniæ deæ, matri Larum.* (Macrob. Sat. I, 7.)

morts, le Polythéisme, brutalement égaré par quelques réminiscences vagues et corrompues, versait le sang humain *pour apaiser les morts.* On égorgeait des prisonniers autour des tombeaux. Si les prisonniers manquaient, des gladiateurs venaient répandre leur sang, et cette cruelle extravagance devint un métier, en sorte que ces gladiateurs eurent un nom (*Bustiarii*) qu'on pourrait représenter par celui de *Bûchériens*, parce qu'ils étaient destinés à verser leur sang autour des bûchers. Enfin, si le sang de ces malheureux et celui des prisonniers manquaient également, des femmes venaient, en dépit des XII tables (1), se déchirer les joues, *afin de rendre aux bûchers au moins une image des sacrifices, et de satisfaire les dieux infernaux, comme disait Varron, en leur montrant du sang* (2).

Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses

---

(1) *Mulieres genas ne radunto.* XII Tab.

(2) *Ut rogis illa imago restitueretur, vel, quemadmodum Varro loquitur*, ut sanguine ostenso inferis satisfiat. (*Joh. Ros. Rom. Antiquit. corp. absolutiss. cum notis Th. Demsteri à Murreck.* Amst., Blaen, 1685; in-4°, V. 39, p. 442.)

plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans? que Rome, dans les dangers pressants, immolait des Gaulois (1)? Qui donc pourrait ignorer ces choses? il ne serait pas moins inutile de rappeler l'usage d'immoler des ennemis, et même des officiers et des domestiques sur la tombe des rois et des grands capitaines.

Lorsque nous arrivâmes en Amérique, à la fin du XVe siècle, nous y trouvâmes cette même croyance, mais bien autrement féroce. Il fallait amener aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes humaines par ans; et, pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple : mais au besoin les Mexicains sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes, et se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant. Le grand prêtre en exprimait le sang qu'il faisait couler sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

. . . . ô Pater orbis !
Unde nefas tantum? . . . . . .

---

(1) Car le Gaulois était pour le Romain l'HOSTIS, et par conséquent l'HOSTIE naturelle. *Avec les autres peuples*, dit Cicéron, *nous combattons pour la gloire, avec le Gaulois pour le salut.* — *Dès qu'il menace Rome*

Solis nous a conservé un monument de l'horrible bonne foi de ces peuples, en nous transmettant le discours de Magiscatzin à Cortez pendant le séjour de ce fameux Espagnol à Tlascala. *Ils ne pouvaient pas*, lui dit-il, *se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres* (1).

Au Pérou les pères sacrifiaient de même leurs propres enfants (2). Enfin cette fureur, et même celle de l'anthropophagie, ont fait le tour du globe et déshonoré les deux continents (3).

---

les lois et les coutumes que nous tenons de nos ancêtres veulent que l'enrôlement ne connaisse plus d'exceptions.—Et en effet, les esclaves mêmes marchaient. (*Cic. pro M. Fonteio.*)

(1) *Ni sabian que pudiese hacer sacrificio, sin que muriese alguno por la salud de los demas.* (Ant. Solis. *Conq. de la Nueva Esp.* lib. III, c.3.)

(2) On trouvera un détail exact de ces atrocités dans les lettres américaines du comte *Carli-Rubi*, et dans les notes d'un traducteur fanatique qui a malheureusement souillé des recherches intéressantes par tous les excès de l'impiété moderne. (Voy. *Lettres américaines, traduct. de l'italien de M. le comte Gian Rinaldo Carli.* Paris, 1788 ; 2 vol. in-8°, lettre VIIIe, p. 116 ; et lettre XXVIIe, p. 407 et suiv.) En réfléchissant sur quelques notes très sages, je serais tenté de croire que la traduction, originairement partie d'une main pure, a été gâtée dans une nouvelle édition par une main bien différente : c'est une manœuvre moderne et très connue.

(3) L'éditeur français de Carli se demande *pourquoi?* et il répond doctement : *Parce que l'homme du peuple est toujours dupe de l'opinion.* (Tom. I, lettre XIIIe, p. 416.) Belle et profonde solution !

Aujourd'hui même, malgré l'influence de nos armes et de nos sciences, avons-nous pu déraciner de l'Inde ce funeste préjugé des sacrifices humains ?

Que dit la loi antique de ce pays, l'évangile de l'Indostan ? *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans ; et celui de trois hommes pendant trois mille ans* (1).

Je sais que, dans des temps plus ou moins postérieurs à la loi, l'humanité, parfois plus forte que le préjugé, a permis de substituer à la victime humaine la figure d'un homme formée en beurre ou en pâte ; mais les sacrifice réels ont duré pendant des siècles, et celui des femmes à la mort de leurs maris subsiste toujours.

Cet étrange sacrifice s'appelle le *Pitrimedha-Yaga* (2) : la prière que la femme récite avant de se jeter dans les flammes se nomme

---

(1) Voy. le *Rudhiradhyaya*, ou le *chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Puran*, par M. Blaquière. (*Asiat. Research. Sir Will. Jones's works* in-4°, tom. II, p. 1058.)

(2) Cette coutume qui ordonne aux femmes de se donner la mort ou de se brûler sur le tombeau de leurs maris, n'est point particulière à l'Inde. On la retrouve chez des nations du Nord. (Hérod. liv. V, ch. I, § 11.) Voy. Brottier sur Tacite, *de Mor. Germ.* c. XIX, note 6. — Et en Amérique. (Carli, Lettres citées, tom. I, lettre X.)

la *Sancalpa*. Avant de s'y précipiter, elle invoque les dieux, les éléments, son âme et *sa conscience* (1); elle s'écrie : *et toi*, *ma conscience! sois témoin que je vais suivre mon époux*, et, en embrassant le corps au milieu des flammes, elle s'écrie *satya! satya! satya!* (ce mot signifie *vérité*).

C'est le fils ou le plus proche parent qui met le feu au bûcher (2). Ces horreurs ont lieu dans un pays où c'est un crime horrible de tuer une vache; où le superstitieux bramine n'ose pas tuer la vermine qui le dévore.

Le gouvernement du Bengale ayant voulu connaître, en 1803, le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher de leurs maris, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par ans (3).

---

(1) *La conscience!* — Qui sait ce que vaut cette persuasion au tribunal du juge infaillible *qui est si doux pour tous les hommes, et qui verse sa miséricorde sur toutes ses créatures*, comme sa pluie sur toutes les plantes? (Ps. CXLIV, 9.)

(2) *Asiat. Research.*, tom. VII, p. 222.

(3) Extraits des papiers anglais traduits dans la *Gazette de France* du 19 juin 1804, n° 2369. — *Annales littéraires et morales*, tom. II, Paris, 1804; in-8°, p. 145.—M. Colebrooke, de la société de Calcutta, assure, à la vérité, dans les *Recherches asiatiques* (Sir William Jones's works, Supplém., tom. II, p. 722.), *que le nombre de ces martyres de la superstition n'a jamais été bien considérable, et que les exemples en sont devenus rares.* Mais d'abord ce mot de *rare* ne pré-

Au mois d'avril 1802, les deux femmes d'Ameer-Jung, régent de Tanjore, se brûlèrent encore sur le corps de leur mari. Le détail de ce sacrifice fait horreur : tout ce que la tendresse maternelle et filiale a de plus puissant, tout ce que peut faire un gouvernement qui ne veut pas user d'autorité, fut employé en vain pour empêcher cette atrocité : les deux femmes furent inébranlables (1).

Dans quelques provinces de ce vaste continent, et parmi les classes inférieures du peuple, on fait assez communément le vœu de se tuer volontairement, si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles du lieu. Ceux qui ont fait ces vœux et qui ont obtenu ce qu'ils désiraient, se précipitent d'un lieu nommé *Calabhairava*, situé dans les montagnes entre les rivières *Tapti* et *Nermada*. La foire annuelle qui se tient là est communément témoin de huit ou dix de ces sacrifices commandés par la superstition (2).

---

sente rien de précis ; et j'observe d'ailleurs que le préjugé étant incontestable, et régnant sur une population de plus de soixante millions d'hommes peut-être, il semble devoir produire nécessairement un très grand nombre de ces atroces sacrifices.

(1) Voy. *The asiatic. annual Register*, 1802, in-8°. On voit dans la relation que, suivant l'observation des chefs marattes, ces sortes de sacrifices n'étaient point rares dans le Tanjore.

(2) *Asiat. Research.* tom. VII, p. 267.

Toutes les fois qu'une femme indienne accouche de deux jumeaux, elle doit en sacrifier un à la déesse *Gonza*, en le jetant dans le Gange : quelques femmes même sont encore sacrifiées de temps en temps à cette déesse (1).

Dans cette Inde si vantée, « la loi permet « au fils de jeter à l'eau son père vieux et in- « capable de travailler pour se procurer sa « subsistance. La jeune veuve est obligée de « se brûler sur le bûcher de son mari; on « offre des sacrifices humains pour apaiser « le génie de la destruction, et la femme qui « a été stérile pendant longtemps offre à « son dieu l'enfant qu'elle vient de mettre « au monde, en l'exposant aux oiseaux de « proie ou aux bêtes féroces, ou en le lais- « sant entraîner par les eaux du Gange. *La « plupart de ces cruautés furent encore com- « mises solennellement, en présence des Eu- « ropéens ; à la dernière fête indostane don- « née dans l'île de Sangor, au mois de « décembre* 1801 (2). »

On sera peut-être tenté de dire : *Comment*

---

(1) *Gazette de France*, à l'endroit cité.

(2) Voy. *Essais by the students of Fort William Bengal, etc. Calcutta*, 1802.

l'Anglais, maître absolu de ces contrées, peut-il voir toutes ces horreurs sans y mettre ordre? Il pleure peut-être sur les bûchers, mais pourquoi ne les éteint-il pas? Les ordres sévères, les mesures de rigueur, les exécutions terribles, ont été employés par le gouvernement; mais pourquoi? toujours pour augmenter ou défendre le pouvoir, jamais pour étouffer ces horribles coutumes. On dirait que les glaces de la philosophie ont éteint dans son cœur cette soif de l'ordre qui opère les plus grands changements, en dépit des plus grands obstacles; ou que le despotisme des nations libres, le plus terrible de tous, méprise trop ses esclaves pour se donner la peine de les rendre meilleurs.

Mais d'abord il me semble qu'on peut faire une supposition plus honorable, et par cela seul plus vraisemblable : *C'est qu'il est absolument impossible de vaincre sur ce point le préjugé obstiné des Indous, et qu'en voulant abolir par l'autorité ces usages atroces, on n'aboutirait qu'à la compromettre, sans fruit pour l'humanité* (1),

(1) Il serait injuste néanmoins de ne pas observer que, dans les parties de l'Inde soumises à un sceptre catholique, le bûcher des veuves a disparu. Telle est la force cachée et admirable de la véritable

Je vois d'ailleurs un grand problème à résoudre : ces sacrifices atroces qui nous révoltent si justement ne seraient-ils point *bons*, ou du moins nécessaires dans l'Inde ? Au moyen de cette institution terrible, la vie d'un époux se trouve sous la garde incorruptible de ses femmes et de tout ce qui s'intéresse à elles. Dans le pays des révolutions, des vengeances, des crimes vils et ténébreux, qu'arriverait-il si les femmes n'avaient matériellement rien à perdre par la mort de leurs époux, et si elles n'y voyaient que le droit d'en acquérir un autre ? Croirons-nous que les législateurs antiques, qui furent tous des hommes prodigieux, n'aient pas eu dans ces contrées des raisons particulières et puissantes pour établir de tels usages ? Croirons-nous même que ces usages aient pu s'établir par des moyens purement humains ? Toutes les législations antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent plus ou moins.

La femme, dit la loi de Menu, *est pro-*

---

loi de grâce. Mais l'Angleterre qui laisse brûler par milliers des femmes innocentes sous un empire certainement très doux et très humain, reproche cependant très sérieusement au Portugal les arrêts de son inquisition, c'est-à-dire quelques gouttes de sang coupable versées de loin en loin *par la loi*. — EJICE PRIMÒ TRABEM, etc.

tégée par son père dans l'enfance, par son mari dans la jeunesse, et par son fils dans la vieillesse; jamais elle n'est propre à l'état d'indépendance. La fougue indomptable du tempérament, l'inconstance du caractère, l'absence de toute affection permanente, et la perversité naturelle qui distingue les femmes, ne manqueront jamais, malgré toutes les précautions imaginables, de les détacher en peu de temps de leurs maris (1).

Platon veut que les lois ne perdent pas les femmes de vue, même un instant : « Car, « dit-il, si cet article est mal ordonné, « elles ne sont plus la moitié du genre hu-« main; elles sont plus de la moitié, *et* « *autant de fois plus de la moitié, qu'elles* « *ont de fois moins de vertu que nous* (2). »

Qui ne connaît l'incroyable esclavage des femmes à Athènes, où elles étaient assujetties à une interminable tutelle; où, à la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent du mort avait

---

(1) Lois de Menu fils de Brahma, trad. par le chev. William Jones. Works, *tom. III*, *chap.* XI, *n*o 3, *p.* 335, 337.

(2) *Plat. de Leg. VI*, *opp. tom. VIII*, *p.* 310, —*ibi*—

Οσῳ δὲ ἡ θήλεια ἡμῖν φύσις πρὸς ἀρετὴν χείρων τῆς ἀρρενων, τοσούτῳ διαφέρει πρὸς πὸ πλέον ἢ διαπλάσιον εἶναι.

droit de l'enlever à son marí et d'en faire sa femme; où un mari pouvait léguer la sienne, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de choisir pour son successeur, etc. (1)?

Qui ne connaît encore les duretés de la loi romaine envers les femmes? On dirait que, par rapport au *second sexe*, les instituteurs des nations avaient tous été à l'école d'Hippocrate, qui le croyait mauvais dans son essence même. *La femme*, dit-il, *est perverse par nature : son penchant doit être journellement réprimé*, *autrement il pousse en tout sens*, *comme les branches d'un arbre. Si le mari est absent*, *des parents ne suffisent point pour la garder : il faut un ami dont le zèle ne soit point aveuglé par l'affection* (2).

Toutes les législations en un mot ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes; de nos jours encore elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme

---

(1) La mère de Démosthènes avait été léguée ainsi, et la formule de cette disposition nous a été conservée dans le discours contre Stéphanus. (*Voy.* les Commentaires sur les plaidoyers d'Isœus, par le chev. Jones dans ses œuvres, tom. III, in-4°, pag. 210—211.)

(2) *Hippocr. opp. cit.* Van der Linden, in-8°, tom. II, p. 911. —ibi—

Ἔχει γὰρ φυσει τὸ ἀκόλαστον ἐν ἑαυτῇ.

chez le Sauvage : l'Evangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures ; lui seul a pu proclamer *les droits de la femme* après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal. Eteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chrétien, l'influence de la loi divine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'état. Il tombera en pourriture, et sa gangreneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur.

Un Turc, un Persan, qui assistent à un bal européen, croient rêver : ils ne comprennent rien à ces femmes,

Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

C'est qu'ils ignorent la loi qui rend ce tumulte et ce mélange possibles. Celle même

qui s'en écarte lui doit sa liberté. S'il pouvait y avoir sur ce point du *plus* et du *moins*, je dirais que les femmes sont plus redevables que nous au Christianisme. L'antipathie qu'il a pour l'esclavage (qu'il éteindra toujours doucement et infailliblement partout où il agira librement) tient surtout à elles : sachant trop combien il est aisé d'inspirer le vice, il veut au moins que personne n'ait droit de le commander (1).

Enfin aucun législateur ne doit oublier cette maxime : *Avant d'effacer l'Evangile, il faut enfermer les femmes*, ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde. On a souvent célébré *la douceur* des Indous ; mais qu'on ne s'y trompe pas : hors de la loi qui a dit, BEATI MITES ! il n'y a point d'hommes *doux*. Ils pourront être *faibles*, *timides*, *poltrons*, jamais *doux*. Le poltron

---

(1) Il faut remarquer aussi que si le Christianisme protége la femme, elle, à son tour, a le privilége de protéger la loi protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses* : dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très remarquable ; et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. Cela doit être, puisque..... Mais j'ai peur que cette note devienne trop longue.

peut être cruel; il l'est même assez souvent: l'homme *doux* ne l'est jamais. L'Inde en fournit un bel exemple. Sans parler des atrocités superstitieuses que je viens de citer, qu'elle terre sur le globe a vu plus de cruautés?

Mais nous, qui pâlissons d'horreur à la seule idée des sacrifices humains et de l'anthropophagie, comment pourrions-nous être tout à la fois assez aveugles et assez ingrats pour ne pas reconaître que nous ne devons ces sentiments qu'à la *loi d'amour* qui a veillé sur notre berceau? Une illustre nation, parvenue au dernier degré de la civilisation et de l'urbanité, osa naguère, dans un accès de délire dont l'histoire ne présente pas un autre exemple, suspendre formellement cette loi: que vîmes-nous? en un clin d'œil, les mœurs des Iroquois et des Algonquins; les saintes lois de l'humanité foulées aux pieds; le sang innocent couvrant les échafauds qui couvraient la France; des hommes frisant et poudrant des têtes sanglantes, et la bouche même des femmes souillées de sang humain.

Voilà l'homme *naturel!* ce n'est pas qu'il ne porte en lui-même les germes inextinguibles de la vérité et de la vertu: les droits de sa naissance sont imprescriptibles; mais sans

une fécondation divine, ces germes n'écloront jamais, ou ne produiront que des êtres équivoques et malsains.

Il est temps de tirer des faits historiques les plus incontestables une conclusion qui ne l'est pas moins.

Nous savons par une expérience de quatre siècles : *Que partout où le vrai Dieu ne sera pas connu et servi, en vertu d'une révélation expresse, l'homme immolera toujours l'homme, et souvent le dévorera.*

Lucrèce, après nous avoir raconté le sacrifice d'Iphigénie (comme une histoire authentique, cela s'entend, puisqu'il en avait besoin), s'écriait d'un air triomphant:

Tant la religion peut enfanter de maux !

Hélas ! il ne voyait que les abus, ainsi que tous ses successeurs, infiniment moins excusables que lui. Il ignorait que celui des sacrifices humains, tout énorme qu'il était, disparaissait devant les maux que produit l'impiété absolue. Il ignorait, ou il ne voulait pas voir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir même de religion entièrement fausse; que celle de toutes les nations policées, telle qu'elle était à l'époque où il écrivait, n'en était

pas moins le ciment de l'édifice politique, et que les dogmes d'Epicure étaient précisément sur le point, en la sapant, de saper du même coup l'ancienne constitution de Rome, pour lui substituer une atroce et interminable tyrannie.

Pour nous, heureux possesseurs de la vérité, ne commettons pas le crime de la méconnaître. Dieu a bien voulu *dissimuler quarante siècles* (1); mais depuis que de nouveaux siècles ont commencé pour l'homme, ce crime n'aurait plus d'excuse. En réfléchissant sur les maux produits par les fausses religions, bénissons, embrassons avec transport la vraie, qui a expliqué et justifié l'instinct religieux du genre humain, qui a dégagé ce sentiment universel des erreurs et des crimes qui le déshonoraient, et qui a *renouvelé la face de la terre.*

TANT LA RELIGION PEUT CORRIGER DE MAUX!

---

(1) Actes XVII, 30. *Et tempora quidem hujus ignorantiæ* despiciens *Deus*, etc. ὑπεριδὼν. Arnaud, dans le nouveau Testament de Mons, traduit : *Dieu* étant en colère contre *ces temps d'ignorance*, etc. Et dans une note au bas de la page, il écrit : *Autrement, Dieu ayant laissé passer et comme dissimulé; et*, suivant la lettre, *méprisé ces temps*, etc. — En effet, c'est tout à fait *autrement.*

C'est à peu près, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire, sans trop s'avancer, sur le principe caché des sacrifices, et surtout des sacrifices humains qui ont déshonoré toute la famille humaine. Je ne crois pas inutile maintenant de montrer, en finissant ce chapitre, de quelle manière la philosophie moderne a considéré le même sujet.

L'idée vulgaire qui se présente la première à l'esprit, et qui précède visiblement la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de *présent* fait à la Divinité. *Les Dieux sont nos bienfaiteurs* (datores bonorum); *il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux*: de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvrait les repas (1).

Heyne, en expliquant ce vers d'Homère,

Du repas dans la flamme il jette les prémices (2),

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices : « Les anciens, dit-il, offrant aux

---

(1) Cette portion de la nourriture, qui était séparée et brûlée en l'honneur des dieux, se nommait chez les Grecs Aparque (ἀπαρχή) et l'action même d'offrir ces sortes de prémices était exprimée par un verbe (ἀπάρχεσθαι) *aparquer* ou COMMENCER (par excellence).

(2) Ο δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς. (Iliad. IX, 220.) Odyss. XIV, 436 446.

« dieux une partie de leur nourriture, la « chair des animaux dut s'y trouver com- « prise, *et le sacrifice*, ajoute-t-il, *envisagé de* « *cette manière, n'a rien de choquant* (1). » Ces derniers mots, pour l'observer en passant, prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le *choquait*.

Il ne s'agit point en effet uniquement de *présent*, d'*offrande*, de *prémices*, en un mot, d'un acte simple d'hommage et de reconnaissance, rendu, s'il est permis de s'exprimer

(1) *Apparet* (*religiosum hunc ritum*) *peperisse sacrificiorum morem; quippe quæ ex epulis domesticis ortum duxerunt, quum cibi vescendi pars resecta pro primitiis offerretur diis in focum conjicienda : hoc est τὸ ἀπαρχεσθαι nec est quòd* HIC *mos religiosus displiceat.* (Heyne, ad loc.)

Cette explication de Heyne ne me surprend pas ; car l'école protestante en général n'aime point les idées qui sortent du cercle matériel : elle s'en défie sans distinction, et semble les condamner en masse comme vaines et superstitieuses. J'avoue sans difficulté que sa doctrine peut nous être utile à nous-mêmes, jamais à la vérité comme aliment, mais quelquefois comme remède. Dans ce cas, néanmoins, je la crois certainement fausse, et je m'étonne que Bergier l'ait adoptée. (*Traité hist. et dogm. de la vraie Relig.*, in-8°, tom. II, p. 303. 304 ; tom. VI, p. 296, 297, d'après Porphyre, *de Abstin.*, lib. II, cité, *ibid.*) Ce savant apologiste *voyait* très bien : il semble seulement qu'ici il n'a pas *regardé*.

ainsi, à la *suzeraineté* divine; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels : ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait leurs repas domestiques.

Il s'agit de *sang;* il s'agit de l'*immolation* proprement dite; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans l'*effusion du sang*, une vertu expiatrice utile à l'homme : voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil (1).

Non-seulement les sacrifices ne furent point une simple extension des *aparques*, ou de

---

(1) Les Perses, au rapport de Strabon, se divisaient la chair des victimes, *et n'en réservaient rien pour les dieux.* (Τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἀπονείμαντες μερος.) *Car*, disaient-ils, *Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime* (c'est-à-dire du sang). Τῆς γὰρ ΨΥΧΗΣ, φασὶ, του ἱερεῖου δεῖσθαι τὸν θεὸν, ἄλλου δὲ οὐδενὸς. *Strabo, lib. XV, p.* 695, cité dans la dissertation de Cudwort, *de verâ notione cœnæ Domini*, cap. I, n° VII, à la fin de son livre célèbre : *Systema intellectuale universum.* Ce texte curieux réfute directement les idées de Heyne, et se trouve parfaitement d'accord avec les théories hébraïques, suivant lesquelles *l'effusion du sang constitue l'essence du sacrifice.* (Ibid. cap. II, n° IV.)

l'offrande des prémices brûlées en commençant le repas; mais ces *aparques* elles-mêmes ne furent très-évidemment que des espèces de *sacrifices diminués;* comme nous pourrions transporter dans nos maisons certaines cérémonies religieuses, exécutées avec une pompe publique dans nos églises. On en demeurera d'accord pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la Religion*, adopte cette même idée de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un « sacrifice, dit-il, est considéré comme un « présent : or, pour donner une chose à « Dieu, il faut la détruire pour l'homme. « S'agit-il d'un solide, on le brûle; d'un « liquide, on le répand; d'un animal, on le « tue. L'homme, faute d'un meilleur moyen, « rêve qu'en se faisant du tort il fait du bien « à Dieu; il croit au moins prouver de cette « manière la sincérité des sentiments d'a« mour et d'adoration dont il est animé; « et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire « se flatte de tromper Dieu après s'être trom« pée elle-même (1). »

(1) *Hume's* Essays and Treatises on several subjects. — The natural

Mais toute cette acrimonie n'explique rien : elle rend même le problème plus difficile. Voltaire n'a pas manqué de s'exercer aussi sur le même sujet ; en prenant seulement l'idée générale du sacrifice comme une *donnée*, il s'occupe en particulier des sacrifices humains.

« On ne voyait, dit-il, dans les temples « que des étaux, des broches, des grils, « des couteaux de cuisine, de longues « fourchettes de fer, des *cuillers*, ou des « *cuillères* à pot (1), de grandes jarres pour « mettre la graisse, et tout ce qui peut in- « spirer le mépris et l'horreur. Rien ne con- « tribua plus à perpétuer cette dureté et cette « atrocité de mœurs, qui porta enfin les « hommes à sacrifier d'autres hommes, et

---

Hystory of religion. Sect. IX ; London, 1758, in-4°, p. 511.

On peut remarquer dans ce morceau, considéré comme une formule générale, l'un des caractères les plus frappants de l'impiété : c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil, et ne respirant que l'orgueil, l'impiété ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, de la décourager, de la dégrader, d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer : et c'est ainsi que, sans y faire attention, elle met dans le jour le plus resplendissant le caractère opposé de la religion, qui emploie sans relâche l'humilité pour élever l'homme jusqu'à Dieu.

(1) Superbe observation, et précieuse surtout par l'à-propos.

« jusqu'à leurs propres enfants. Mais les « sacrifices de l'inquisition dont nous avons « tant parlé ont été cent fois plus abomina- « bles : nous avons substitué des bourreaux « aux bouchers (1). »

Voltaire sans doute n'avait jamais mis le pied dans un temple antique; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple, proprement dit, présentait le spectacle d'une boucherie et d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches, ces longues fourchettes, ces *cuillers* ou ces *cuillères*, et tant d'autres instruments aussi terribles, sont tout aussi à la mode qu'autrefois; sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers et des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite. Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation systématique de l'homme.

(1) Voyez la note XII[e] sur la tragédie décrépite de *Minos*.

On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'ENFIN employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux, antérieurement usités depuis des siècles : rien n'est plus faux. *Toujours* et *partout* où le vrai Dieu n'a pas été connu et adoré, on a immolé l'homme; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent, et la fable même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté. Or, pour expliquer ce grand phénomène, il ne suffit pas tout à fait de recourir *aux couteaux de cuisine et aux grandes fourchettes*.

Le morceau sur l'inquisition, qui termine la note, semble écrit dans un accès de délire. Quoi donc ! l'exécution légale d'un petit nombre d'hommes, ordonnée par un tribunal légitime, en vertu d'une loi antérieure solennellement promulguée, et dont chaque victime était parfaitement libre d'éviter les dispositions, cette exécution, dis-je, est *cent fois plus abominable* que le forfait horrible d'un père et d'une mère qui portaient leur enfant sur les bras enflammés de Moloch ! Quel atroce délire ! quel oubli de toute raison, de toute justice, de toute pudeur ! La

rage anti-religieuse le transporte au point qu'à la fin de cette belle tirade il ne sait exactement plus ce qu'il dit. *Nous avons* dit-il, *substitué les bourreaux aux bouchers.* Il croyait donc n'avoir parlé que des sacrifices d'animaux, et il oubliait la phrase qu'il venait d'écrire sur les sacrifices d'hommes : autrement, que signifie cette opposition des *bouchers* aux bourreaux? Les prêtres de l'antiquité, qui égorgeaient leurs semblables *avec un fer sacré*, étaient-ils donc moins *bourreaux* que les juges modernes qui les envoient à la mort en vertu d'une loi ?

Mais revenons au sujet principal : il n'y a rien de plus faible, comme on voit, que la raison alléguée par Voltaire pour expliquer l'origine des sacrifices humains. Cette simple conscience qu'on appelle *bon sens* suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité.

Ecoutons enfin Condillac, et voyons comment il s'y est pris pour expliquer l'origine des sacrifices humains à son prétendu ÉLÈVE, qui, pour le bonheur d'un peuple, ne voulut jamais se laisser *élever*.

« *On ne se contenta pas*, dit-il, *d'adres-*

« *ser aux dieux ses prières et ses vœux;*
« *on crut devoir leur offrir les choses qu'on*
« *imagina leur être agréables*... des fruits,
« des animaux, et DES HOMMES...... (1). »

Je me garderai bien de dire que ce morceau est digne d'un enfant; car il n'y a, Dieu merci, aucun enfant assez mauvais pour l'écrire. Quelle exécrable légèreté! Quel mépris de notre malheureuse espèce! Quelle rancune accusatrice contre son instinct le plus naturel et le plus sacré! Il m'est impossible d'exprimer à quel point Condillac révolte ici dans moi la conscience et le sentiment : c'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.

---

(1) Œuvres de Condillac; Paris, 1798, in-8°, tom. I, Hist. anc., ch. XII, p. 98—99.

CHAPITRE III.

THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.

Quelle vérité ne se trouve pas dans le Paganisme ?

Il est bien vrai qu'il y a plusieurs *dieux* et plusieurs *seigneurs*, tant dans le ciel que sur la terre (1), et que nous devons aspirer à l'amitié et à la faveur de ces *dieux* (2).

Mais il est vrai aussi qu'il n'y a qu'un seul Jupiter, qui est le dieu suprême, le dieu qui est le premier (3), qui est le très grand (4); *la nature meilleure* qui surpasse toutes les

(1) *Car, encore qu'il y en ait qui soient appelés dieux, tant dans le ciel que sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, cependant*, etc., etc. (Saint Paul aux Corinthiens, I. c. VIII, 5, 6 ; II. Thess. II, 4.)

(2) Saint Augustin, De Civ. Dei, VIII, 25.

(3) *Ad cultum divinitatis obeundum, satis est nobis Deus primus.* (Arnob., adv. gent., III.)

(4) *Deo qui est maximus.* (Inscript. sur une lampe antique du Musée de Passeri. *Antichità di Ercolano*. Napoli, 17 vol. in-fol., t. VIII, p. 264.)

autres natures, même divines (1); *le quoi que ce soit* qui n'a rien au-dessus de lui (2); le dieu non-seulement *Dieu*, mais TOUT A FAIT DIEU (3); le moteur de l'univers (4); le père, le roi, l'*empereur* (5); le dieu des dieux et des hommes (6); le père tout-puissant (7).

Il est bien vrai encore que *Jupiter* ne saurait être adoré convenablement qu'avec *Pallas* et *Junon;* le culte de ces trois puissances étant de sa nature indivisible (8).

Il est bien vrai *que si nous raisonnons sagement sur le Dieu*, *chef des choses présentes*

---

(1) *Melior naturâ.* (Ovid., Métam. I, 21.) *Numen ubi est, ubi Di?*) (*Id.* Her. XII, 119.) Πρός Διος καὶ Θεῶν. (*Demost., pro Cor.* Οἱ Θεοί δέ εἴσονται καὶ τὸ Δαιμόνιον (*Id. de falsâ leg.* 68.)

(2) *Deum summum, illud quidquid est summum.* (Plin. Hist. nat. II, 4.)

(3) *Principem et* MAXIMÈ DEUM. (Lact. ethn. ad Stat. Theb., IV, 516, cité dans la Biblioth. lat. de Fabricius.)

(4) *Rector orbis terrarum.* (Sen. ap. Lact., div. just. 1, 4.)

(5) *Imperator divûm atque hominum.* (Plaut., in Rud., prol., v., 41.)

(6) *Deorum omnium Deus.* (Sen., ubi suprà.) Θεός ὁ Θεῶν Ζευς. *Deus deorum Jupiter.* (Plat. in Crit., opp., tom. X, pag. 66.) *Deus deorum.* (Ps. LXXXIII, 7.) *Deus noster præ omnibus diis.* (*Ibid.* CXXXIV, 5.) *Deus magnus super omnes deos.* (*Ibid.* XCIV, 3.) Ἐπὶ πᾶσι Θεός (*Plat.. Orig., passim.*)

(7) *Pater omnipotens.* (Virg., Æn., I, 65, X, 2, etc.)

(8) *Jupiter sine contubernio conjugis filiæque coli non solet.* (Lact., div. instit.)

et futures, et sur le Seigneur, père du chef et de la cause, nous y verrons clair autant qu'il est donné à l'homme le plus heureusement doué (1).

Il est bien vrai que Platon, qui a dit ce qui précède, ne saurait être corrigé qu'avec respect lorsqu'il dit ailleurs : *Que le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites pour lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes* (2), *ce*

---

(1) Τόν τῶν πάντων Θεὸν ἡγεμόνα τῶν τέ ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον ... ἄν ὀρθῶς ὄντως φιλοσοφῶμεν, εἰσόμεθα πάντες σαφῶς, εἰς δύναμίν ἀνθρώπων εὐδαιμόνων. (*Plat., epist. VI, ad Herm. Erast. et Corisc., Opp.*, tom. XI, p. 92.) — En effet, comment connaître l'un sans l'autre? (*Tertull., De an., cap.* 1.)

(2) Περί τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστι, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκεῖνος αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν, δεύτερον δὲ περὶ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα. *Ejusd. epist. II, ad Dyonis.*, ibid., tom. XI, p. 69 ; *et apud Euseb. Præp. evang.*, XI.)

Celui qui serait curieux de savoir ce qui a été dit sur ce texte pourra consulter *Orig., de princ.*, lib. I, cap. 3, n. 5, opp. edit. Ruæi, in-fol., tom. IV, p. 62. — *Huet, in Origen.*, ibid., lib. II, cap. 2, n. 27-28; et les notes de La Rue, p. 63, 135r — *Clem. Alex.* tom. V, p. 598, edit. Paris. — *Athenag. leg. pro Christ. Oxoniæ, ex theatro Seldon*, in-8°, 1706, *curis* Dechair, p. 93, n. XXI, in not. Il est bien singulier que Huet ni son savant commentateur n'aient point cité le passage de Platon, dont celui d'Origène est un commentaire remarquable. Voici ce dernier texte tel que Photius nous l'a conservé en original. (Cod. VIII.)

qui toutefois ne devait point s'écrire d'une manière plus claire, afin que l'écrit venant à se perdre, par quelque cas de mer ou de terre, celui qui l'aurait trouvé n'y comprît rien (1).

Il est bien vrai que *Minerve* est sortie du cerveau de *Jupiter* (2). Il est bien vrai que *Vénus* était sortie primitivement *de l'eau* (3); qu'elle y rentra à l'époque de ce déluge durant lequel *tout devint mer et la mer fut sans rives* (4), et qu'elle s'endormit alors au fond

---

Διήκειν μὲν τὸν πατέρα διὰ πάντων τῶν ὄντων· τὸν δὲ υἱὸν μεχρὶ τῶν λόγικων μόνων, τὸ δὲ πνεῦμα μεχρὶ μόνων τῶν σεσωσμένων, c'est-à-dire, *le Père embrasse tout ce qui existe; le Fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'Esprit aux seuls élus.*

(1) *Φραστέον δὲ σοὶ δι' αἰνιγμῶν, ἵν' ἄν τι ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν τύχαις πάθη, ὁ ἀνάγνους μὴ γνῷ.* (*Plat. ubi sup.*)

(2) Télémaque, liv. VIII. *Il chanta d'abord*, etc.

(3) En mémoire de cette naissance, les anciens avaient établi une cérémonie pour attester à perpétuité *que tout accroissement dans les êtres organisés vient de l'eau.* — *ἐξ ὕδατος πάντων αὔξησις.* *Voy.* le Scoliaste sur le cent quarante-cinquième vers de la quatrième Pythique de Pindare. Suivant l'antique doctrine des *Vedas*, Brahma (*qui est l'esprit de Dieu*) *était porté sur les eaux* au commencement des choses, dans une feuille de lotus; et la puissance sensible prit son origine dans l'eau. (*Williams Jones, dans les* Recherches asiatiques, *Diss. sur les dieux de Grèce et d'Italie*, tom. I.) — *M. Colebroke, ibid.*, tom. VIII, p. 403, note. — La physique moderne est d'accord. Voy. *Black's Lectures on Chemistry*, in-4°, tom. I, p. 245. — *Lettres physiques et morales*, etc., par M. de Luc; in-8°, tom. I, p. 112, etc., etc.

(4) Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.
(Ovid., Métam.)

des eaux (1); si l'on ajoute qu'elle en ressortit ensuite sous la forme d'une colombe, devenue fameuse dans tout l'Orient (2), ce n'est pas une grande erreur.

Il est bien bien vrai que chaque homme a son *génie conducteur* et *initiateur*, qui le guide à travers les mystères de la vie (3).

Il est bien vrai qu'*Hercule* ne peut monter sur l'*Olympe* et y épouser *Hébé*, qu'après avoir consumé par le feu sur le mont *Æta* tout ce qu'il avait d'*humain* (4).

---

(1) *Voyez* la dissertation sur le mont Caucase, par F. R. Wilford (*dans les Rech. Asiat.* tom. VII, p. 522-23.)

(2) Ainsi l'on ne peut être surpris que les hommes se fussent accordés à reconnaître la colombe pour *l'oiseau de Vénus;* rien n'est faux dans le Paganisme, mais tout est corrompu.

(3) Μυσαγογὸς τὸῦ βίου ἀγαθὸς. (Men. ap. Plut., *De tranq. an.*) *Ces génies habitent la terre par l'ordre de Jupiter, pour y être les bienfaisants gardiens des malheureux mortels* (Hesiod.); mais sans cesser néanmoins de voir celui qui les a envoyés. (Matth. XVIII, 10.) *Lors donc que nous avons fermé la porte et amené l'obscurité dans nos appartements, souvenons-nous de ne jamais dire* (qu'il est nuit et) *que nous sommes seuls; car* DIEU ET NOTRE ANGE *sont avec nous; et pour nous voir ils n'ont pas besoin de lumière.* (Epist., Arr., dissert. I, 14.) Bacon, dans un ouvrage passablement suspect, met au nombre des *paradoxes* ou des contradictions *apparentes* du Christianisme : *Que nous ne demandions rien aux anges et que nous ne leur rendions grâce de rien, tout en croyant que nous leur devons beaucoup.* (*Christian paradoxes*, etc., etc. *Works*, tom. II, p. 494.) Cette contradiction, qui n'est pas du tout *apparente*, ne se trouve pas dans le Christianisme *total*.

(4) . . . . Quodcumque fuit populabile flammæ
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit

Il est bien vrai que *Neptune* commande aux *vents* et à la *mer*, et qu'il leur fait peur (1).

Il est bien vrai que *les dieux* se nourrissent de *nectar* et d'ambroisie (2).

Il est bien vrai que les *héros* qui ont bien mérité de l'humanité, les *fondateurs* surtout

---

Herculis effigies; nec quidquam ab origine ductum
Matris habet; tantùmque Jovis vestigia servat.
(Ovid., Mét., IX, 262, seqq.)

(1) « Des deux points opposés du ciel il appelle à lui les vents : « Comment donc, leur dit-il, avez-vous pu vous confier en ce que vous « êtes, assez pour oser ainsi troubler la terre et les mers, et soulever « ces vagues énormes, sans vous rappeler ma puissance? pour prix « d'une telle audace, je devrais vous... Mais il faut avant tout tran- « quilliser les flots; une autre fois vous ne me braverez point impuné- « ment. Partez sans délai; allez dire à votre maître que l'empire des « mers n'est point à lui : le sort a mis dans mes mains le trident redou- « table. Eole habite le palais des vents, au milieu des rochers sour- « cilleux : qu'il s'agite dans ces retraites! qu'il règne dans ces vastes « prisons! » Il dit, et déjà la tempête a cessé : Neptune dissipe les nuages amoncelés, laisse briller le soleil, et promène son char léger sur la surface aplanie des eaux. (Virg., Æn. I, 136, seqq.)

Alors il menaça les vents et dit à la mer : Tais-toi !... *et tout de suite il se fit un calme profond.* (Marc, IV, 39. — Luc, VIII, 24. — Matth. VIII, 26.)

On voit ici la différence de la vérité et de la fable : la première fait *parler* Dieu; la seconde le fait *discourir;* mais c'est toujours, comme on le verra plus bas, quelque chose de *différemment semblable*.

(2) « Je suis l'ange Raphael....; il vous a paru que je buvais et que « je mangeais avec vous; mais pour moi, je me nourris d'une viande « invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. » (Tobie, XII, 15, 19.)

et les *législateurs*, ont droit d'être déclarés *dieux* par la puissance légitime (1).

Il est bien vrai que, lorsqu'un homme est malade, il faut tâcher d'*enchanter* doucement le mal par des *paroles puissantes*, sans négliger néanmoins aucun moyen de la médecine matérielle (2).

---

(1) La *canonisation* d'un souverain dans l'antiquité païenne et *l'apothéose* d'un *héros* du Christianisme dans l'Eglise ne diffèrent, suivant l'expression déjà employée, que comme des puissances négatives et positives. D'un côté sont l'erreur et la corruption ; de l'autre, la vérité et la sainteté : mais tout part du même principe ; car l'erreur, encore une fois, ne peut être que la vérité corrompue, c'est-à-dire une pensée procédant d'un principe intelligent plus ou moins dégradé, mais qui ne saurait cependant agir que suivant son essence, ou, si l'on veut, suivant ses idées naturelles ou innées. *Totum propè cœlum nonne humano genere completum est?* Cic. *Tusc. Quæst.* I, 13. — Oui, vraiment ; c'est sa destinée. La chose n'est plus susceptible de doute ni de plaisanteries. Mais pourquoi n'y aurait-il pas de distinction pour les *héros*?

Quant à ceux qui s'obstineraient à voir ici comme ailleurs des imitations raisonnées, il n'y a plus rien à leur dire : Attendons le réveil !

(2) . . . . Τοὺς μὲν μαλακαῖς
'Επαοιδαῖς ἀμφέπων ;
Τοὺς δὲ προσανέα πί —
Νοντας, ἢ γυίοις περιάπτων πάντοθεν
Φαρμακα, τοὺς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὀρθους.
(Pind., Pyth. III, 91—95.)

Locus classicus de medicinâ veterum. (Heyne, ad loc. v. *Pindari carm.*, Gottingæ, 1798, tom. I, p. 241.)

Serait-il permis, sans manquer de respect à la mémoire d'un aussi savant homme, d'observer qu'il semble s'être trompé en voyant dans les vers 94 et 95, les *amulettes*; car il paraît évident que Pindare, dans cet endroit, parle tout simplement des applications, des fomentations, des *topiques*, en un mot : mais j'ose à peine avoir raison contre Heyne.

Il est bien vrai que la médecine et la *divination* sont très proches parentes (1).

Il est bien vrai que *les dieux* sont venus quelquefois s'asseoir à la table des hommes justes, et que d'autres fois ils sont venus sur la terre pour explorer les crimes de ces mêmes hommes (2).

---

(1) Ἰητρικὴ δὲ καὶ μαντικὴ καὶ πάνυ συγγενὴς ἐστί. (*Hippocr. Epist. ad Philop.*, opp. tom. II, p. 896.) « Car sans le « secours d'Esculape, qui tenait ces secrets de son père, jamais les « hommes n'auraient pu inventer les remèdes.» (*Ibid.* p. 966.) La mé- « decine a placé ses premiers inventeurs dans le ciel, et aujourd'hui encore on demande de tous côtés des remèdes aux oracles. (Plin. *Hist. nat.*, XXIX, 1.) Ce qui ne doit point étonner, puisque « c'est le « Très-Haut qui a créé le médecin, et c'est lui qui guérit par les mé- « decins.... C'est lui qui a produit de la terre tout ce qui guérit....; « qui a fait connaître aux hommes les remèdes et qui s'en sert pour « apaiser les douleurs.... Priez le Seigneur,...; détournez-vous du « péché...; purifiez votre cœur... Ensuite appelez le médecin; car « c'est le Seigneur qui l'a créé. » (*Eccli.*, XXXVIII, 1, 2, 4, 6, 7, 10, 12.)

(2) Ils sont finis ces jours où les esprits célestes
Remplissaient ici-bas leurs messages divins ;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenait du ciel, des grandeurs de son Maître ;
Quelquefois s'asseyait à sa table champêtre,
Oubliant pour ses fruits le doux nectar des cieux.
(Milton, trad. par M. Delille. P. P. IX, 1. seqq.)

C'est une élégante paraphrase d'Hésiode, cité lui-même par Origène comme rendant témoignage à la vérité. (*Adv. Cels.* tom. I, opp. IV, n° 76, p. 563.)

Ξυναὶ γὰρ τότε δαῖτες ἔσαν, ξυνοὶ δὲ θόωκοι
Ἀθανάτοισι θεοῖσι κατὰ θνητοῖς τ' ἀνθρώποις.
(Gen. XVIII, XIX. Ovid. Metam. I, 210, seqq.)

Il est bien vrai que les nations et les villes ont des *patrons*, et, qu'en général, *Jupiter* exécute une infinité de choses dans ce monde par le ministère des *génies* (1).

Il est bien vrai que les éléments mêmes, qui sont des empires, sont présidés, comme les empires, par certaines *divinités* (2).

Il est bien vrai que les *princes des peu-*

---

(1) *Constat omnes urbes in alicujus Dei esse tutelâ*, etc. (Macrob., Sat. III, 9.) *Quemadmodum veteres Pagani tutelaria sua numina habuerunt regnorum, provinciarum et civitatum* (Dî quibus imperium steterat), *ita romana Ecclesia suos habet tutelares sanctos*, etc. (Henr. Morus, opp. theol., p. 665.)

Exod. XIII; Dan. X, 13, 20, 21; XII, 1. Apoc. VIII, 3; XIV, 18. XVI, 5; Huet, *Dem. evang.* prop. VII, n° 9. Saint Aug., *De Civ. Dei*, VII, 30.

Saint Augustin dit que Dieu exerçait sa juridiction sur les Gentils par le ministère des anges, et ce sentiment est fondé sur plusieurs textes de l'Ecriture. (*Berthier sur les Psaumes*, Ps. CXXXIV, 4, tom. V, p. 363.) — « Mais ceux qui, par une grossière imagination (*en effet*, « *il n'y en a pas de plus grossière*), croient toujours ôter à Dieu tout ce « qu'ils donnent à ses anges et à ses saints..., ne prendront-ils jamais « le droit esprit de l'Ecriture, etc.? « (Bossuet, *Préf. sur l'expl. de l'Apoc.*, n° XXVII.) *Voy.* les *Pensées de Leibnitz*, tom. II, p. 54, 66.

(2) Quand je vois dans les prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Evangile même, *cet ange des Perses*, *cet ange des Grecs*, *cet ange des Juifs*, *l'ange des petits enfants*, *qui en prend la défense...*; *l'ange des eaux*, *l'ange du feu*, etc. je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges : je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux Païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider : *car toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse* (Bossuet, *ibid.*) *et dont elle n'est qu'une vicieuse imitation.* (Massillon, *Vér. de la Rel.*, Ier point.)

ples sont appelés au conseil du Dieu d'Abraham, parce que *les puissants* dieux *de la terre* sont bien plus importants qu'on ne le croit (1).

Mais il est vrai aussi que « parmi tous ces « *dieux*, il n'en est pas un qui puisse se com« parer au SEIGNEUR, et dont les œuvres ap« prochent des siennes.

« Puisque le ciel ne renferme rien de « semblable à lui, *que parmi les fils de Dieu*, « *Dieu même n'a point d'égal;* et que, d'ail« leurs, il est le seul qui opère des mi« racles (2).

Comment donc ne pas croire que le Paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que

---

(1) Quæ *Pater* ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit, et referens fœdæ convivia mensæ,
Ingentes animo et dignas Jove concipit iras,
Conciliumque vocat : tenuit mora nulla vocatos....
Dextrâ lævâque deorum
Atria *nobilium* valvis celebrantur apertis....
Ergo ubi marmoreo Superi sedère recessu,
Celsior ipse loco, etc.

(OVID., Métam. II.

Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham : quoniam dii fortes terræ vehementer elevati sunt. (Ps. XLVI, 10.)

(2) *Non est similis tui in diis*, DOMINE; *et non est secundùm opera tua.* (Ps. LXXXV, 8.)

Quis in nubibus (sur l'Olympe) *æquabitur Domino; similis erit Deo in filiis Dei?* (Ps. LXXXVIII, 7.)

Qui facit mirabilia solus. (Ps LXXI, 18.)

celle des sacrifices, c'est-à-dire *de la rédemption par le sang ?* Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur ? Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède.

Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes; mais le principe paraît toujours. On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la divinité comme une victime propitiatoire. Toujours les hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances; c'est par ce motif que Sénèque, après avoir prononcé son fameux mot : *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum malâ fortunâ compositus* (1), ajoute tout de suite : UTIQUE SI ET PROVOCAVIT (2).

(1) *Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune ! ces deux* lutteurs *sont dignes d'occuper les regards de Dieu.* (Sen. *De Provid.*, II.)

(2) *Du moins si le grand homme a provoqué le combat.* (Ibid.)

Lorsque les féroces geôliers de Louis XVI, prisonnier au temple, lui refusèrent un rasoir, le fidèle serviteur qui nous a transmis l'histoire intéressante de cette longue et affreuse captivité lui dit : *Sire, présentez-vous à la convention nationale avec cette longue barbe, afin que le peuple voie comment vous êtes traité.*

Le roi répondit : JE NE DOIS POINT CHERCHER A INTÉRESSER SUR MON SORT (1).

Qu'est-ce donc qui se passait dans ce cœur si pur, si soumis, si préparé ? L'auguste martyr semble craindre d'échapper au sacrifice, ou de rendre la victime moins parfaite ; quelle acceptation ! et que n'aurait-elle pas mérité !

On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition ; car les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. Le sang de Lucrèce chassa les Tarquins, et celui de Virginie chassa les Décemvirs. Lorsque

---

(1) *Voy.* la Relation de M. Cléri. Londres, Baylis, 1793 ; in-8°, pag. 175.

deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.

Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre : on pourrait fort bien découvrir, par exemple, que les familles les plus durables sont celles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. Un ancien aurait dit : « A la terre, à l'enfer, ces « victimes suffisent (1). » Des hommes plus instruits pourraient dire : *Le juste qui donne sa vie en sacrifice verra une longue postérité* (2).

Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face; les annales de tous les peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence rigoureusement proportionnelle aux vices des nations, de manière que, lorsqu'il

(1) *Sufficiunt Dis infernis terræque parenti.* (Juv. Sat. VIII, 257.)

(2) *Qui iniquitatem non fecerit.... si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* (Is. LIII, 9, 10.)

y a *débordement de crimes*, il y a toujours *débordement de sang*. — *Sine sanguine non fit remissio* (1).

La rédemption, comme on l'a dit dans les *Entretiens*, est une idée universelle. Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable (*utique si et provocavit*); mais le Christianisme a rectifié cette idée et mille autres qui, même dans leur état négatif, lui avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif. Sous l'empire de cette loi divine, le juste (qui ne croit jamais l'être) essaie cependant de s'approcher de son modèle par le côté douloureux. Il s'examine, il se purifie, il fait sur lui-même des efforts qui semblent passer l'humanité, pour obtenir enfin la grâce de pouvoir *restituer ce qu'il n'a pas volé* (2).

Mais le Christianisme, en certifiant le dogme, ne l'explique point, du moins publiquement, et nous voyons que les racines secrètes de cette théorie occupèrent beaucoup les premiers *initiés* du Christianisme.

Origène surtout doit être entendu sur ce

---

(1) *Sans effusion de sang, nulle rémission de péchés.* (Hebr. IX, 22.)

(2) *Quæ non rapui, tunc exsolvebam.* (Ps. LXVIII, 8.)

sujet intéressant, qu'il avait beaucoup médité. C'était son opinion bien connue : « Que le « sang répandu sur le Calvaire n'avait pas « été seulement utile aux hommes, mais « aux anges, aux astres, et à tous les êtres « créés (1); ce qui ne paraîtra pas surpre- « nant à celui qui se rappellera ce que saint « Paul a dit : *Qu'il a plu à Dieu de récon- « cilier toutes choses par celui qui est le « principe de la vie, et le premier-né entre « les morts, ayant pacifié par le sang qu'il « a répandu sur la croix, tant ce qui est en « la terre que ce qui est au ciel* (2). » Et si toutes les créatures *gémissent* (3), suivant la profonde doctrine du même apôtre, pour-

(1) *Sequitur placitum aliud Origenis de morte Christi non hominibus solùm utili, sed angelis etiam et sideribus ac rebus creatis quibuscumque.* (P. D. Huetti Origen., lib. II, cap. II, quæst. 3, n° 20. — *Orig. opp. tom. IV, p.* 149.)

(2) Coloss. I, 20. Eqhes. I, 10.—Paley, dans ses *Horæ Paulinæ* (London, 1790, in-8°, p. 212.), observe que ces deux textes sont très remarquables, vu que cette réunion des choses divines et humaines est un sentiment très singulier et qu'on ne trouvera point ailleurs que dans ces deux épîtres : *A very singular sentiment and found no where else but in these two epistles.* Si ce mot *ailleurs* se rapporte aux épîtres canoniques, l'assertion n'est pas exacte, *puisque ce sentiment très singulier* se retrouve expressément dans l'épître aux Hébreux, IX, 23. Si le mot a toute sa latitude, on voit que Paley s'est trompé encore davantage.

(3) Rom., VIII, 22.

quoi ne devaient-elles pas être toutes *consolées ?* Le grand et saint adversaire d'Origène nous atteste qu'au commencement du V[e] siècle de l'Eglise, c'était encore une opinion reçue *que la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la terre* (1), et saint Chrysostôme ne doutait pas que le même sacrifice, continué jusqu'à la fin des temps, et célébré chaque jour par les ministres légitimes, n'opérât de même *pour tout l'univers* (2).

C'est dans cette immense latitude qu'Origène envisageait l'effet du grand sacrifice. « Mais que cette théorie, dit-il, tienne à des « mystères célestes, c'est ce que l'apôtre « nous déclare lui-même lorsqu'il nous dit : « *Qu'il était nécessaire que ce qui n'était que* « *figure des choses célestes, fût purifié par* « *le sang des animaux ; mais que* les céles-

---

(1) *Crux Salvatoris non solùm ea quæ in terrâ, sed etiam ea quæ in cœlis erant pacasse* PERHIBENTUR. (D. Hieron. Epist. LIX, ad Avitum, c. I, v. 22.)

(2) Nous sacrifions pour le bien de la terre, de la mer et de tout l'univers. (Saint Chrysost. *Hom. LXX, in Joh.*) Et saint François de Sales ayant dit « que Jésus-Christ avait souffert principalement pour les « hommes, *et en partie pour les anges* ; » on voit (sans examiner précisément ce qu'il a voulu dire) qu'il ne bornait point l'effet de la rédemption aux limites de notre planète. (Voy. les *Lettres de saint François de Sales*, liv. V, p. 58-59.)

« tes mêmes *le fussent par des victimes plus* « *excellentes que les premières* (1). Con« templez l'expiation *de tout le monde*, c'est« à-dire des régions célestes, terrestres et « inférieures, et voyez de combien de vic« times elles avaient besoin !... Mais *l'agneau* « seul a pu ôter les péchés de tout le monde « etc., etc. (2). »

Au reste quoique Origène ait été un *grand auteur*, un *grand homme*, *et l'un des plus sublimes théologiens* (3) qui aient jamais illustré l'Eglise, je n'entends pas cependant défendre chaque ligne de ses écrits ; c'est assez pour moi de chanter avec l'Eglise romaine :

Et la terre, et la mer, et les astres eux-mêmes,
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang (4).

Sur quoi je ne puis assez m'étonner des scrupules étranges de certains théologiens qui se refusent à l'hypothèse de la pluralité des mondes, de peur qu'elle n'ébranle le

---

(1) Hebr. IX, 23.

(2) Orig. *Hom. XXIX, in Num.*

(3) Bossuet, *Préf. sur l'explication de l'Apoc.*, num. XXVII, XXIX.

(4) Terra, pontus, astra, mundus,
Hoc lavantur sanguine (flumine.)
(*Hymne des Laudes du dimanche de la Passion.*)

dogme de la rédemption (1) ; c'est-à-dire que, suivant eux, nous devons croire que l'homme voyageant dans l'espace sur sa triste planète, misérablement *gênée* entre *Mars* et *Vénus* (2), est le seul être intelligent du système, et que les autres planètes ne sont que des globes *sans vie et sans beauté* (3) que le Créateur a lancés dans l'espace pour s'amuser apparemment comme un joueur de boules. Non, jamais une pensée plus mesquine ne s'est présentée à l'esprit humain ! Démocrite disait jadis dans une conversation célèbre : *O mon cher ami ! gardez-vous bien de rapetisser bassement dans votre esprit la nature, qui est si grande* (4). Nous serions bien inexcusables si nous ne profitions pas de cet avis, nous qui vivons au sein de la lumière, et qui pouvons contempler à sa clarté

---

(1) On en trouvera un exemple remarquable dans les notes dont l'illustre cardinal Gerdil crut devoir honorer le dernier poëme de son collégue, le cardinal de Bernis.

(2) Nam Venerem Martemque inter natura locavit,
Et nimiùm, ah ! miseros, spatiis conclusit iniquis.
(*Boscowitch, De Sol. et lun. defect.* lib. 1.)

(3) *Inanes et vacuæ*, (Gen. I, 2.)

(4) Μηδαμῶς ὦ εταῖρε κατασμικρολογεῖ πλουσίην τὴν φύσιν ἐοῦσαν. (*Voy.* la lettre d'Hippocrate à Damagète ; Hipp. opp. t. II., p. 918-19. (Il ne s'agit point ici de l'authenticité de ces lettres.)

la suprême intelligence, à la place de ce vain fantôme de *nature*. Ne rapetissons pas misérablement l'Etre infini en posant des bornes ridicules à sa puissance et à son amour. Y a-t-il quelque chose de plus certain que cette proposition : *tout a été fait* par et pour *l'intelligence*? Un système planétaire peut-il être autre chose qu'un système d'intelligences, et chaque planète en particulier peut-elle être autre chose que le séjour d'une de ces familles? Qu'y a-t-il donc de commun entre la matière et Dieu? *la poussière le connaît-elle* (1)? Si les habitants des autres planètes ne sont pas coupables ainsi que nous, ils n'ont pas besoin du même remède; et si, au contraire, le même remède leur est nécessaire, ces théologiens dont je parlais tout à l'heure ont-ils donc peur que la vertu du sacrifice qui nous a sauvés ne puisse s'élever jusqu'à la lune? Le coup d'œil d'Origène est bien plus pénétrant et plus *compréhensif*, lorsqu'il dit : *L'autel était à Jérusalem*, *mais le sang de la victime baigna l'univers* (2).

Il ne se croit point permis cependant de

(1) *Numquid confitebitur tibi pulvis?* (Ps. XXIX, 10.)
(2) Orig., Hom. I, in Levit. n° 3.

publier tout ce qu'il savait sur ce point : « Pour parler, dit-il, de cette victime de la « loi de grâce offerte par Jésus-Christ, et « pour faire comprendre une vérité qui passe « l'intelligence humaine, il ne faudrait rien « moins qu'un homme *parfait*, exercé à ju- « ger le bien et le mal, et qui fût en droit de « dire par un pur mouvement de la vérité : « Nous prêchons la sagesse aux PARFAITS (1). « Celui dont saint Jean a dit : *Voilà l'agneau* « *de Dieu qui ôte les péchés du monde*.... « a servi d'expiation, selon certaines lois « mystérieuses de l'univers, ayant bien voulu « se soumettre à la mort en vertu de l'a- « mour qu'il a pour les hommes, et nous « racheter un jour par son sang des mains « de celui qui nous avaient séduits, et au- « quel nous nous étions *vendus par le pé-* « *ché* (2). »

De cette rédemption générale, opérée par le grand sacrifice, Origène passe à ces rédemptions particulières qu'on pourrait appeler *diminuées*, mais qui tiennent toujours au même principe. « D'autres victimes, dit-il,

(1) I, Cor. II, 6.

(2) *Rom. VII*, 14. — *Orig. opp., tom. IV. Comment. in Evang. Joh.* Tom. VI, cap. XXXII, XXXVI, p. 151; 153.

« se rapprochent de celle-là.... je veux par-
« ler des généreux martyrs qui ont aussi
« donné leur sang : *mais où est le sage pour*
« *comprendre ces merveilles; et qui a de*
« *l'intelligence pour les pénétrer* (1) ? Il faut
« des recherches profondes pour se former
« une idée, même très imparfaite, de la loi
« en vertu de laquelle ces sortes de victimes
« purifient ceux pour qui elles sont offer-
« tes (2).... Un vain simulacre de cruauté
« voudrait s'attacher à l'Etre auquel on les
« offre pour le salut des hommes; mais un
« esprit élevé et vigoureux sait repousser les
« objections qu'on élève contre la Providen-
« ce, *sans exposer néanmoins les derniers*
« *secrets* (3) : car les jugements de Dieu sont
« bien profonds; il est bien difficile de les
« expliquer; et nombre d'âmes faibles y ont
« trouvé une occasion de chute : mais enfin

(1) Osée, XIV, 10.

(2) *Les martyrs administrent la rémission des péchés ; leur martyre, à l'exemple de celui de Jésus-Christ, est un baptême où les péchés de plusieurs sont expiés ; et nous pouvons en quelque sorte être rachetés par le sang précieux des martyrs comme par le sang précieux de Jésus-Christ.* (Bossuet, *Médit. pour le temps du jubilé, cinquième point*; d'après ce même Origène dans *l'Exhortation au martyre*.)

(3) Ὡς ἀποῤῥητοτέρων ὄντων καὶ ὑπερ ἀνθρωπίνην φύσιν. (*Ibid.*)

« comme il passe pour constant parmi les « nations qu'un grand nombre d'hommes se « sont livrés volontairement à la mort pour « le salut commun, dans les cas, par exem- « ple, d'épidémies pestilentielles (1), et que « l'efficacité de ces dévouements a été recon- « nue sur la foi même des Ecritures par ce « fidèle Clément, à qui saint Paul a rendu « un si beau témoignage (*Phil.*, IV, 13.), « il faut que celui qui serait tenté de blas- « phémer des mystères qui passent la portée « ordinaire de l'esprit humain, se détermine « à reconnaître dans les martyrs quelque « chose de *différemment semblable*.... »

« Celui qui tue... un animal venimeux... « a bien mérité sans doute de tous ceux aux- « quels cette bête aurait pu nuire si elle n'a- « vait pas été tuée.... ; croyons qu'il arrive « quelque chose de semblable par la mort « des très saints martyrs...., qu'elle détruit « des puissances malfaisantes..., et qu'elle « procure à un grand nombre d'hommes des

(1) Si l'on parcourt l'échelle de l'esprit humain, depuis Origène jusqu'à La Fontaine, on verra combien ces idées sont naturelles à l'homme.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
(*Animaux malades de la peste.*)

« secours merveilleux, en vertu d'une cer-
« taine force qui ne peut être nommée (1). »

Les deux rédemptions ne diffèrent donc point en nature, mais seulement en excellence et en résultats, suivant le mérite et la puissance des agens. Je rappellerai à cet égard, ce qui a été dit dans les *Entretiens*, au sujet de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine. Elles ne peuvent différer que comme des figures semblables qui sont toujours telles, quelles que soient leurs différences de dimension. . . . .

Contemplons en finissant la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginé que *les dieux* accouraient partout où le sang coulait sur les autels (2) ; ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour *que les anges accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime* (3).

(1) Orig., *ubi sup.*

(2) Porphyr., *de Abst.*, *lib. II*, dans la *Dém. évang.* de Leland, *tom.* I, ch. v, § 7. (Saint August. *de Civit. Dei*, X, 11. *Orig.*, *adv. Cels.* lib. III.)

(3) Chrysost., *Hom. III*, *in Ep. ad Ephes.*, *orat.* de *Nat. Chr.* t.

Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux *dans la communion du corps et du sang des victimes*. Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse; en sorte que, pendant longtemps, les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées, *de peur de communier* (1).

Mais cette idée universelle de la *communion par le sang*, quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et prophétique dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu

---

Hom. III, de Incomp. Nat. Dei. — Perpét. de la foi, etc., in-4°, t. I, liv. II, chap. VII, n° 1. Tous ces docteurs ont parlé de la *réalité* du sacrifice, mais nul d'eux plus *réellement* que saint Augustin lorsqu'il dit: *que le Juif, converti au Christianisme, buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le Calvaire). Aug. Serm. LXXVII.

(1) *Car tous ceux qui participent à une même victime sont un même corps*. (I. Cor. X, 17.)

s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée : *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point* (1). Comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle (2) de celui qui s'appelle *parole*, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour

---

(1) Joh. VI, 34.

(2) Σῶμα ἅγιον τι. (*Orig. adv. Cels.*, lib. VIII, n° 33, cité dans la *Perpét. de la foi*, in-4°, tom. II, liv. VII, ch. I.)

en dévorer les souillures (1). Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies (2) où *les élans du cœur* (3) heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. « On a droit de « s'étonner, sans doute, que l'homme puisse « s'élever jusqu'à Dieu : mais voici bien un « autre prodige ! c'est Dieu qui descend jus- « qu'à l'homme. Ce n'est point assez : pour « appartenir de plus près à sa créature ché- « rie, *il entre dans l'homme*, et tout juste « est un temple habité par la Divinité (4). » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a

---

(1) *Adhæreat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula*. (Liturgie de la messe.)

(2) *Usque ad divisionem animæ et spiritûs*. (Hebr. IV, 12.)

(3) *Intentiones cordis*. (Ibid.)

(4) *Miraris homines ad Deos ire? Deus ad homines venit; imò (quod proprius est)* IN HOMINES VENIT. (Sen., Epist. LXXIV. *In unoquoque virorum bonorum*. (QUIS DEUS INCERTUM EST) *habitat Deus*. (Id., Epist. XLI.)

Beau mouvement de l'instinct humain, qui cherchait ce que la foi possède !

INTUS CHRISTUS INEST ET INOBSERVABILE NUMEN.

(Vida, *Hymn. in Euchar.*)

QUIS DEUS CERTUM EST.

pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et LE SALUT PAR LE SANG.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ANALYTIQUE
DES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

TOME SECOND.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

HUITIÈME ENTRETIEN.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DIXIÈME ENTRETIEN.

ONZIÈME ENTRETIEN.

ECLAIRCISSEMENTS

SUR LES SACRIFICES.

CHAPITRE I.

DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE II.

DES SACRIFICES HUMAINS.

CHAPITRE III.

THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.




UCTOR
PRETI

